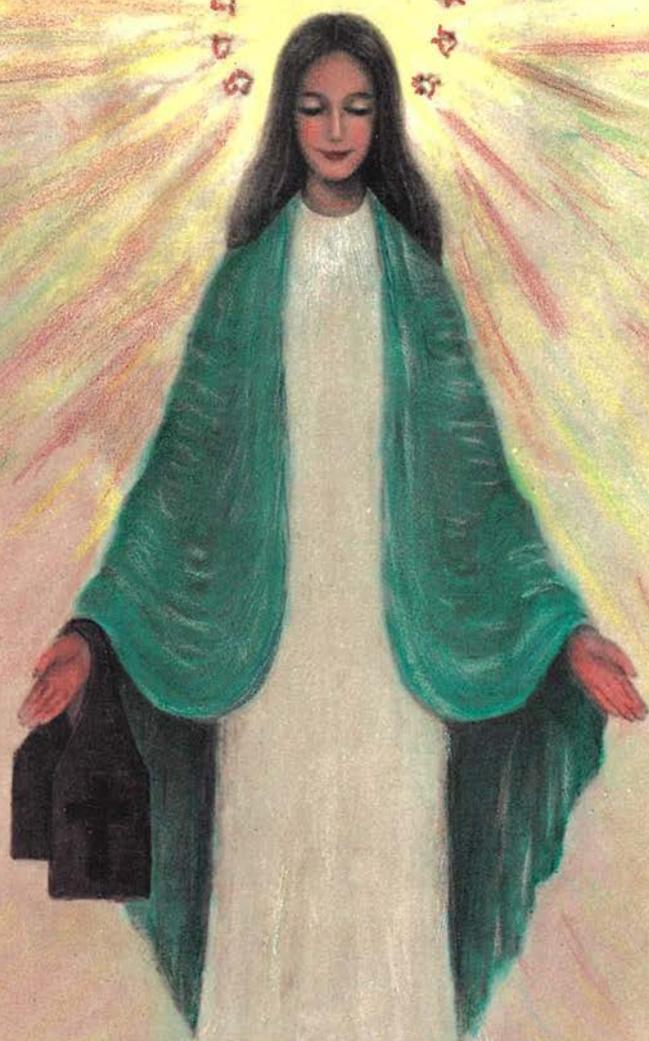


R.P. Eusebio Garcia de Pesquera



GARABANDAL

faits et dates

RÉSIAAC

R.P. Eusebio Garcia de Pesquera

GARABANDAL

FAITS ET DATES

La fin des temps
est-elle si proche ?

Traduit de l'espagnol par le Centre d'Information sur Garabandal

Editions Résiac



B.P. 6 F 53150 MONTSURS

© By Editions Résiac - F 53150 Montsûrs - Mars 1992
ISBN 2-85268-226-5

«Il ne reste plus que trois papes»...

«C'est la Vierge qui me l'a dit».

(Conchita à la mort du pape Jean XXIII -
le 3 juin 1963)

«Vous êtes dans les derniers avertissements».

(Message de la Vierge Marie transmis par l'archange Saint Michel
le 18 juin 1965)

Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure.

(Vigilate itaque quia nescitis diem neque horam.
Mt, chapitre 25-13)

QUELQUES PENSÉES DE CONCHITA

écrites en dédicaces sur des images et des livres

- Mère, ce que Tu voudras, mais aide-moi à l'accomplir.
- Que je ne sois jamais un obstacle pour que d'autres âmes s'approchent de Toi.
- Mère, conduis-nous à Jésus, même si c'est avec la Croix, Tu seras notre Cyrénéen.
- Mère, Tu peux tout, rends-moi sainte.
- Mère, imprime Tes vertus dans mon âme, et avec elles je cheminerai dans cette vie.
- Mère, je T'invoque pour les prêtres.
- Pardonne-moi tant de grâces méprisées.
- Mère, que je ne sois pas sourde à Ton appel.
- Mère, je veux cheminer sous Ton regard et Ton manteau.
- Je Te demande d'être humble car je ne le suis pas.
- Mère, donne-moi l'amour pour accepter tout ce que Tu m'enverras.
- Qu'en tout moment Tu sois notre modèle.
- Que la Sainte Eucharistie soit notre réconfort et notre force.
- Sous Ton manteau et Ta protection, je place toutes les intentions qui m'ont été recommandées.

AVANT-PROPOS

Nous assistons de nos jours à la sortie en librairie d'ouvrages de plus en plus nombreux faisant état d'apparitions en maints endroits de notre terre.

Ce fait à lui seul suffirait à démontrer comment nous ne cessons de nous interroger sur le but final de notre humain parcours et quel prix nous attachons aux communications que nous adresse l'au-delà.

L'on peut, semble-t-il, à cet égard formuler deux considérations :

1°) dans le passé les apparitions semblaient moins fréquentes. D'une manière générale, les autorités ecclésiastiques faisaient montre de la plus extrême circonspection, avant même de permettre l'examen et l'étude de faits surnaturels, puis de procéder à la nomination d'une Commission Canonique chargée de préparer et de rassembler la documentation nécessaire devant amener l'Eglise à se prononcer. Personne d'autre ne s'en occupait officiellement : c'était pratiquement réservé à l'Eglise. Par ailleurs, voyantes et voyants étaient souvent regardés avec réserve, voire appréhension.

2°) mais en 1966, les articles 1399 et 2318 du Droit Canon ont été abrogés. Il est devenu permis de publier, sans imprimatur, des textes relatant de nouvelles apparitions, des révélations, prophéties, messages, miracles ou prodiges, à partir du moment où l'on n'engage pas l'opinion de la Sainte Eglise Catholique Romaine.

Désormais toute manifestation surnaturelle ou jugée telle trouve vite ses adeptes et souvent un auteur avide d'en assurer la nouvelle et la diffusion.

A l'inverse et curieusement, l'Eglise paraît se désintéresser de ces nouvelles «communications» du Ciel. Autrefois la circonspection n'excluait

pas l'intérêt, la curiosité, l'espérance. Puis lorsque la décision finale concluait à l'authenticité de messages célestes, c'était pour le lieu élu, pour le diocèse, pour le pays, la joie, la fierté, la reconnaissance. Pour nous, Français, citons entre autres, La Salette, Pontmain et surtout Lourdes qui vient en premier rang mondial des pèlerinages.

Pourquoi ce manque d'intérêt désormais ? On serait porté à écrire que vu l'orientation générale contemporaine vers une religion universelle prêchant un bonheur terrestre auquel nous a destinés un Dieu bon et tolérant, préliminaire à l'éternelle béatitude pour tous, on ne saurait plus accepter ni avertissements, ni mises en garde sur la conduite des humains, ni appels à la pénitence à tout le moins invérifiables. En écartant de façon égale toutes les manifestations de tous ordres, l'on élimine celles qui viendraient troubler ou dérégler l'ordre des choses tel qu'il a été décidé de le considérer désormais. Ne risquerait-on pas de découvrir que notre enthousiasme nouveau pour une générosité sans partage du Créateur pourrait être sujet à révision, l'Eglise demeurant libre de ne pas se prononcer aussi longtemps qu'elle le juge convenable ?

En retraçant l'historique des événements de Garabandal, on redoute d'y trouver l'illustration d'une telle supposition.

Les apparitions se produisent de 1961 à 1965. La hiérarchie ecclésiastique refuse d'y voir quelque intervention que ce soit de l'Au-delà. «Tout cela peut trouver une explication naturelle». (On demande : laquelle ?). Alors que de nombreux curieux devenant témoins d'extases et de faits inexplicables se pressent à Garabandal, que d'illustres médecins espagnols observent longuement et scientifiquement les jeunes voyantes mises en présence de leur Vision, évêque et prêtres semblent se désintéresser de ces phénomènes et la Commission Canonique enfin désignée par l'évêché fera montre de la désinvolture la plus inconsiderée, ses Membres estimant même, se trouvant sur les lieux, ne pas avoir à se déplacer pour être témoins d'une extase.

Il faut ici rappeler que le Docteur Luis Moralès, psychiatre de Santander, faisait partie de cette Commission composée de trois prêtres et de deux médecins. Il tenta lui-même, mais sans y parvenir, d'influencer les fillettes par ses suggestions. Les Membres de la Commission se montrèrent tous plus préoccupés de rassembler des arguments défavorables que de s'inquiéter de la réalité et de la surnaturalité des apparitions.

Or à la fin de mai 1983, le même Docteur Morales, au cours d'une conférence publique qui fit un certain bruit, tenue à l'Ateneo de Santander, déclarait : «Si je suis ici aujourd'hui pour parler de la Vierge de Garabandal, c'est parce qu'Elle a modifié (pour moi) l'aspect sous lequel

les choses se sont présentées et je le fais aujourd'hui avec la permission de la hiérarchie ecclésiastique...»¹ «Cela revient à dire que cette permission était en opposition avec l'interdiction qui depuis plus d'une douzaine d'années existait concernant les phénomènes survenus à partir du mois de juin 1961»².

On ne peut qu'être profondément surpris devant un tel revirement, surtout si l'on cherche à imaginer ce qu'aurait pu, ce qu'aurait dû être la suite des événements de Garabandal.

Quoi qu'il en soit, l'heure de Dieu vient toujours en son temps. Le 24 juillet 1988, Don Juan Gonzaléz, curé de Garabandal, donnait après la messe dominicale lecture d'une lettre de son évêque dont voici la teneur (en traduction) :

«Santander, le 14 juillet 1988

«Révérend Don Juan Gonzaléz Gomez
à Puentenansa.

«Cher Don Juan,

«Nous allons entreprendre sur les faits de Garabandal une étude sociologique qui sera suivie plus tard d'une étude théologique. L'évêque serait heureux que les paroissiens de Garabandal qui furent, de 1961 à 1965, témoins des faits que nous connaissons tous, puissent collaborer à cette étude en répondant aux questions des quatre envoyés du Département de Sociologie de l'Université d'Alcala de Henares Madrid.

«Merci beaucoup à tous, avec ma bénédiction.

Juan Antonio del Val
Evêque de Santander»³

Enfin plus récemment une autre nouvelle très importante vient d'être annoncée : Mgr Briva Benavent, évêque d'Astorga (Province de Léon) s'est vu officiellement chargé de la direction des études théologiques sur les événements de Garabandal.

Il y a là de quoi nous inciter à conserver espérance et confiance.

«Placer sous les yeux de nos contemporains les avertissements, menaces et châtiments prédits ne doit pas conduire à sombrer dans un pessimisme noir, mais servir à éclairer, convertir, préparer les âmes... car au terme

(1) Journal «El Diario Montanes» du 31 mai 1983.

(2) Journal «El Diario Montanes» du 1^{er} juin 1983.

(3) Alors qu'il n'était encore que l'abbé Juan Antonio del Val, l'actuel évêque de Santander a été Membre de la Commission canonique chargée d'examiner en leur temps les faits de Garabandal.

des purifications expiatrices, la Vierge l'a promis : SON CŒUR IMMACULÉ TRIOMPHERA»⁴.

Mais la Vierge ne le fera pas sans nous. Sachons L'écouter, méditer et mettre en application les exhortations et monitions du Ciel.

C'est le but auquel le présent ouvrage a voulu s'attacher, en condensant «faits et dates» des événements survenus à Garabandal. Certes depuis lors, les jours et les ans se sont enfuis, mais qu'est-ce que le temps pour le Très-Haut, qu'est-ce que trente années ?

De surcroît, peut-on assurer que la Très Sainte Vierge, notre Médiatrice perpétuelle, n'a pas voulu différer jusqu'à une date par Elle choisie la réalisation de Ses promesses pour manifester Sa tristesse et Son courroux de voir Ses Messages dédaignés par ceux de Ses enfants qui auraient dû les accueillir avec le plus d'égard et de considération ?

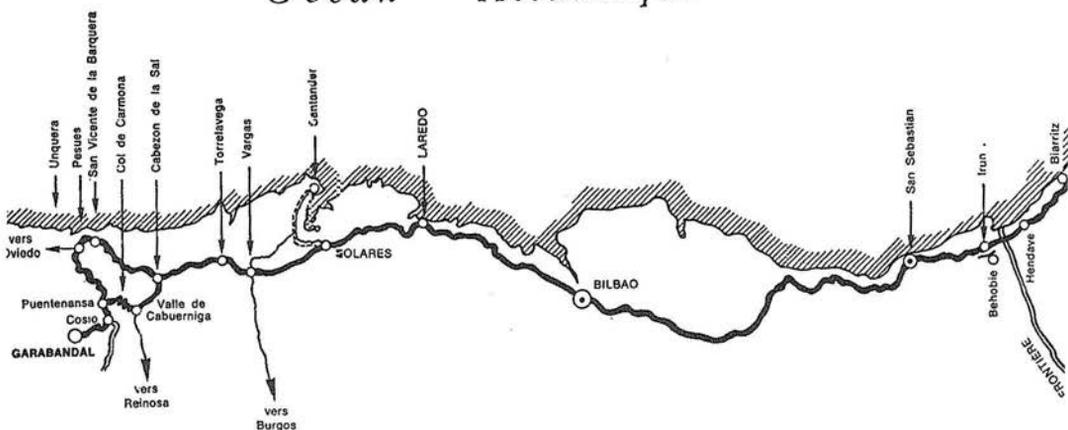
Notre-Dame n'est-Elle pas en effet, selon l'invocation même de Ses litanies, Reine des Prophètes ?

L'histoire de Garabandal vaut d'être contée. Nous laissons au lecteur la surprise et la joie d'en découvrir ci-après quelques-unes des plus belles pages.

Edgar Fontaine
Centre Information Garabandal

[4] Mgr H. Lusseau. Préface du livre «Les messages de la Vierge Marie» de M. l'abbé Roger Rebut. Librairie Téqui.

Océan Atlantique



PARCOURS ROUTIER

(300 km en Espagne)

Voir page 6 Extrait de la carte routière Michelin «Espagne Nord» n° 442.

Autoroute Bayonne-Bilbao, se prolongeant bien au-delà. Suivre la direction de Santander jusqu'à Solarès où l'on continue vers Oviedo. A Cabezon de la Sal, prendre à gauche la direction de Reinosa jusqu'à Valle de Cabuerniga ; là, attention, à droite le panneau indiquant Puentenansa n'est pas très bien placé. Arrivé à cette localité, prendre à gauche vers Cosio (3 km), à l'entrée de ce village, Garabandal est indiqué (+ 5,5 km).

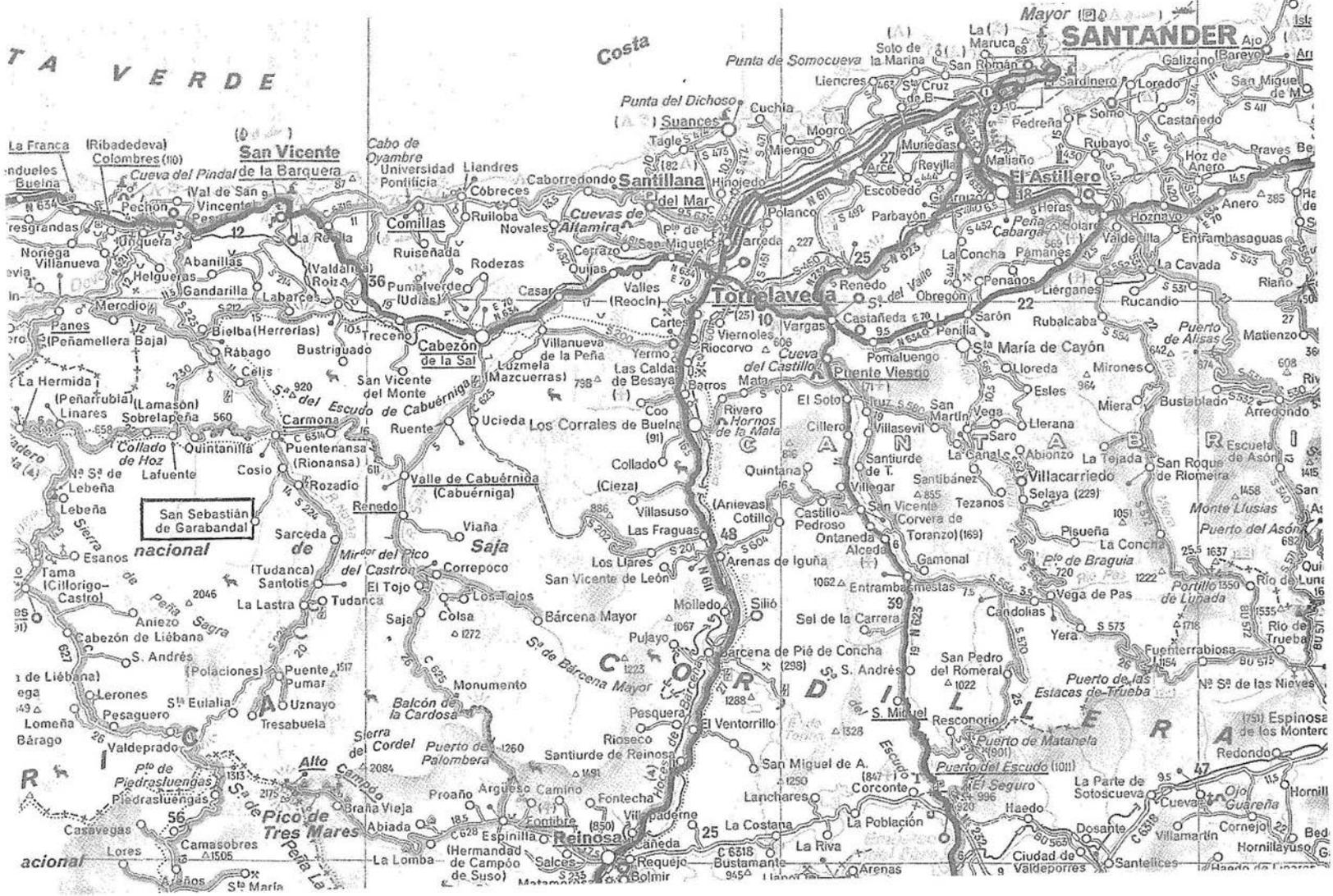
Après Valle de Cabuerniga, c'est la route de montagne, macadamisée, étroite et sinueuse (petit col).

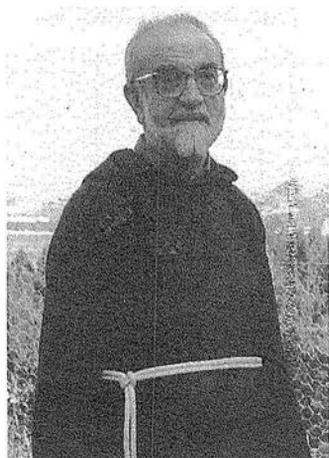
Logement et nourriture.

A Garabandal, il existe deux auberges, de prix très abordable, chez : Serafin, frère de Conchita et Regina.

Lorsque ces deux auberges affichent complet, on vous loge éventuellement chez l'habitant. Il y a aussi la possibilité de loger à Cosio chez Grégorio ; un restaurant jouxte l'hôtel.

Sari, sœur de Mari-Loli tient un restaurant à l'entrée de Garabandal.





L'auteur, le R.P. Eusebio Garcia de Pesquera O.F.M. Trois de ses frères sont aussi capucins ainsi que quatre neveux, une sœur était clarisse et quatre de ses nièces sont franciscaines.

L'auteur de ce livre, le R.P. Eusebio Garcia de Pesquera, o.f.m., appartient à un monastère de la région de Santander, province de Cantabria. La relative proximité de la ville épiscopale et du village de San Sebastián de Garabandal lui a permis d'entrer en relation avec les voyantes et d'aborder quantité de témoins directs des événements. Il a de ce fait pu composer un ouvrage remarquable et capital sur l'historique et la spiritualité de Garabandal¹.

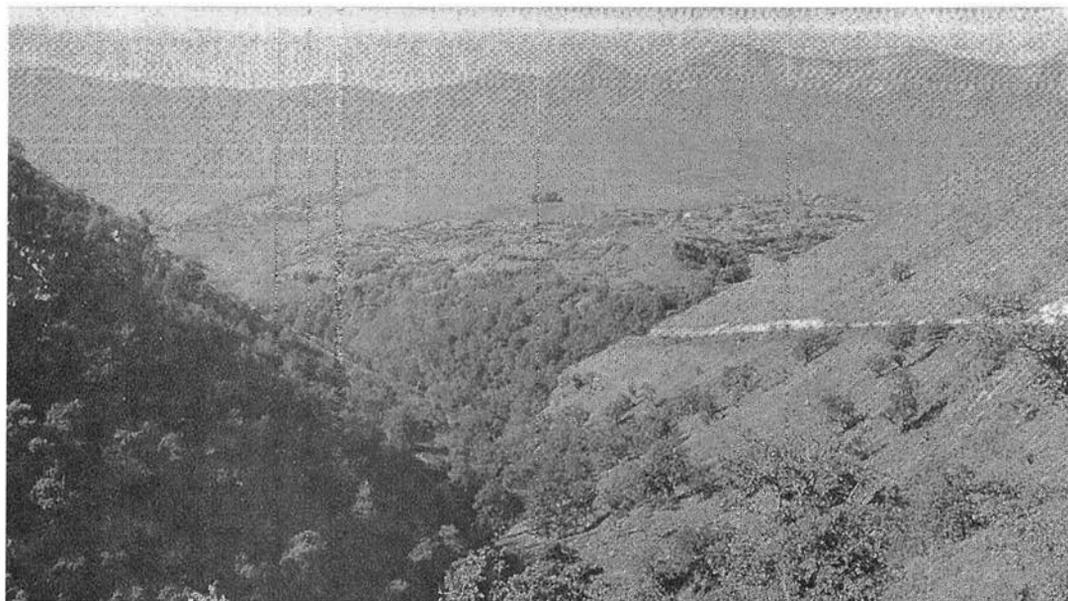
A la demande de nombreux amis, il a voulu ensuite mettre l'histoire de Garabandal à la portée de ceux qui ne peuvent consacrer à la lecture que peu de temps. C'est ainsi que, tout en conservant les détails essentiels de son premier livre, est sorti de presse le présent ouvrage.

Toutes les notes «op. cit.» au bas des pages qui vont suivre renvoient donc au précédent volume du même auteur. Son titre *«Elle se rendit en hâte à la Montagne»* est tiré de l'Evangile de la fête de la Visitation de la Vierge Marie à sa cousine sainte Elisabeth (2 juillet) : «*Maria abiit in montana cum festinatione...*». Pour apprécier pleinement le choix de cette phrase comme titre, il faut se rappeler que la région du nord de l'Espagne où se situe Garabandal est communément appelée la «Montagne».

L'on peut se procurer l'un ou l'autre de ces ouvrages auprès du Centre Information Garabandal - 19 rue du Général Leclerc - 14830 Langrune-sur-Mer.

(1) Il s'est aujourd'hui retiré à Léon (Espagne) chez les Frères Franciscains «Hermanos Franciscanos Capuchinos».





Panorama, photo prise à quelque 4 km avant Garabandal.



Vue prise du clocher de l'église. On distingue bien les pins, bouquet sombre au milieu de la photo. Le village comporte de 60 à 70 familles.



*Les pins qui dominant
le village d'environ 300 m.
C'est là qu'eurent lieu
beaucoup d'apparitions
et que doit se produire
le grand miracle prophétisé.*



*La «Calleja», photo prise
depuis le cuadro. C'est
ce rude chemin de pierres
que les voyantes montaient
et descendaient en extase
à des vitesses
impressionnantes,
comme si elles étaient
transportées.*

CHAPITRE PREMIER

DÉBUT DES ÉVÉNEMENTS

UN VILLAGE IGNORÉ

Au cœur des montagnes du nord de l'Espagne et de la province de Cantabria (Santander, non loin du rivage de la Mer Cantabrique sommeillait une bien modeste bourgade : **SAN SEBASTIÁN DE GARABANDAL**.

Cet humble village était resté jusqu'alors isolé, sans téléphone, sans télévision, sans cinéma, sans transistors, sans magnétophones, sans revues illustrées (qui bien souvent servent à corrompre sans illustrer)... Il n'y avait pas non plus de route ; la plus proche (et pas très bonne) passait là-bas au fond de la vallée, près du village de Cossio, à quelque six kilomètres. Par cette route, on pouvait regagner le «monde». Si, passé Cossio, on prenait à droite en remontant le cours du Rio Nansa, on retrouvait vite le cadre du roman de José Maria de Pereda «Peñas Arriba». Plus haut, la vallée de Polaciones, et plus loin encore le col de Piedras Luegas, déjà dans la province de Palencia. Ici commençait la descente vers les terres du plateau de Castille. Si en sortant de Cossio on prenait à gauche, on arrivait rapidement à Puentenansa d'où l'on pouvait choisir la route la plus directe pour Santander par le col de Carmona et Cabezon de la Sal, ou suivre le Rio Nansa jusqu'à son embouchure à Pesués. De là, la route nationale longeant la côte menait vers la droite à Santander, vers la gauche à Oviedo, chef-lieu de la Province des Asturies.

SAN SEBASTIÁN DE GARABANDAL donc village pauvre, humble, isolé, comme ignoré depuis des siècles.

Et voici que soudain, sans que personne ne l'eût recherché, n'eût pu même le concevoir... par les longues journées d'un mois de juin, ce village inconnu sort de son isolement et de sa torpeur séculaire.

UNE DATE

C'est en 1961, à la fin du printemps, lorsque l'été est déjà bien souvent de retour.

Dimanche 18 Juin, jour du Seigneur.

Nous sommes en fin d'après-midi, quelque temps après la récitation du chapelet à l'église, à laquelle tout le village vient d'assister. Quelques fillettes, quatre, ne savent que faire et s'ennuient. Tout à coup leur vient l'idée, ou la tentation, d'aller cueillir des pommes (encore vertes) dans un jardin voisin !

La petite escapade terminée, elles se reposent et s'entretiennent, assises sur les pierres irrégulières d'un chemin rugueux et escarpé que tous appellent «la Calleja» (la ruelle).

Là, elles prennent vite conscience d'avoir commis un petit larcin : le démon les a trompées, elles ont contristé le Seigneur et la Vierge.

Le remords les saisit en réaction contre le tentateur invisible «qui se tient à leur gauche». Avec la plus grande énergie elles se mettent à lui jeter des pierres... manière de rompre avec lui par une attitude militante.

Ceci fait, elles semblent être en paix sous le ciel serein et lumineux de cette belle et monotone soirée dominicale.

Paix et ennui sont soudain interrompus par une violente détonation : «Oh ! quel coup de tonnerre !».

Bien curieux coup de tonnerre en effet, car on ne peut déceler aucun signe d'orage.

Et peu après, les quatre fillettes tombent à genoux¹ sur les mauvaises pierres de la calleja : elles contemplant en extase, comme détachées d'elles-mêmes et de leur entourage, un être, une forme de lumière qui sans aucun doute n'est pas «de ce monde».

«Un personnage très beau nous apparut, enveloppé d'une lumière éclatante qui ne blessait pas les yeux» écrira plus tard l'une des quatre petites, Conchita². De qui s'agissait-il ? Sur le moment, pour ces enfants il ne pouvait s'agir que d'un ange...

(1) Voici les noms des quatre fillettes : Conchita González - Maria-Dolores (Loli) Mazón - Jacinta González - Marie-Cruz González. Les trois premières ont douze ans et la dernière, onze. Malgré leur âge et à cause de l'isolement de leur montagne, elles ont toutes une mentalité et des attitudes de fillettes plus jeunes. Il faut remarquer, malgré la coïncidence des noms, qu'il n'existe entre elles aucune proche parenté.

(2) Cette fillette, sur le conseil de plusieurs personnes de son entourage, commença bientôt

Cette nouvelle jetaït immédiatement l'émoi dans le village : mais au premier abord tous se montraient réticents.

LES QUINZE JOURS DE L'ANGE

Le jour suivant, lundi 19 juin, les quatre fillettes durent assurer leur labeur quotidien, malgré les événements de la veille et les nombreux commentaires suscités. Mais dans la soirée, en sortant de l'école, elles allèrent prier à «la Calleja», au même endroit que la veille, pour voir si «l'apparition» se renouvellerait.

Mais il ne se passa rien. En fait, rien de ce qu'attendaient les fillettes, mais bien ce qu'elles n'attendaient pas : moqueries et commentaires malveillants, habituelles consolations des esprits fort toujours prêts à opposer : «A moi on ne le fera pas croire».

Le mardi 20, à la même heure de l'après-midi, elles se rendirent de nouveau à la «Calleja». Les fillettes avaient la quasi certitude que ce qui s'était passé le dimanche ne pouvait être sans raison ni suite.

Elles récitèrent des prières et restèrent **dans l'attente** ; dans l'attente de l'Ange... qui ne se présenta pas non plus, mais dont la présence fut remplacée par un phénomène hautement mystérieux et significatif : les petites se virent tout à coup enveloppées d'une intense et surprenante lumière qui les isolait de tout et les pénétrait d'une vive et révérencielle «crainte de Dieu»³.

Dès lors, pendant plus d'une semaine, l'Ange répéta ses visites presque quotidiennement. Il s'entretenait de longs moments avec elles, bien qu'il leur semblât, dans leur joie extatique, que chaque rencontre ne durât que quelques courtes minutes.

Le samedi 24, fête de saint Jean-Baptiste, l'Ange se présenta de façon nouvelle. Comme toujours, il apparaissait très beau, souriant, avec un

à consigner sur un cahier d'écolière les événements dont elle était témoin. Elle composa ainsi un bref et intéressant récit connu sous le nom de «Journal de Conchita». Il en existe une édition française avec d'abondantes notes du R.P. Ramon Maria Andreu S.J. (Ce livre est disponible au Centre Information Garabandal, 19 rue du Général Leclerc, 14830 Langrune-sur-Mer). Il en existe également une édition en espagnol, publiée au Mexique par le R.P. Gustavo Morelos. Pour écrire cette histoire des événements de Garabandal, j'ai pour ma part utilisé une photocopie du manuscrit de Conchita.

(3) Le lendemain, mercredi 21 juin, l'ange apparut de nouveau. Nous pouvons aisément imaginer que ce jour-là les fillettes de Garabandal vécurent une «expérience» semblable à celle des enfants de Fatima, au début des apparitions, selon le récit qu'en fit plus tard Lucie :

«L'atmosphère de surnaturel qui nous enveloppait était si intense que pratiquement nous avions perdu, pendant un long moment, la notion de notre propre existence, demeurant dans la position où l'Ange nous avait laissés, répétant toujours les mêmes prières. La présence de Dieu se ressentait si intense et si intime que nous n'osions pas même parler entre nous...»

regard qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme des petites, et en dessous de lui brillait un écriteau. Comme l'écrira plus tard Conchita : **«L'Ange avait sous les pieds un écriteau, mais nous ne comprenions pas très bien ce que cet écriteau voulait dire. Les mots que nous avons retenus sont, à la première ligne «HAY QUE» (il faut que) et à la dernière : «XVIII - X - MCMLXI».**

Depuis lors, nous pouvons facilement saisir ce que les fillettes ne comprenaient pas : sur l'écriteau dont parle Conchita, apparaissaient d'abord le texte d'un bref message qui devait être divulgué le 18 octobre suivant, et à la fin les chiffres romains indiquant la date même du 18 octobre 1961.

Il est aisé d'imaginer l'émoi que ces événements allaient provoquer dans le village et dans toute la région... Garabandal avait subitement cessé d'être un village perdu dans les montagnes, manquant d'intérêt, et d'une vie ennuyeusement monotone ; chaque après-midi ses rues se remplissaient de monde et à l'heure de la prière des petites, la «Calleja» et ses alentours débordaient de croyants et de curieux.

L'ANGE PRÉPARAIT LES CHEMINS...

Le premier juillet était un samedi, jour marial par conséquent. Les fillettes des extases dans la «Calleja» devaient être suffisamment préparées et aptes à recevoir des communications plus précises : l'Ange leur parla clairement ce jour-là.

«Il nous parla de beaucoup de choses», écrivait plus tard Conchita González. Mais le plus important fut sans doute ceci :

«Je viens vous annoncer LA VISITE de la Vierge, sous le vocable de Notre-Dame du Mont Carmel⁴, Elle vous apparaîtra demain dimanche».

«Vivement qu'Elle vienne !» fut la réponse des fillettes dans une exclamation unanime.

L'Ange souriait...

(4) L'Ange a dit sûrement : «del Carmen», autrement les fillettes n'auraient pas compris. En effet, les Espagnols parlent toujours de «la Vierge du Carmen» ; mais l'expression **«Notre Dame du Mont Carmel»** proclame la relation essentielle de la Vierge avec la grande montagne biblique et le destin d'Israël.

L'expression «del Carmen» (du Carmel) paraît refléter seulement le lien de Marie avec un ordre religieux déterminé. L'expression «du Mont Carmel» englobe en outre ce qui relie mystérieusement Marie à cette montagne qui a représenté et représente encore tant de choses dans l'Histoire du Salut.

La date de l'événement était choisie à dessein. La Vierge de Nazareth voulait commencer sa nouvelle visite sur la terre — visite qui allait être longue et affectueuse — le 2 juillet, jour où l'Eglise célébrait depuis des siècles son inoubliable VISITATION à Sa cousine Elisabeth. Elle n'avait pas choisi ce vocable uniquement parce qu'elle se présentait en juillet, mois lié depuis les temps anciens à son titre marial le plus populaire, mais parce qu'Elle venait ici comme Notre-Dame du Carmel et comme notre Mère, pour des raisons précises que l'on allait découvrir au fil des jours.

Enfin apparaissait clairement la raison des visites répétées de l'Ange : **il était venu préparer la voie**, celle de la **Reine glorieuse** des Anges, **Mère vigilante** des hommes.

On pouvait à juste titre supposer que le message qu'Elle allait apporter était de très grande importance, tant la préparation pour **La recevoir** avait été longue et minutieuse.

Les fillettes au comble de la joie à l'annonce que l'Ange venait de leur faire, s'épanchèrent longuement avec lui. Elles l'avaient contemplé de nombreuses fois : c'était déjà proprement merveilleux, mais jamais elles n'avaient pu avoir avec leur visiteur une véritable conversation. C'est pourquoi elles brûlaient d'envie de lui parler et de lui poser de nombreuses questions. Ce jour-là elles purent le faire, l'Ange était disposé à parler et à les écouter sans restriction.

«Ce jour-là, Il nous parla beaucoup...»

La plus grande partie de ces conversations restera sûrement dans le secret ; elles n'intéressaient que ses quatre petites interlocutrices.

La question la plus intéressante, au moins pour nous, fut celle qu'elles posèrent sur la signification de l'écriteau placé sous ses pieds lors des dernières rencontres.

«La Vierge vous l'expliquera !», répondit-il. Et il prit congé en leur disant : **«Je reviendrai demain avec la Vierge»**. — **«Ah ! quel dommage que tu nous quittes»**.

Il revint. Alors seulement apparut clairement de quel Ange il s'agissait. De l'Archange saint Michel lui-même, premier de tous les esprits bienheureux, Prince de la milice céleste, Ange des suprêmes et définitifs combats...

Certes, lors de ses apparitions à la «calleja» il s'était présenté sous l'aspect d'un enfant, sans doute pour refléter la fraîcheur et l'innocence de son être, mais en donnant en même temps une irrésistible impression de puissance et d'autorité.

ENFIN, ELLE !

Ce deux juillet 1961 était doublement jour de fête : il tombait un dimanche et l'on fêtait la Visitation de la Très Sainte Vierge.

Pour Garabandal, ses habitants et ses montagnes, ce fut un 2 juillet véritablement unique, comme jamais au cours des siècles on n'en avait connu.

L'événement du jour se produisit à l'endroit même des apparitions de l'Ange et à une heure déjà bien avancée de cet après-midi estival.

«Nous nous dirigeâmes vers la calleja pour réciter le chapelet comme de coutume. Nous étions à peine arrivées que la Vierge nous apparut avec deux anges à ses côtés. L'un était saint Michel ; l'autre nous ne le connaissions pas. Il était vêtu comme saint Michel. On aurait dit des jumeaux».

Si les fillettes ne savaient pas alors quel était cet Ange qui semblait être le frère jumeau de saint Michel, elles l'apprirent plus tard. C'était un autre Archange de tout premier rang, l'Archange de l'Annonciation et des grands messages divins : saint Gabriel.

L'apparition se présenta effectivement, selon l'annonce faite par l'Ange à la Calleja, comme étant Notre-Dame du Mont Carmel. Cela résultait clairement du grand scapulaire caractéristique qu'Elle portait sur la main. Les fillettes le comprirent ; pourtant Ses vêtements ne correspondaient guère à ceux qu'on voit communément aux statues de la Vierge du «Carmen» (telle que celle qu'on vénérât dans l'église de leur village).

Sur ces statues, Notre-Dame du Mont Carmel apparaît vêtue en carmélite, portant l'habit caractéristique des religieux et religieuses de l'Ordre : tunique et scapulaire⁵ de couleur marron et manteau blanc. Alors que pour l'apparition de Garabandal... mais voyons ce que Conchita écrit dans son «Journal» :

«La Vierge vient avec une robe blanche, un manteau bleu, une couronne de petites étoiles dorées ; on ne voit pas ses pieds... Elle porte un scapulaire au poignet droit⁶, le scapulaire est de couleur marron. Ses cheveux sont longs et ondulés, de couleur chatain foncé... Le visage allongé, le nez long, fin, la bouche très jolie avec

(5) Le scapulaire proprement dit fait partie de l'habit religieux. C'est une longue bande de toile qui se passe par la tête, une partie tombe devant et l'autre derrière. De là vient son nom, car le tissu se pose sur les épaules, «scapula» en latin. On comprend bien que les petits scapulaires imposés par dévotion aux fidèles sont une reproduction réduite du scapulaire monastique.

(6) Le scapulaire que la Vierge portait sur sa main n'était pas exactement semblable à nos scapulaires courants, il était plus large dans sa partie inférieure.

des lèvres un peu grosses. Son teint est doré... La voix est ravissante ; c'est une voix incomparable que je ne puis décrire. AUCUNE FEMME NE RESSEMBLE À LA VIERGE, ni dans la voix, ni en rien !»...

Si l'on tient compte de la pauvreté du vocabulaire de ces fillettes élevées dans un village sans communications, la description de Conchita apparaît admirable. Mais nous pouvons être sûrs que cette description reflète imparfaitement la merveilleuse vision que leurs yeux contemplèrent.

Bien qu'éblouissante et magnifique, comme Reine et Dame sans égale, la Vierge Marie se montra dès le premier instant affectueusement familière et accessible.

«Ce jour-là (celui de la première apparition le 2 juillet), nous avons parlé beaucoup avec la Vierge : nous lui disions tout. Nous lui disions, par exemple, que nous allions aux champs, que nous étions bronzées, que nous mettions de l'herbe en tas. Elle riait !...»

Le bavardage de ces enfants avec leur très belle et très bonne Visiteuse dut à la vérité être charmant : imprégné de fraîcheur, de spontanéité, de simplicité. Pour qui voudrait plus de détails sur ces entretiens d'apparence superficielle des fillettes avec la Vierge, voir mes commentaires du passage cité du Journal de Conchita⁷.

«Tout en La regardant, nous avons égrené notre chapelet, Elle le disait avec nous pour nous enseigner à le bien réciter.

«A la fin du chapelet, Elle nous dit qu'Elle s'en allait. Nous lui demandâmes de rester encore un peu, qu'Elle était restée trop peu de temps. Elle riait et nous dit qu'Elle reviendrait lundi.

«Quand Elle partit, nous ressentîmes beaucoup de tristesse».

* * *

Dès cette première visite de la Vierge, Garabandal commençait à être **«signe de contradiction»**.

«Lorsqu'Elle s'en alla, les gens nous entourèrent pour nous embrasser et nous demander ce qu'Elle nous avait dit... Certains cependant n'y croyaient pas».

Quel pouvait être le motif de cette méfiance, de cette incrédulité ?

(7) Op. cit. Chapitre II, 1^{re} part. p. 45-46.

Le fait que les fillettes, au cours de la longue extase, avaient été trop bavardes et trop confiantes.

Les gens disaient : comment la Vierge peut-Elle dire et écouter tant de choses ?»

Pour eux, la Vierge devait se montrer comme un personnage guindé et lointain qui n'était pas là pour «perdre son temps» à parler de sujets d'intérêt mineur. On ne Lui permettait que peu de paroles... et de haute importance.

Le fait est que quelques uns, beaucoup peut-être, se fermèrent alors à une possible intervention du Ciel, butant contre un obstacle que les «simples de cœurs» franchissent si facilement.

Ainsi ces quatre fillettes sans culture et sans préjugés perçurent immédiatement pourquoi la Vierge, venue vers elles, acceptait **de tant parler, de tant écouter.**

Voici la juste observation de Conchita dans son «Journal» :

«Pourtant la plupart des gens croyaient. Ils disaient que c'était un peu comme une mère qui n'a pas vu sa fille depuis longtemps : quand elle la revoit, sa fille lui raconte tout. A plus forte raison nous qui ne L'avions jamais vue. Et Elle était notre Mère du Ciel !»

On trouve ici la première clé permettant de comprendre les faits de Garabandal : il ne s'agit pas d'une apparition supplémentaire destinée à attirer fortement notre attention et à nous laisser ensuite un message... Il s'agit de la venue de la Vierge pour «vivre avec nous», pour que nous la **sentions** comme jamais, affectueuse, pleinement et **réellement «NOTRE MÈRE».**

Qu'Elle est notre Mère, nous le savons bien, par la Doctrine, par la Foi, mais nous allions l'expérimenter à satiété, d'une manière forte et douce à la fois, au moyen de démonstrations les plus diverses, au cours de visites répétées.

Pour cette raison, il s'avère incontestable (au moins pour moi) que ce 2 juillet commença sur terre la meilleure :

ÉPIPHANIE DE NOTRE MÈRE DU CIEL

Certes on pourrait fournir encore plus de détails sur cette rencontre avec la Vierge. Mais plus que les détails, il importe d'en retenir l'essentiel. Or Conchita elle-même nous le révèle par ces mots :

«...Ainsi se termina le dimanche 2 juillet. Quel heureux jour puisque nous avons vu la Vierge pour la première fois ! encore que nous puissions être avec Elle tous les jours si nous le voulions».

Il n'est pas de meilleure conclusion pour le premier chapitre de cette nouvelle visitation de Marie. Elle ne cesse d'être avec nous bien que ne Se laissant voir qu'en de rares occasions : il importe que nous voulions, que nous nous efforcions de vivre en Sa présence.

CHAPITRE II

JUILLET 1961 LE MYSTÈRE S'AMPLIFIE

LA VIERGE N'EST PAS SEULEMENT DE PASSAGE

Le lundi 3 juillet, Elle revient à la même heure que le jour précédent.

«Alors que nous arrivions au Cuadro, la Vierge nous apparut avec l'Enfant-Jésus ; les Anges ne l'accompagnaient pas».

Nous pouvons penser que ces Esprits bienheureux, ayant alors accompli leur mission de préparer les chemins et de rehausser l'éclat des apparitions, se retiraient discrètement pour que toute l'attention fût centrée sur Celle qui importait avant tout. **Elle qui venait surtout rappeler qu'Elle était notre Mère**, se présentant avec «son Fils premier né» (Lc 2, 7) pour proclamer que de sa Maternité divine découlait sa maternité envers nous, «Fils par adoption du même Père» (Rm 8, 29).

«La Vierge était souriante ainsi que l'Enfant-Jésus. Notre première question fut de demander où se trouvaient saint Michel et l'autre Ange : Elle souriait toujours.

«Les gens et les prêtres qui étaient là nous donnaient des objets pour que nous les Lui fassions embrasser. Elle les embrassait tous.

«Elle nous parlait beaucoup, mais ne nous permettait pas de répéter Ses paroles».

Le fait qu'ELLE PARLA BEAUCOUP également en ce deuxième jour de Sa manifestation doit retenir notre attention.

Elle devait autoriser aux voyantes beaucoup de caprices d'enfants. Quelle mère, quelle bonne éducatrice ne le fait pas ? Elle devait avant tout remplir sa mission : **aider et orienter** ses enfants vers la soumission aux desseins de Dieu qui sont rarement synonymes de facilité.

A cette fin, Elle parla beaucoup cet après-midi-là ; c'est à cette fin aussi qu'Elle allait continuer de parler au cours de nombreux autres après-midi. Ce qu'Elle disait pour tous ou pour la plupart d'entre nous se saurait en temps opportun ; ce qu'Elle disait seulement pour ces fillettes qui étaient son «instrument», demeurerait pour toujours le secret personnel de chacune d'elles. Ici aussi se sera réalisé ce que la petite sœur Thérèse disait au sujet de sa propre expérience spirituelle :

«Bien des pages de mon histoire ne seront jamais connues ici-bas».

A l'occasion de cette seconde apparition de la Vierge, ce lundi 3 juillet 1961, surviennent deux phénomènes concomitants qui je crois ne se sont encore produits en aucun autre lieu d'apparition : les Appels et les Baisers.

LES APPELS

Revenons au «Journal de Conchita».

«Quand approcha l'heure à laquelle nous avons vu la Vierge le jour précédent, nos parents qui déjà y croyaient un peu plus, nous dirent «Allez réciter le chapelet au Cuadro»¹.

Nous leur répondîmes : **«C'est qu'on ne nous a pas encore appelées»**. Ils restèrent pensifs et ajoutèrent : **«Mais comment cela ? Vous appeler !»** Nous leur avons expliqué que **c'était comme une voix intérieure que nous n'entendions pas avec l'oreille, que nous n'entendions pas non plus appeler nos noms...»**

«Il y a trois appels...» La fillette explique que ce sont comme trois coups d'une soudaine joie intérieure ; ils vont «crescendo» de manière qu'au troisième appel elles ne peuvent plus résister et s'élancent vers le lieu de l'apparition.

Entre deux appels, spécialement entre le premier et le second pouvait s'écouler un temps assez long. Ce phénomène se produisait seulement lorsque la Vierge allait venir ; les visites de l'Ange n'étaient pas précédées de cette «préparation».

L'existence de ces appels intérieurs a pu être vérifiée en plus d'une circonstance. La première expérience eut lieu le 3 juillet lorsque les fillettes en parlèrent pour la première fois.

(1) On commença à appeler ainsi un petit espace au milieu de la Calleja où se produisaient habituellement les extases des fillettes. Pour que celles-ci ne soient pas à la merci des bousculades et indiscretions du public, cet espace avait été entouré de madriers disposés en forme de rectangle : de là lui vint le nom de «cuadro».

«Nous avons décrit à nos parents le déroulement des appels : ils s'en montrèrent très étonnés... A la fin de notre conversation, nous eûmes un appel et le leur avons dit. Nous étions toutes les quatre ensemble ; beaucoup de monde se pressait autour de nous. Quelques-uns dirent à Don Valentin, curé de la paroisse : "Pourquoi ne pas en mettre deux dans la maison de Loli et deux dans la maison de Conchita ?..."»

«On nous sépara donc pour voir si nous nous retrouverions toutes les quatre en même temps. Une demi-heure après nous eûmes le second appel... Finalement nous nous retrouvâmes regroupées au même moment. Les gens étaient stupéfaits...»

Sur l'histoire des «Appels» des fillettes abondent renseignements et anecdotes.

LES BAISERS

Toujours à propos de ce même 3 juillet, une autre note de Conchita indique :

«Laïcs et prêtres nous confiaient des objets pour que nous les fassions baiser par la Vierge. Elle les embrassait tous».

Ce fut l'occasion heureuse, pour ceux qui n'étaient pas comme les fillettes favorisés par les visions, d'entrer en contact plus étroit avec la Vierge. La Mère y correspondait avec une délicatesse affectueuse.

Le R.P. Ramón Maria Andreu s.j., témoin privilégié des événements de Garabandal durant cet été de 1961, écrit :

«On a souvent parlé de pierres dont il avait été question lors des visions des fillettes. Il s'agit de petites pierres de la dimension d'un bonbon. Elles les ramassent sur le sol pendant leurs extases, ou elles les portent préalablement sur elles avant de tomber en extase ; elles les présentent au baiser de la Vierge et les remettent ensuite à diverses personnes comme souvenir ou en signe de pardon...»

Cela se produisit pendant les premières semaines ; par la suite tous les objets embrassés furent des objets religieux : crucifix, médailles, images, scapulaires...

Le R.P. R. Andreu dit encore : **«Il est courant de voir les petites portant des chapelets, des médailles, des crucifix accrochés au cou, ce sont les objets que le public leur confie pour que la Vierge les embrasse».**

Fait fréquemment prouvé tant que durèrent ces phénomènes, les fillettes, malgré la quantité d'objets qui leur passait entre les mains et qu'elles présentaient au baiser de la Vierge, ne se trompèrent jamais en les remettant à leur propriétaire. Elles le faisaient sans baisser la tête, pendant l'extase elles tenaient le regard fixé vers le ciel, donc sans pouvoir regarder les personnes présentes, les intéressés se trouvant plus d'une fois hors de leur portée ou s'étant délibérément cachés. Pour tous les assistants il apparaissait clairement qu'une main invisible dirigeait celles de ces petites filles.

L'apparition du 4 juillet devait elle aussi se révéler mémorable :

«Il y avait le chapelet à 7 h du soir à l'église paroissiale, et nous eûmes un appel. L'église était pleine de monde. Au maître-autel se tenaient une douzaine de prêtres. Des photographes prenaient des clichés. A la fin du chapelet, nous avons eu deux appels. Nous partîmes en courant vers le «cuadro». Les gens couraient derrière nous... Mari-Cruz et moi restâmes en extase un peu plus haut que Loli et Jacinta : nous deux dans le «cuadro» même, les deux autres en dehors. Les gens remarquèrent alors que bien qu'ayant couru nous n'étions pas essoufflés. Eux par contre transpiraient et arrivèrent tous fatigués. Ils trouvaient cela étrange ; mais pour nous c'était comme si la Vierge nous emportait.»

Selon les innombrables témoins de ces phénomènes, la course des fillettes vers le lieu d'apparition lorsqu'elles avaient perçu le troisième appel était simplement impressionnante, personne n'aurait pu les suivre. Avec raison, dans son «Journal», Conchita dit sur ce point que c'était la Vierge qui les emportait ; il était alors logique, qu'étant emmenées par une force mystérieuse, elles ne ressentissent ni lassitude, ni fatigue, ni transpiration, ni essoufflement.

Cette apparition du 4 juillet fut de grande importance, par les communications de la Céleste Visiteuse.

«La Vierge toujours souriante nous dit : "Savez-vous ce que voulait dire l'écriteau aux pieds de l'Ange ?" Nous nous sommes exclamées ensemble : "Non, nous ne le savons pas". "Il comportait un MESSAGE, que je vais vous dire, pour que vous, le 18 octobre, vous le disiez à tous». Et Elle nous le donna.

Ainsi, dans un langage dépouillé, enfantin, Conchita rend compte du commencement d'une série d'explications qu'à partir de ce jour la Vierge leur donna sur le sens et la portée du Message rendu public par la suite. A ces petites paysannes, Elle devait expliquer jusqu'à la signification des

termes qui nous paraissent plus que connus et usuels. Il faut que je manifeste ici mon admiration pour la pédagogie divine telle qu'elle s'est exercée à Garabandal².

Dans son «Journal» Conchita atteste que la Vierge lui donna le message dès le 2 juillet, lors de la première apparition et qu'Elle en commença les explications le 4 juillet, parce que les jeunes voyantes **s'embrouillaient** et n'étaient pas capables de le comprendre dans sa totalité.

Les explications se poursuivirent pendant tout le mois. Ceci nous ne le savons pas par le «Journal» de Conchita, qui ne nous dit rien de ces journées suivant le 4 juillet (peut-être dans leur contenu «surnaturel» étaient-elles très ressemblantes), mais par la relation de certains témoins. De l'un d'eux, de première importance, le commandant du poste des gardes civils de Puenteansa, Don Juan Alvarez Seco, nous avons un témoignage autorisé : «Ce 28 juillet, les voyantes se trouvaient en extase au "cuadro", très attentives, totalement captivées par ce que la Vierge leur enseignait ou leur recommandait... Chez certaines de grosses larmes coulaient (ainsi que chez beaucoup de personnes qui ne dominaient pas leur émotion). Lorsque l'extase se termina, les fillettes parlèrent avec Don Valentin qui dit ensuite au milieu d'un profond silence à tous ceux qui se trouvaient là : "La Vierge charge les fillettes d'un Message qu'elles ne peuvent révéler pour le moment, ni à leur curé, ni à leurs parents, ni à Monseigneur l'évêque"».

COMMUNIONS MYSTÉRIEUSES

L'Ange qui avait si souvent visité les fillettes pendant la dernière semaine de juin et accompagné la Vierge ce grand jour du 2 juillet resta ensuite une semaine sans paraître. Il revint le 8. Ce jour-là et le suivant, il se montra plus familier avec les fillettes. «**Il nous embrassa sur les joues et sur le front..., il nous embrassa alors que nous étions alignées**» (Conchita).

Il s'agissait certainement d'une nouvelle phase de communication du Ciel. Car en ces jours-là (le mardi 11 juillet selon toute probabilité) commença un autre phénomène bien curieux, cause de troubles et d'embarras pour certains : le fait pour les fillettes de recevoir des mains d'un être invisible la communion qu'on se mit à appeler assez improprement «communion mystique».

(2) Op. cit. chap. IV, p. 60-51.

Dans les notes de Don Valentin, j'ai trouvé cette brève référence : «**Les 11-12-13 (juillet) elles dirent qu'elles avaient communié**». C'est la première fois qu'il en est question. Ces communions se déroulaient toujours à l'heure et à l'endroit que l'Ange indiquait d'avance. Lorsque les fillettes allèrent apprendre à Mr le Curé la nouvelle que «l'Ange leur donnait la communion», il leur posa des questions et c'est ainsi qu'il nota : «**Elles me disent que l'Ange fait la même chose que moi, lorsque je donne la communion**».

Les personnes qui parfois assistaient à ces communions, ne voyaient ni l'Ange ni la Sainte Hostie ; elles constataient par les gestes et les mouvements que les fillettes communiaient réellement. Après une brève exhortation de l'Ange à penser à Celui qu'elles allaient recevoir... ; elles disaient la prière pénitentielle du «**Je confesse à Dieu**»... Puis l'Ange déposait la sainte Hostie sur la langue des communiantes ; ensuite, celles-ci, sur son indication, récitaient dévotement : «**Ame du Christ, sanctifiez-moi...**» Habituellement, cela durait de 10 à 15 minutes.

On a la preuve que l'Ange venait seulement donner la communion lorsqu'il n'y avait au village aucun prêtre susceptible de la donner. C'est la méthode de la Providence : nous venir en aide avec des moyens extraordinaires lorsque nous ne pouvons pas recourir aux moyens ordinaires.

Par ces communions hors série, Dieu voulait sans doute souligner pour nous l'importance capitale de l'Eucharistie, sacrement dans lequel le Sauveur Lui-même, Jésus en personne, se donne affectueusement à nous pour opérer en nos âmes de façon directe Son œuvre de Salut.

MARCHES EXTATIQUES

En ce mois de juillet 1961, on assista à ce fait surprenant : l'extraordinaire devenait quotidien ! le prodigieux quasi normal !

Chaque journée apportait sa ou ses rencontres des fillettes et des spectateurs avec le monde des réalités invisibles. Les petites entraient et sortaient de leurs extases avec un étrange naturel, parlaient de ces merveilles comme on parle de choses de tous les jours. Il en allait pratiquement de même pour les habitants du village. Seuls, les nouveaux venus de chaque jour, les étrangers, arrivés de localités toujours plus éloignées, étaient frappés par la surprenante nouveauté de tout ce qu'ils observaient dans ce village retiré.

Au milieu de juillet, un nouveau prodige excita encore la curiosité de tous. Jusqu'alors, les apparitions s'étaient toujours ou presque toujours



L'église du village à l'époque des apparitions.



De gauche à droite à l'état normal : Mari-Loli, Conchita, Mari-Cruz et Jacinta.



En extase de gauche à droite : Mari-Loli, Conchita, Jacinta et Mari-Cruz.



En extase agenouillées dans une ruelle du village.

produites en cet endroit de la «calleja» qu'on appelait le «cuadro». Habituellement, les fillettes ne bougeaient pas du lieu où l'extase avait commencé : en ce milieu du mois, elles entreprirent des déplacements, des mouvements que rapidement on appela : «marches extatiques».

Je ne m'appuie pas sur des preuves formelles pour l'affirmer, mais j'ai l'impression que les marches extatiques commencèrent le 16 juillet, fête de la Vierge du Mont Carmel. La première marche extatique conduisit par un chemin en pente raide et cahoteux, à une colline située près du village qu'on appelle «les Pins» à cause des neuf arbres qui ont poussé là solitaires³.

Par l'importance et le rôle que cette colline ne tarda pas à prendre dans ce que nous pouvons appeler «la dynamique de Garabandal», un tel endroit peut être considéré comme le nouveau Mont Carmel de la présence de Marie parmi les siens.

L'après-midi de ce dimanche eut donc lieu dans l'église la récitation du chapelet, à laquelle prirent part tout le village et beaucoup d'étrangers. A la fin du chapelet, deux des fillettes, Conchita et Lolí sortirent de l'église déjà en extase ; d'un pas majestueux elles se dirigèrent vers la Calleja, théâtre de tant d'apparitions... ; cette fois cependant elles ne s'y arrêtèrent pas. Il était très difficile de les suivre, nombreux et nombreuses furent ceux et celles qui y renoncèrent.

Pourtant quelqu'un y réussit et nous en a fait un récit⁴ auquel j'emprunte seulement quelques notes : «Elles ne volaient pas comme cela a parfois été dit par des personnes qui les voyaient de loin ou dans la demi-obscurité ; elles ne volaient pas et je pus le constater, parce que je fus comme rivé à elles durant toute la marche. Leurs pieds s'appuyaient sur le sol, mais d'une manière que je ne puis expliquer. Leurs pieds semblaient avoir des yeux pour voir où se poser (elles maintenaient tout le temps la tête levée, regardant vers le ciel). Elles ne trébuchaient jamais, malgré tant de cailloux et de pierres hérissant le chemin, malgré tant de buissons et d'épines dans la dernière partie de la montée. Elles marchaient avec une légèreté, à un rythme, une allure qu'on ne peut décrire. Je tombai plusieurs fois et trébuchai souvent, j'étais pourtant alors un homme jeune et fort ; transpirant et haletant, je me maintins toujours à leur hauteur : je ne voulais rien perdre de cette merveilleuse ascension.

«Arrivées au sommet, elles tombèrent à genoux devant l'un des pins comme si quelqu'un les y déposait délicatement. Elles restèrent agenouillées un bon moment, priant, parlant, souriant... Il était difficile

(3) Op. cit. chap. V, p. 76.

(4) Il s'agit de M. Otero Lorenzo (op. cit. chap. VI, p. 85-89).

de capter ce qu'elles disaient, en dehors de quelques paroles détachées. C'est durant ce temps passé aux Pins que je pus le mieux réaliser à quel point étaient **extraordinaires le rire et le sourire des fillettes en extase**. Elles riaient de tout leur être ; rien de commun avec ce que nous disons parfois et qui est si fréquent : «rire du bout des lèvres». Elles semblaient déborder d'une joie intérieure, je crois qu'elles étaient remplies d'une félicité qui nous est inconnue...

«La descente revêtit plus ou moins les mêmes caractéristiques que la montée, **et tout se termina devant les portes de l'église**. Lorsque les fillettes revinrent à elles, je pus aisément constater qu'elles ne s'étaient cassé aucun os, qu'elles ne s'étaient fait aucune blessure ni aux jambes ni aux genoux (bien qu'elles fussent tombées brusquement à genoux plusieurs fois sur les blocs de pierre de la calleja). Si cela ne tient pas du miracle, que de plus habiles se chargent de me l'expliquer.

«Ce qui me surprit aussi beaucoup fut que les fillettes après cette course qui nous laissait tous épuisés, ne ressentaient ni fatigue ni lourdeur : **comme si rien n'était arrivé. Elles ne s'étaient pas rendu compte de ce qui s'était passé autour d'elles ; elles avaient l'impression de ne pas avoir bougé de place et croyaient que leur extase avait duré seulement quelques minutes** : en réalité elle avait duré deux heures au moins».

Depuis cette deuxième quinzaine de juillet, les marches extatiques constituèrent un des plus fréquents et curieux phénomènes : des centaines, des milliers de personnes peuvent témoigner de leurs inoubliables expériences.

L'on peut se demander quelle est **la cause** de ces déplacements des fillettes en extase : nous n'en trouvons pas d'autre que celle d'un mystérieux déplacement de la Vision Elle-même. Celle-ci tenait les quatre petites comme totalement suspendues, comme irrésistiblement aimantées... et, sans violence aucune, Elle les emmenait à sa suite où Elle voulait. On peut vraiment dire que les fillettes n'escortaient pas leur Vision : elles étaient plutôt **emportées** par Elle.

Pour dire qu'elles étaient emportées en toute douceur et puissance, nous nous appuyons sur les constatations de Mr Otero Lorenzo :

— les fillettes marchaient sans aucun effort et sans remarquer les changements de lieu ;

— parfois elles se déplaçaient à des vitesses surprenantes comme si «elles avaient des ailes aux pieds» selon l'expression imagée d'un témoin ;

— elles perdaient la notion du temps : les heures leur paraissaient «de toutes petites minutes» ;

— à la fin de ces marches, éprouvantes pour ceux qui tentaient de les suivre, elles étaient fraîches et calmes comme au sortir d'un repos réparateur.

Au début les fillettes vivaient pour elles seules ces marches extatiques... Par la suite, elles devinrent fréquemment des «instruments» de participation pour les assistants : enviable partage concrétisé en prières et cantiques.

Certain jour, la Vierge recommanda à l'une des fillettes de réciter le chapelet dans l'église après l'extase. La fillette trouva l'église fermée : elle commença alors la prière devant la porte ; elle entra une nouvelle fois en extase et la Vierge lui demanda de prier plus fort **pour que le public prît part à la prière**. La voyante obéit et cela se transforma en un délicieux chapelet par les ruelles du village. La fillette en extase marchait devant, les gens suivaient, la petite disant à voix haute et posée la première partie de la prière, les gens récitant dévotement la seconde. La fillette ne comptait pas les Ave Maria de chaque dizaine, elle ne se trompait pour aucun des Mystères : la Vierge l'avertissait toujours pour le «Gloria». Ceci se produisit en bien d'autres occasions⁵.

Le nombre et l'importance des marches extatiques allaient croissant. Pour beaucoup, leurs meilleurs séjours à Garabandal restent liés à ces marches qui leur ont laissé d'ineffaçables souvenirs.

FIL DIRECT AVEC LE CIEL

Les petites, pendant leurs extases, restaient soustraites aux réalités d'ici-bas ; on put le vérifier par des expériences répétées. Nombre d'entre elles faites pendant la première période de Garabandal, l'été de 1961, nous sont racontées par le R.P. Ramón Andreu.

«Dans les phénomènes de Garabandal, on doit distinguer deux «camps» : celui des spectateurs et celui des fillettes. Le spectateur voit les fillettes et leur manière d'agir : mouvements — rires ou larmes — paroles — insensibilité à la douleur, etc., mais il ne voit pas l'Apparition. Par contre, les fillettes contemplant l'Apparition, se trouvent dans sa lumière, recueillent ses paroles... ; mais elles ne voient rien en dehors de cela, ne perçoivent pas le public qui les entoure (bien qu'elles le sachent là, car l'Apparition le leur dit souvent). Elles se voient les unes

(5) Selon une information de R.P. Ramón Andreu s.j. au sujet de ces premiers temps de Garabandal : op. cit. chap. V, p. 73-77.

les autres lorsqu'elles sont en extase, mais si l'une d'elles en sort (cessant de contempler l'Apparition) et que les autres continuent, celles-ci, automatiquement cessent de voir leur compagne parce qu'elle est sortie de leur camp».

«**Au début, le spectateur ne prenait aucune part à ce qui se produisait durant l'extase ; ensuite, il commença à y participer peu à peu...**» Non seulement par les objets que de nombreux assistants recevaient de telle ou telle fillette en extase, objets qu'ils leur avaient précédemment confiés pour être présentés au baiser de la Vierge, mais aussi, parce que par l'intermédiaire des fillettes, de mystérieuses communications allaient et venaient. On formulait des demandes, on recevait des réponses.

Les demandes souvent intimes ne passaient **pas toujours** par les voyantes ; parfois elles jaillissaient sans paroles vers la Vision, sans aucune expression extérieure, transmises **par la pensée** ou par un **puissant désir** que seul Dieu connaît... Mais si les questions, parfois les élans de l'âme, pouvaient **atteindre** leur destination sans passer par les fillettes, les réponses **redescendaient** normalement par leur intermédiaire.

Deux anecdotes en seront la meilleure illustration : «Une dame pria instamment la voyante avant l'extase de demander à la Vierge si son mari croyait vraiment en Dieu. Après l'extase elle lui donna la réponse **"Oui, il croit en Dieu, en la Vierge, très peu, mais il croira"**. Tout s'explique lorsqu'on sait (la fillette ne le savait pas) que ce monsieur était protestant». Par la suite il se fit catholique.

«Une autre fois un monsieur, agenouillé, demandait avec ferveur mais mentalement seulement, la conversion de son gendre. A un moment, l'une des voyantes en extase s'approcha de lui et lui dit à l'oreille : **"OUI"**. Avec quelques personnes qui se trouvaient à proximité nous entendîmes parfaitement. Lorsque je demandai à la fillette pourquoi elle avait dit cela, elle me répondit : **"La Vierge m'a dit : tu vois ce monsieur, dis-lui 'oui'**. Moi j'aurais bien voulu savoir à quoi se rapportait ce Oui, mais elle me dit : **"Je ne le sais pas, la Vierge m'a seulement dit à ce moment de me retourner et de dire 'oui'.**» L'intéressé, lui, comprit parfaitement le sens et la portée de ce monosyllabe affirmatif⁶.

Il n'y a pas de doute, les quatre fillettes durant leurs extases se trouvaient en dehors de «notre monde»... mais ne se désintéressaient pas de lui. Par leur intermédiaire, s'établissait une communication affectueuse entre ceux qui vivent dans ce monde et ceux qui habitent l'autre, nous suivent avec attention, nous y attendent.

[6] Op. cit. chap. V, p. 73-75.

UN MIRACLE EST DEMANDÉ

Parmi les communications des fillettes avec leur Vision, prit place bien vite une prière pour un miracle. Avec une quasi-certitude nous pouvons croire que cette supplique n'a pas jailli spontanément : elle fut vivement sollicitée de l'extérieur, les gens demandant un miracle indiscutable pour pouvoir croire à tout cela sans arrière pensée. Peut-être le curé lui-même pensa-t-il le premier à un grand miracle qui viendrait le libérer de ses propres perplexités et des importunes démarches des gens auprès de lui.

Le R.P. Ramón Ancreu écrivit peu après :

«Depuis que **Don Valentin a dit aux fillettes de demander un miracle à la Vierge**, pour disposer d'une preuve valable et pouvoir croire sans aucune restriction, elles l'ont plusieurs fois sollicité. **Au début, la Vierge souriait ; par la suite Elle redevenait grave...** Et les fillettes d'insister : beaucoup ne croient pas, ne croiront pas sans miracle : **la Vierge répéta à plusieurs reprises : "Dans quelque temps ils croiront, dans quelque temps ils croiront"**».

La supplique ne s'adressait pas seulement à la Vierge ; par les notes de Don Valentin, nous savons qu'en cette date du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont Carmel (et cette année-là, de plus, un dimanche) les fillettes eurent de nouveau **une rencontre avec l'Ange** : il se montra souriant... Mais **«quand nous lui demandâmes un signe, il redevint grave»**.

Il semble donc que la demande si instante d'un miracle (que sûrement on voulait bien spectaculaire) ne fut pas très favorablement accueillie par le Ciel... C'était revenir une fois de plus à une situation, qui déjà déplut tellement à Jésus durant sa vie parmi nous. **Alors, quelques scribes et pharisiens l'interpellèrent : «Nous voulons voir un signe clair (c'est-à-dire quelque chose de prodigieux) fait par Vous».** **Mais Il leur répliqua : «Génération mauvaise et adultère ! un signe, c'est ce que vous me demandez ? Et bien, il ne vous sera pas donné d'autre signe que celui du prophète Jonas» (Mt 12, 38-39).** Journallement, Jésus leur donnait des «preuves» sur lui-même et sur sa mission. Cependant venaient encore à Lui des hommes remplis de préventions et de préjugés contre Lui, auxquels Il aurait dû démontrer par un prodige qui Il était et pourquoi Il venait.

A la lumière de cet épisode évangélique, on est amené à comprendre facilement cette demande d'**un miracle** à Garabandal. Pourtant les prodiges ne s'étaient-ils pas déjà produits **nombreux** et presque quotidiens ? N'aurait-on pu utiliser l'apostrophe de Jésus ressuscité aux deux disci-

ples d'Emmaüs ? **«Que vous êtes insensés et durs de cœur pour croire !»** (Lc 24-25).

Cette résistance à correspondre à l'action de Dieu, par manque de disposition du cœur à l'humilité et à la simplicité, Jésus la dénonça plus d'une fois jusqu'à la lancer, à la dernière heure, à l'adresse du groupe choisi des Douze.

Et ailleurs : **«Si vous ne voyez pas continuellement des signes et des prodiges, vous ne croyez pas»** (Jn 4, 48) répondit-Il au fonctionnaire de Capharnaüm, venu lui demander la guérison de son fils.

Enfin, aux Apôtres, à l'heure de l'Ascension : **«Il (leur) reprocha leur manque de foi et la dureté de leur cœur parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui L'avaient vu ressuscité»** (Mc 16, 14).

Cependant si la Vierge ne pouvait accueillir avec complaisance cette insistante supplique, marque d'un défaut de confiance, dans son inépuisable patience de Mère Elle ne veut pas ne pas l'entendre. Le Père Ramón Maria Andreu put alors écrire : **«Les fillettes affirment avoir entendu la Vierge dire qu'il y aurait un miracle, mais elles ne savent pas quand il aura lieu ni en quoi il va consister»**.

UNE COMMISSION CONTRE, DEUX FRÈRES POUR

Il s'agit de deux faits bien distincts, concomitants, riches de conséquences pour la cause de Garabandal.

Le premier fut la position d'hostilité hâtivement adoptée par la Commission d'enquête récemment constituée à Santander, chef-lieu du diocèse, chargée **d'étudier et d'analyser** l'ensemble de ces événements.

L'autre fut l'arrivée à Garabandal de deux Pères Jésuites, les frères Ramón et Luis Maria Andreu, poussés seulement comme tant d'autres pour leur première visite au village par une curiosité bien naturelle. Ni l'un ni l'autre (pas plus qu'aucune des nombreuses personnes qui s'y rendaient) ne pouvaient soupçonner l'importance que cette visite devait par la suite revêtir dans leurs propres existences et dans le déroulement général des événements.

Les Membres de la Commission d'enquête imaginèrent rapidement un plan pour mettre un terme à l'affaire de Garabandal : détruire son ambiance. Tout ce qui s'était passé pouvait bien être en effet le produit de l'ambiance si spéciale du village et de sa situation. Ils décidèrent donc d'en éloigner Conchita, qui paraissait avoir la personnalité la plus marquante, jouissant sur les autres voyantes d'une ascendance suspecte.

On monta comme une espèce de séquestration. Je dis une espèce... parce que ce ne fut pas une séquestration en règle avec violence et brutalité. La fillette ne fut pas emmenée hors de son village par la force mais par des procédés qui n'ont pas été entièrement éclaircis⁷.

Lors de l'extase du 26 juillet consignée dans son Journal et à laquelle elle accorde une notable importance. Conchita demanda à la Vierge, sur recommandation de sa mère, **si Elle la laissait partir pour Santander**. Les Membres de la Commission avaient déjà mis tout au point, et dans l'opération un bon prêtre intervint efficacement : Don Luis González auparavant curé de Garabandal, qui à cette époque se trouvait dans une paroisse de Santander, Notre-Dame de la Consolation. Il était le meilleur intermédiaire pour convaincre Aniceta, la mère de Conchita.

A cette bonne mais soupçonneuse mère, ils soutinrent que le voyage avait pour but une importante entrevue avec Monseigneur l'Evêque, afin d'éclaircir une bonne fois cet ensemble de faits qui la préoccupaient déjà elle-même et beaucoup d'autres personnes d'ailleurs. Mais dans le plan de la Commission n'entraînait pas seulement la visite de la fillette chez l'Evêque. Rapidement, Conchita le comprit et l'a consigné laconiquement dans son Journal. **«Ils voulaient m'emmener à Santander, parce qu'ils disaient que c'était moi qui influençais les autres... Ils m'emmenèrent pour établir des "preuves" contre moi»**.

Dans le courant de la matinée du 27 juillet, les deux voyageuses, mère et fille, quittèrent le village en compagnie de Don Luis González. De bonne heure dans l'après-midi, elles atteignirent Santander ; à la tombée de la nuit, Conchita donna sans le vouloir un spectacle, en tombant en extase pratiquement en pleine rue, devant les portes de l'église de la Consolation : à la même heure, chose prouvée par la suite, les autres voyantes avaient aussi leur extase, elles étaient restées à Garabandal, séparées par quelque 90 km de la «dangereuse influence de Conchita»!!!

Pour cette dernière, commença le jour même la mise à l'épreuve programmée par deux membres de la Commission, le médecin Don José Luis Piñal et le prêtre Francisco Odriozola.

Aux épreuves de nuance plus ou moins psychique et psychologique s'ajouta un fort traitement de changement d'ambiance : présence à la plage — aux spectacles — divertissements, etc. (Santander célèbre alors ses fêtes d'été). La fillette se trouvant ainsi bien changée d'ambiance, n'eut plus d'extases. N'importe qui peut supposer l'impact de toutes ces

[7] Op. cit. ch. VI, p. 102-107.

nouveautés sur la sensibilité d'une adolescente si éveillée et qui vient d'être arrachée du plus retiré, austère et lointain recoin de sa montagne.

Avec ce traitement intensif de mondanité, utilisant lors des entrevues avec la fillette certains procédés : mélange de flatteries et de menaces, ceux qui agissaient au nom de la Commission arrivèrent finalement à ce qu'apparemment ils souhaitaient : arracher à Conchita des «preuves» contre la véracité de tout ce qui arrivait.

Ces preuves se ramenèrent à une **déclaration ambiguë** de la fillette : **«Peut-être que ce qui vient de moi n'est pas certain, mais ce qui concerne les autres, si...»** et **d'apposer sa signature** «en blanc» sur un papier où il n'y avait rien d'écrit, mais sur lequel n'importe quoi pouvait l'être.

Indubitablement, dans ce petit drame, Conchita n'eut rien d'une héroïne ; mais que dire de la façon de procéder de ceux qui étaient là pour servir la vérité et la justice ?

On avait prévu de retenir longuement la fillette à Santander, et cela ne lui aurait pas déplu, mais sa mère Aniceta qui, mise en confiance était rapidement retournée au village, laissant sa fille en bonnes mains, revint à l'improviste, huit jours après pour la ramener. Elle avait plein droit de le faire et personne ne put l'en empêcher.

Ainsi se termina l'étrange épisode qui fut sans doute le premier point obscur, source de confusion pour l'avenir de Garabandal pourtant lumineux à tant d'égards.

L'autre fait important de cette fin de juillet se produisit durant le séjour de Conchita à Santander. Nous avons déjà dit que ce fut la première montée à Garabandal des deux frères Jésuites les RR.PP. Ramón et Luis Maria Andreu.

C'était le 29 juillet qui devait rester pour Garabandal un des jours les plus riches en faits et détails surprenants. Leur relation figure dans mon livre déjà cité : «Elle se rendit en hâte à la montagne» (Chap. VIII, p. 128 et suivantes). Ici, par nécessité de brièveté, je veux m'en tenir aux expériences personnelles des deux frères. Le mieux est de céder la parole à l'un des deux, le R.P. Ramón :

«Comme vous pouvez le supposer, je ne pensais pas du tout, lors de ma première montée à Garabandal, qu'il me serait donné d'assister à des phénomènes dignes d'attention... Si je me suis décidé à monter malgré mes nombreuses occupations, ce fut seulement pour ne pas rejeter l'instante demande de certains amis, et aussi parce que j'avais besoin de quelques jours de repos.

— **Mais votre frère, le P. Luis Maria, croyait-il déjà à tout cela ?**

«En aucune façon ! Ni lui, ni moi n'avions les preuves de rien. Et je crois qu'aucune personne avisée n'accepte ce genre de phénomènes sans une bonne base de preuves ou de raisons.

— **Comment se passa exactement ce que Conchita rapporte dans son journal ?⁸**

«Voici. A la fin de l'après-midi, nous nous retrouvâmes aux Pins. Loli et Jacinta étaient en extase. Elles n'étaient pas entourées d'un nombre excessif de curieux ; je pus me placer très près d'elles.

«Je les entendis parfaitement parler avec leur Vision à voix basse, comme en sourdine (caractéristique de leur façon de parler en extase) mais je ne saisisais pas tout, sinon des phrases détachées.

«Après huit ou dix minutes, j'eus l'idée qu'il pouvait s'agir d'un cas d'hypnotisme. Je regardais attentivement les personnes présentes, pour découvrir la cause possible de l'hypnotisme. J'observai Don Valentin, Ceferino, Julia, les autres... Tous les visages reflétaient une expression de surprise admirative, qui écartait toute possibilité que ces personnes pussent agir comme agents hypnotiseurs. Ils semblaient plus disposés à être eux-mêmes influencés qu'à influencer quelqu'un dans un sens déterminé.

«Antérieurement, j'avais déjà vu les fillettes entrer et sortir de l'extase, mais toujours **les deux en même temps**, comme si elles n'avaient qu'une seule âme. Il me vint soudain à l'esprit une idée qui me parut intéressante comme preuve de véracité. Je dis mentalement : **«Si cela est vrai, que l'une des fillettes revienne à elle, pendant que l'autre reste en extase».**

«Au même instant, Loli qui était la plus proche se retourna vers moi, me regarda en souriant...

«Comme s'il ne se passait rien, je lui demandai : "Mais tu ne vois plus la Vierge ?" — **"Non, Monsieur."** — "Et pourquoi ?" — **"Parce qu'Elle est partie - Partie ? - Regarde Jacinta..."**

«Loli la regarda : son visage s'illumina d'un large sourire, c'était la première fois qu'elle voyait ainsi une compagne en extase, elle-même ne s'y trouvant pas.

(8) Les paroles de Conchita qui s'informa de ce qui s'était passé au village sont celles-ci (p. 43 de son «Journal» manuscrit). **«Pendant les jours que j'ai passés à Santander, il y avait au village deux Pères Jésuites. Ils venaient comme beaucoup, sans rien croire ; et un jour, Loli et Jacinta eurent aux Pins une apparition dans le courant de la journée. Ces deux Pères s'y trouvaient, et les voyant en extase, ils crurent...»**

«Alors, je lui demandai : **“Que t’a dit la Vierge ?”**»

«Elle ouvrait la bouche pour me répondre quand de nouveau elle entra en extase. Je me rapprochai beaucoup plus d’elle et je pus entendre Jacinta : **“Loli, pourquoi es-tu partie ?”** Mais celle-ci parlait de nouveau avec l’Apparition et Lui disait : **“Pourquoi t’es-tu retirée ?... Ah, c’est pour cela, pour qu’il croie ?”**»

«Je me tournai vers mon frère Luis et lui dis : **“Fais bien attention à ce que tu penses, car ici, la transmission de pensée est fulgurante !»**

— **Et vous Père, avez-vous cru à partir de ce moment ?**

«Ce qui s’était passé avait frappé beaucoup mon imagination et me faisait penser qu’il ne s’agissait nullement de comédie.

«Mais de là à **croire** sans réserve, il y a une distance que l’on ne franchit pas si facilement. Une chose reste cependant certaine si je me réfère à l’ensemble des faits auxquels j’ai assisté (avec parfois un scepticisme excessif, je l’avoue), je peux ici affirmer de nouveau qu’il ne s’agissait pas de comédie ou de simulation de la part des fillettes»⁹.

Ainsi, en ce 29 juillet 1961, en dépit de leur scepticisme d’ailleurs si rapidement ébranlé entrèrent dans l’histoire de Garabandal, deux frères, prêtres et religieux, fortement impliqués par la suite dans le déroulement des événements.

(9) Extrait d’un dialogue entre le R.P. Ramón Andreu et le traducteur français du «Journal» de Conchita, G. du Pilier. On peut le lire dans une note importante (p. 49-51) de l’édition française de ce «Journal» (Nouvelles Editions Latines, 1967), disponible au Centre Information Garabandal, Langrune-sur-Mer.

CHAPITRE III

UN MOIS D'AÔT HORS SÉRIE

«SAINTE MARIE, MÈRE DE DIEU ET NOTRE MÈRE...»

Le mois commença par un fait qui put paraître alors sans grande importance, mais qui se révèle maintenant à nous comme une clé pour comprendre les mystères de Garabandal.

Le premier jour du mois était un mardi, jour qui semblait avoir une relation particulière avec les Pins. Les fillettes eurent là-haut des extases à trois heures différentes de la journée : en milieu de matinée, à midi, en milieu d'après-midi.

Pendant l'extase de midi, à l'heure de l'Angelus, on entendit très nettement les petites réciter l'Ave Maria en y apportant une modification précieuse : «**Sainte Marie, Mère de Dieu ET NOTRE MÈRE**».

Pour ma part, je n'en ai pas le moindre doute, cette «Epiphanie Mariale» si abondante et si riche se résumait en ce «**NOTRE MÈRE**» des fillettes dans leur prière extatique. Il faut y voir un condensé des manifestations de Marie à Garabandal, dans son désir précis d'être **comprise et considérée** comme notre **MÈRE**.

Les fillettes qui quotidiennement **expérimentaient**, ô combien, les attentions de Marie se penchant maternellement vers nous, durent, après cet ajout spontané à la plus populaire des prières mariales, sûrement mieux comprendre le pourquoi de ces mystérieux événements.

Le 3, se produisit pour la première fois le phénomène des «chutes extatiques»¹.

(1) Op. cit. chap. VII, p. 117.

A la fin de l'après-midi, Conchita rentrait au village, la pénible séquestration de Santander ayant pris fin.

Le lendemain 4 août, le magnétophone, devenu aujourd'hui si courant et si familier, mais qui excitait alors la curiosité, entra dans l'histoire de Garabandal.

Une personne de Salamanque en avait apporté un. Elle enregistra une brève phrase prononcée par la voix très douce de Celle qui conversait avec Loli en extase. Le bruit se répandit dans le village comme une nouvelle sensationnelle : **«On a enregistré la voix de la Vierge dans un appareil».**

A la fin de la journée, Conchita qui n'avait pas été en extase avec les autres reçut une communication de la Vierge concernant ce qui devait se produire par la suite, communication qui constitua alors l'un des phénomènes les plus déconcertants de Garabandal. La fillette le raconta ainsi à sa mère et à sa tante : **«La Vierge m'a dit qu'allaient venir des temps où nous-mêmes arriverions à nier L'avoir vue, parce que nous allons douter de tout... Presque tout le monde doutera».**

En ces premiers jours d'août, les marches extatiques se firent quotidiennes. C'était toujours un bien charmant spectacle empreint d'une grande dévotion. Le 5 août, par exemple, à deux heures de l'après-midi, Loli, Conchita et Jacinta dépassèrent les Pins. Là elles s'agenouillèrent et peu après demandèrent : **«Nous y allons ? Où ? A l'église ?».** Elles entreprirent alors la descente depuis les Pins à une vitesse surprenante, maintenant la tête complètement tournée vers le haut, sans redouter obstacle ni glissade... Dans l'église, elles allèrent d'abord devant le maître-autel, puis vers celui de l'Immaculée où elles récitèrent le chapelet. Tout cela dura environ une heure et demie. Pendant les différentes extases de ce jour, il y en eut en effet plusieurs, on remarqua beaucoup Conchita qui pleurait fréquemment et demandait instamment pardon d'être allée à la plage, au cinéma, etc... pendant son séjour à Santander.

UNE EXTRAORDINAIRE JOURNÉE

Ce fut sans aucun doute celle du 8 août.

Ce jour-là, plusieurs voitures arrivèrent au village, parmi lesquelles une jeep venant d'Aguilar de Campoo (Province de Palencia), qui amenait le R.P. Luis Maria Andreu. Le prédicateur et théologien bien connu, le R.P. Antonio Royo Marin se trouvait également au village.

Dans le courant de la matinée, le Père Luis célébra dans l'église paroissiale une messe empreinte d'une ferveur toute spéciale que remarquè-

rent les assistants. Peu après midi, les extases des fillettes commencèrent... Le Père Luis les suivait de très près, observant avec l'attention la plus rigoureuse et prenant note de chaque détail : mouvements des voyantes, expressions, gestes, paroles...

L'extase la plus remarquable commença peu après 9 heures du soir.

Les quatre fillettes réunies à l'église pour la prière tombèrent en extase devant le maître-autel. Une demi-heure passa ; elles se levèrent et sortirent en marche extatique. S'arrêtant aux endroits où elles avaient déjà eu des extases, elles priaient. Les gens les suivaient silencieusement ou les accompagnaient dans leurs prières sous l'emprise d'une forte émotion.

Alors qu'il semblait que tout dût se terminer dans l'enceinte même du village, elles s'élançèrent soudain vers les Pins en une ascension que tous les témoins ont qualifiée d'impressionnante. Arrivées au sommet, elles s'agenouillèrent, en conversation avec leur Vision. Puis envoyant des baisers dans Sa direction, elles chantèrent un hymne à saint Michel.

Soudain le Père Luis ravi lui aussi, transporté, prononça d'une voix lente et vibrante d'émotion : «**MIRACLE ! MIRACLE ! MIRACLE ! MIRACLE !!!**».

Non seulement la foule mais aussi les petites en extase purent voir le Père Luis également en extase. Ce fut la seule et unique fois qu'une personne étrangère aux voyantes entra dans leur champ de vision. Conchita notera dans son Journal : «**Le Père Luis s'écria : Miracle ! Miracle ! et demeura le regard tourné vers le Ciel. Nous le voyions, or pendant nos extases nous ne voyons jamais personne en dehors de la Vierge. Celle-ci nous dit que le Père Luis La voyait lui aussi et qu'il voyait le Miracle.**»

Il ne s'agit pas ici d'un miracle, mais du MIRACLE, de cette merveille sans égale qui doit arriver un jour, selon les annonces répétées des voyantes, pour couronner la manifestation salvatrice de la miséricorde de Dieu sur ces hauts lieux de Garabandal. Le R.P. Luis Maria Andreu, en cette nuit privilégiée, put contempler par anticipation et par une singulière faveur de la Vierge ce que n'ont pu voir ni les voyantes elles-mêmes ni personne d'autre².

Quelques jours plus tard, les fillettes dirent au R.P. Ramón Maria Andreu : «**qu'elles avaient vu son frère, agenouillé près d'elles, des**

(2) Il semble toutefois qu'il faille excepter le célèbre capucin stigmatisé, Padre Pio de Pietrelcina, qui mourut en septembre 1968. Selon un témoin digne de foi, il lui fut accordé de voir avant sa mort le Miracle annoncé.

gouttes de sueur perlant sur son front et que la Vierge le regardait... semblant lui dire : "Dans peu de temps tu seras près de Moi"».

Tout ceci se passait vers les 10 heures du soir.

Le Père Luis revint à lui regrettant de se retrouver dans le monde extérieur. Les fillettes de leur côté demeurèrent en extase et entreprirent la descente à si vive allure qu'elle fit dire au Père Royo Marin : «Elles semblent avoir des ailes aux pieds».

Tout prit fin dans l'église. Naturellement les commentaires allèrent immédiatement bon train. Le plus remarqué fut très certainement celui du Père Royo Marin : «Je ne suis pas infallible, mais en tant que spécialiste de ces questions, je pense que les visions des fillettes sont vraies. J'ai pu compter en faveur de leur authenticité quatre signes qui, selon moi, ne peuvent tromper».

Le Père Luis était d'ordinaire peu loquace. Lorsque les personnes de son groupe, arrivées d'Aguilar de Campoo dans la matinée, se furent rassemblées à Cossio pour prendre le chemin du retour la nuit même, il dit au curé Don Valentin : «Don Valentin, ce que disent les fillettes est vrai ; mais ne répétez pas ici ce que je vous confie maintenant. L'Eglise doit dans ce genre d'affaires agir avec prudence».

Le Père Luis avait pris place dans la voiture de Mr Fontaneda. Voici le témoignage de ce dernier : «Ma femme et moi, ainsi que Jose Salceda, le conducteur à côté duquel était monté le Père Luis, demeurions impressionnés par la joie profonde et intense du Père et par sa conviction. Il parlait sans hâte et répétait souvent : **«Comme je suis heureux ! Comme je suis comblé de bonheur ! Quel cadeau m'a fait la Sainte Vierge ! Je ne puis avoir le moindre doute sur la vérité de ce qui arrive aux petites... Quelle chance de posséder une telle Mère dans le Ciel ! Nous ne devons pas craindre la vie de l'au-delà, mais apprendre à nous conduire comme le font les fillettes avec la Vierge... Pourquoi la Vierge nous a-t-Elle ainsi choisis ? C'EST AUJOURD'HUI LE PLUS BEAU JOUR DE MA VIE...»**

Tant de félicité devait le terrasser. Peu après 4 heures du matin, comme la petite caravane entrait dans Reinoso, il dormait paisiblement dans la voiture qui le transportait et ne devait plus se réveiller. L'explication de cette mort imprévue ne se trouve-t-elle pas dans l'épisode de l'Exode (Ch. 33, 18-20) : nos yeux ne peuvent encore contempler certaines splendeurs de l'au-delà.

Ainsi, le R.P. Luis Maria Andreu, mort à 36 ans, après ce qu'il lui fut accordé de contempler à Garabandal, devient le premier martyr de cette cause, son premier témoin irrécusable.

NUITS INOUBLIABLES

Le mois d'août 1961 se caractérisa par des veillées à la fois insolites et sources de réconfort.

Elles furent en général très mouvementées : les petites en extase se déplaçaient d'un point à l'autre du village et de ses environs, toujours accompagnées d'un groupe de personnes prenant part à leurs chants et à leurs prières

Comme date remarquable, retenons celle du 15 août, fête de l'Assomption de la Vierge.

« A 2 h 45 du matin, relate le Père Ramón Maria Andreu, Conchita, Loli et Jacinta entreprirent une nouvelle marche extatique qui dura jusqu'à 5 h. Mari-Cruz n'ayant pas été appelée était allée se coucher.

«La marche commença à la sortie de la maison de Conchita. Les trois fillettes manifestaient une grande joie, demandant à la Vierge que l'extase durât jusqu'à 7 h du matin. En fait, elle dura près de deux heures et demie. Elles marchèrent tout le temps, sauf pendant les quelques instants où elles s'arrêtèrent devant la porte de Mari-Cruz pour lui chanter quelques couplets et dans l'église pour prier. L'allure n'était pas très rapide : elles marchaient presque toujours vers l'avant, rarement à reculons. Toute l'extase fut empreinte d'allégresse. D'un cœur joyeux, elles récitaient le chapelet, chantant parfois quelques Ave Maria. Souvent elles souriaient, riaient même ou parlaient avec l'Apparition... Il était très difficile de saisir leurs paroles, en raison du bruit de la marche mais à un moment on les entendit dire : «Quelle joie ! Mais tu vas nous diriger vers la maison de Mari-Cruz car nous ne la voyons pas !». Elles commencèrent alors des allées et venues vers la maison de Mari-Cruz en chantant couplets et cantiques... Chaque fois qu'elles avaient chanté un nouveau couplet, elles disaient en riant : «Comme nous l'avons appris rapidement !»

«Finalement elles se rendirent à l'église et demandèrent à la Vierge de continuer ainsi jusqu'à 7 h, 8 h ou même 9 h. Tout se termina cependant à 5 h du matin.

«Elles m'expliquèrent ensuite : «Il nous semblait évoluer dans l'air comme si nous étions renversées. Nous nous serions crues dans un autre monde, en plein jour et avec du soleil». (Elles durent être étonnées de se retrouver dans la nuit lorsqu'elles revinrent à elles).

«Quand tout fut terminé, leur pouls était normal, elles étaient fraîches, ne transpiraient pas. Nous, nous étions bien fatigués et en transpiration».

Ce bref compte-rendu de la singulière veillée de l'Assomption nous donne une idée de ce que furent les autres veillées qui sanctifièrent les nuits de Garabandal en cet été inoubliable.

La veillée qui occupa toute la nuit du 19 au 20 août me semble digne d'une mention spéciale. Conchita la relate dans son Journal :

«Comme la Vierge l'avait promis, Elle vint le lendemain et nous dit : Récitez le chapelet. Et nous avons commencé. Nous sommes allées dans les endroits où la Sainte Vierge nous était déjà apparue. Les gens nous dirent après l'extase que nous étions montées vers les Pins, que nous avons été d'un arbre à l'autre, à genoux, en priant...»

«Comme Mari-Cruz avait déjà eu une apparition, elle était allée se coucher. Nous demandâmes à la Vierge de nous apprendre quelques strophes pour aller les chanter devant sa maison. Nous trouvions un mot : la Vierge nous aidait à en trouver un autre³.

«Cette nuit-là, la Vierge demeura de 9 h du soir à 7 h du matin». A la suite de telles veillées, les fillettes auraient dû se sentir épuisées, défaites. Mais non ! **Seules les personnes qui les avaient accompagnées ressentait la fatigue ; elles, non ; et sur cela les témoignages sont unanimes.**

Au cours de cette nuit, un nouveau phénomène intervint qui fut la source de bien des étonnements et de bien des questions.

«Cette nuit-là, écrit Conchita, nous avons joué à cache-cache avec la Vierge. Deux d'entre nous se cachaient, les deux autres les cherchaient».

Il n'y a aucun doute : les nuits de cet été à Garabandal furent vraiment captivantes, rigoureusement insolites. On dormait à peine ; beaucoup de personnes, spécialement les étrangers au village sur qui ne reposait pas la responsabilité d'occupations quotidiennes, mettaient à profit

(3) Voir quelques-uns de ces couplets et chants : op. cit. chap. IX, p. 158.

quelques instants de la journée surtout l'heure de la sieste pour récupérer un peu. La longue veillée se passait sans que pratiquement les gens s'en rendissent compte soit en réunions animées dans l'attente des apparitions, soit lorsque celles-ci se produisaient, en prenant part aux prières et cantiques des fillettes, soit encore après en commentant par petits groupes les détails les plus saillants des extases et des marches.

Ceux qui eurent le privilège de vivre ces heures s'en souviendront comme parmi les plus savoureuses, les plus inoubliables de leur vie.

COMMUNICATION AVEC L'AU-DELÀ

Je ne sais s'il est quelque part arrivé que s'établisse un courant de communication entre le Ciel et la terre, aussi continu, aussi attirant, aussi stimulant que celui qui se produisit à Garabandal durant ces mois d'août et de septembre 1961... Côté terre : prières - demandes - confidences - messages - attentes joyeuses ou angoissées ; côté Ciel : réponses - signes - avertissements - enseignements...

Cette intercommunication fut véritablement exaltante en certaines occasions.

Par exemple, le 15 août, les petites en extase eurent un entretien avec le R.P. Luis Maria Andreu décédé une semaine auparavant.

Conchita témoigne dans son Journal : «**La Vierge nous apparut très souriante et nous dit : "Maintenant le Père Luis va venir vous parler". Peu de temps après, il vint et nous appela une par une. Nous ne le voyions pas, nous entendions seulement sa voix, exactement la même que lorsqu'il était sur terre.**

«Après nous avoir parlé un moment, nous donnant quelques conseils, il nous dit quelque chose pour son frère le Père Ramón. Il nous apprit des mots français, à prier en grec (l'Ave Maria) et aussi des mots allemands et anglais...»

Nous avons du Père Ramón Andreu un récit plus détaillé. Il n'est pas inutile de se référer à sa relation étant donné qu'il fut présent et très proche des voyantes pendant la longue extase.

Cela se passa dans l'église : le Père prit rapidement un carnet pour noter ce qu'il parvenait à saisir du mystérieux dialogue :

«Ah ! Quelle voix ! Je ne connais pas cette voix (les fillettes n'étaient habituées qu'aux voix de la Vierge et de l'Ange)... Dis-nous qui tu es. Ah ! tu es Andreu... Oui c'est ta voix ; mais maintenant elle est plus douce... nous voulons te voir. Pourquoi ne te voyons-nous

pas ? Dis-nous ce que tu as vu aux Pins lorsque tu as dit : Miracle ! Miracle ! Miracle ! Miracle !... Sur la branche de l'arbre du milieu ? J'irai la voir et j'en prendrai de l'écorce...

«Comme tu dois être heureux maintenant !... Nous connaissons les dernières paroles que tu as prononcées : que c'était le jour le plus heureux de ta vie. (Il se produisit un long silence durant lequel elles paraissaient écouter attentivement)...

Le dialogue fut long... et pour le R.P. Royo Marin il parut être une pure merveille⁴. Au cours de cette conversation, les voyantes toujours en extase tombèrent et se relevèrent par trois fois. Tout se termina par une prière devant le Très Saint-Sacrement.

Le lendemain se produisit un épisode tout aussi singulier et impressionnant.

Conchita le note dans son Journal : **«A la même heure que la veille (c'est-à-dire à la tombée de la nuit) la Vierge nous apparut et resta très souriante pendant quelques minutes. Elle ne nous dit rien et peu de temps après nous nous trouvâmes plongées dans la nuit⁵. Une voix nous appelait : Mari-Cruz l'interrogea : "Dis-nous qui tu es... sinon nous rentrons à la maison". Cette voix se fit entendre encore un moment et tant que nous l'entendions, nous étions dans le noir. Dès que la voix cessa, la Vierge revint, tout redevint lumineux. Elle nous dit : "N'ayez pas peur" et nous parla quelques instants. Ce fut ce soir-là qu'Elle nous embrassa pour la première fois l'une après l'autre, puis Elle partit».**

Cette voix étrange ne se fit pas entendre seulement ce jour-là.

C'est à cette époque que monta pour la première fois à Garabandal une dame qui devait devenir l'un des principaux témoins des événements : Madame Maria Herrero de Gallardo. En compagnie d'une de ses sœurs, elle arriva le 17 août à 2 h de l'après-midi.

Peu de temps après, elle put contempler deux des fillettes en extase, Jacinta et Loli.

«Les deux enfants inondées de bonheur, serrées l'une contre l'autre, commencèrent à parcourir le village... Ce fut alors que j'entendis pour

(4) Le R.P. Royo Marin était un dominicain célèbre en Espagne pour ses prédications et davantage encore pour ses écrits de théologie et de spiritualité.

(5) Il faut comprendre que pour les petites en extase c'était toujours le jour, parce qu'une merveilleuse clarté les enveloppait ; c'est pourquoi elles furent fortement impressionnées de se trouver soudainement dans la nuit.

la première fois le rire de Loli en extase qui m'a toujours tant émue : c'était un rire éclatant mais qui n'avait rien de tapageur, rempli de joie, paisible, mystique, étranger à notre monde, détaché des joies terrestres, comme pénétré d'une vibration céleste.

«Les deux fillettes écoutaient attentivement et répondaient à leur Vision d'une voix mystérieuse à peine audible. Nous les suivions en courant lorsque **leur expression changea totalement : elles se mirent à crier avec des voix rauques, comme sous l'empire d'un bouleversement intérieur et d'une peur intense. "Qui es-tu ?... dis-le nous. Qui es-tu ?"** Elles restèrent ainsi quelques minutes qui nous parurent interminables.

«Maria, la mère de Jacinta, me glissa alors confidentiellement : **"C'est hier qu'elles ont entendu pour la première fois cette voix étrange : elles en ont eu très peur, bien que la Sainte Vierge les eût auparavant averties... C'est comme une voix venant de loin, comme descendant de la Montagne, comme un sifflement, un mugissement qui hurle : Va... Va... Va..."**» (De l'information que Madame Herrero rédigea postérieurement pour le Saint Office de Rome).

Nous ne sommes pas encore en mesure d'éclaircir le mystère de cette voix.

* * *

Durant tout le mois d'août se poursuivirent presque chaque jour extases et marches extatiques. Leur allure était rythmée, en mesure, d'une étrange beauté, animée d'une force extraordinaire. Don Valentin prit en note durant la nuit du 5

«**A 9 h 30 du soir j'attendais les fillettes sous le portail de l'église. Comme elles arrivaient, je voulus les arrêter mais j'en fus incapable. La force qu'elles déploient dans leur marche est considérable : si on voulait les arrêter, on ne le pourrait pas ou alors ce serait extrêmement difficile**».

Les phrases suivantes émanent de Mme Herrero de Gallardo : «J'eus ce jour-là la chance de pouvoir contempler à loisir l'impressionnante entrée des quatre fillettes à l'intérieur de l'église. Elles pénétrèrent lentement, d'un pas saccadé et en mesure, comme pour un défilé militaire, ce qui le rendait étrangement sonore dans le silence et la pénombre du lieu saint. **Elles donnaient une impression de force irrésistible, au point que Loli, qui paraissait alors la plus frêle, heurtant à peine en passant le bras d'une de nos amies de forte taille l'envoya à**

terre. Toutes les personnes présentes restèrent frappées d'une crainte salutaire. Pour ma part, j'avoue avoir alors pleinement ressenti ce que doit être la sainte crainte de Dieu. Je me souvins alors du passage de l'Écriture appliqué à la Vierge : "Tu es belle et attirante, fille de Jérusalem, mais aussi redoutable qu'une armée rangée en bataille".

Conchita écrit dans son Journal que ces jours-là la Vierge manifesta le désir d'amener les fillettes à **prier comme il le faut**, avec dévotion et attention. Elle leur dit le vendredi 18 août : «**Je vais prier la première et vous, vous Me suivrez**». «Et, assure la fillette, **Elle récita très lentement**». Les fillettes répétaient essayant d'imiter la manière, le ton, la prononciation. L'exercice portait sur la récitation du chapelet.

«Tout était prononcé très lentement». Pour finir, la Vierge leur demanda de réciter le Salve Regina.

Il nous faut attacher une grande importance à ces deux phrases : «**Elle récita très lentement**» et «**Tout était prononcé très lentement**». Nous avons besoin de retenir cette leçon.

COMPORTEMENT DES MEMBRES DE LA COMMISSION

Le 22 août 1961, les Membres de la Commission, nommée par l'évêque ou plutôt par l'administrateur apostolique, Don Doroteo Fernandez, arrivèrent à Garabandal avec mission d'étudier ces étranges phénomènes. Ils étaient deux ou trois prêtres, un médecin et un photographe.

Leur conduite au cours de cette soirée ne semble pas pouvoir être citée en exemple : que ce soit en ce qui concerne l'observation des événements eux-mêmes, leur disposition d'impartialité, la mesure de leurs gestes, leur sans-gêne. Les témoignages à cet égard sont troublants, spécialement ceux d'un curé d'une paroisse des Asturies, Don José Ramón Garcia de la Riva qui suivit cette affaire avec la plus grande attention.

Pendant la marche extatique des fillettes dans le village, les Membres de la Commission étaient réunis dans la sacristie : ils parlaient et discutaient à voix presque haute. Don José Ramón Garcia resté en prière près du maître-autel, «demandant à Dieu d'accorder Sa lumière à l'Évêque et à tous ceux qui avaient la charge de cette étude», ne savait pas qu'il en était si proche : il put ainsi entendre malgré lui ce qui se disait.

«De leurs délibérations je retenais concrètement ceci : nous allons fermer l'église au culte ; nous donnerons un mois de vacances à Don Valentin ; nous donnerons au Père Jésuite l'ordre de

partir ; nous interdirons aux prêtres de monter ici ; et si cela vient de Dieu, cela fera son chemin».

Sentence lumineuse que cette dernière phrase dans la bouche de théologiens ! Comme s'il était dans la manière de Dieu de s'imposer coûte que coûte à ses créatures dotées du libre arbitre. Dieu peut s'ouvrir le chemin malgré tous les obstacles des hommes, mais Il peut aussi quelquefois abandonner certains projets de miséricorde par la faute de ces mêmes hommes. En tout cas, malheur à ceux qui, appelés à Le secourir dans les meilleures dispositions d'esprit et de volonté, s'opposent en fait à Ses desseins. trop attachés qu'ils sont à des vues, des institutions, des critères purement humains.

A partir du 23 août 1961, l'humble église de San Sebastián de Garabandal cessa d'être le théâtre de ces scènes admirables. Une note venait d'arriver de l'Évêché prescrivant que l'église restât désormais fermée aux fillettes lorsqu'elles seraient en extase. Et ce fut Don José Ramón demeuré au village comme suppléant occasionnel de Don Valentin qui dut se plier à cette injonction.

Les fillettes s'en montrèrent étonnées, mais l'acceptèrent en toute docilité. **«Je puis témoigner, affirme Don José Ramón, qu'à compter de ce jour les enfants ne retournèrent plus dans l'église lorsqu'elles étaient en extase : elles se contentèrent d'en faire le tour à l'extérieur avec ceux qui les accompagnaient, en récitant le chapelet, ou en chantant le Salve Regina... Quant aux communions extatiques par la main de l'Ange, aucune ne leur fut donnée à l'intérieur de l'église, quelquefois seulement sous le porche».**

Quelques jours après, le 26 août 1961, parut la première note épiscopale. Signée par l'administrateur apostolique, Don Doroteo Fernández qui s'appuyait sur le rapport de la Commission, elle avançait cette affirmation : **«Rien jusqu'à présent ne nous oblige à conclure à la surnaturalité de ces faits».** Le jugement définitif serait conditionné par les événements qui se produiraient ultérieurement.

N'aurait-il pas été plus équitable d'éviter des jugements **hâtifs** et provisoires, d'attendre qu'une affaire aussi complexe et se trouvant de toute évidence en plein développement, parvînt à un stade permettant de la clarifier globalement ?

Prendre rapidement parti, pour ou contre, même de façon suspensive, prédisposait l'Autorité à maintenir sa position pour ne pas avoir à se déjuger par la suite.

La note épiscopale prenait en outre à son compte le souhait de la Commission de maintenir dans leur isolement les événements de Garabandal : ni les prêtres, ni les religieux, ni les simples fidèles n'étaient autorisés à se rendre au village.

* * *

L'affluence des visiteurs continua néanmoins et il y avait toujours parmi eux des prêtres, beaucoup venant d'autres diocèses.

Si vous voulez revivre l'ambiance qui régnait dans les dernières semaines de cet été 1961, laissez-moi vous conter quelques anecdotes.

29 août 1961 : Conchita tomba en extase à 11 heures et on l'entendit demander : **«Tous les prêtres sont-ils bons ?»** Elle eut un geste d'étonnement. Don Valentin lui demanda ensuite ce que signifiait ce geste : la fillette répondit qu'elle ne pouvait le dire. A la fin, elle expliqua que la Vierge lui avait dit que malheureusement **«tous les prêtres n'étaient pas bons»**.

Pour comprendre l'étonnement de la voyante, il faut rappeler ce qu'à Garabandal petits et grands croyaient et ressentaient à propos des prêtres et à fortiori des évêques...

Le lendemain, Conchita sortit de chez elle en extase à 12 h 10, effectua quelques parcours dans le village et dit près de la porte de l'église ce que Don Valentin lui-même entendit : **«Ah ! Je croyais que tous les Jésuites étaient bons !»**. Elle les jugeait d'après ceux qu'elle avait approchés récemment : les frères Andreu.

Nous pouvons penser que la Vierge, en répondant assez tristement par la vérité aux questions des fillettes, voulait les prévenir avant les désagréables expériences qu'elles allaient être amenées à vivre bientôt. Elle voulait les préparer (seulement elles ?) à cette cruelle épreuve, la crise du sacerdoce qui ne tarderait pas à éclater, suivie de ses graves conséquences pour tout le peuple chrétien.

Il était alors assez rare que les quatre fillettes eussent des extases en même temps, mais il existait toujours entre elles une étrange relation.

Par exemple, au cours de plusieurs extases de Loli et de Jacinta, Don Valentin se servit de Conchita, qui était dans son état normal, pour leur poser des questions. Mais, nota le curé, **si Conchita le demandait de vive voix, les petites en extase n'en étaient pas informées ; il fallait leur poser les questions mentalement, alors elles répondaient.** Ceci se produisit plus d'une fois.

Mais la Vierge ne venait pas seulement pour les voyantes. Elle venait aussi pour beaucoup d'autres, pour toutes les âmes de bonne volonté. C'est pour cette raison qu'il y eut de nombreuses, mystérieuses et très miséricordieuses réponses à des questions angoissées. Combien de témoignages pour d'innombrables grâces reçues pourraient être recueillis ! Ce furent là les véritables, les secrets **miracles de Garabandal**.

Journellement, **la paix, la consolation, le courage ou la confiance** ont rayonné pour de nombreuses personnes ; précisément grâce à ces extases presque quotidiennes que d'aucuns ne parvenaient pas à s'expliquer, que d'autres considéraient comme un luxe injustifiable ou dédaignaient comme «un jeu» qui ne pouvait émaner du Ciel. Ceux qui **«cherchaient Dieu avec la simplicité du cœur»** (Sg 1, 1), ceux qui aimaient le «royaume» de leur foi et désiraient de lui quelque certitude supplémentaire connurent ici de merveilleux réconforts.

On pourrait établir une anthologie de ces cas bien que beaucoup d'entre eux, peut-être pour la plupart, nous demeurent inconnus.

Je rappelle ici l'un d'eux dont a parlé plusieurs fois le R.P. Ramón Maria Andreu qui en fut témoin.

C'était au début de septembre 1961. Un pauvre prêtre tourmenté depuis longtemps sur la valeur, la validité de son ordination, arriva à Garabandal revêtu d'une tenue toute autre que sacerdotale. Il se mêla aux assistants, demandant à la Vierge, avec des larmes dans les yeux, que par les fillettes Elle veuille bien lui donner une réponse sans équivoque à ses angoissantes perplexités. La réponse arriva tellement conforme à ce qu'il demandait que l'énorme fardeau de ses scrupules disparut totalement à l'instant... Le pauvre prêtre courut à l'église, se réfugia à la sacristie, tira d'un sac sa soutane et s'en revêtit avec plus d'émotion que jamais. Il tomba ensuite à genoux devant le Saint-Sacrement sans réussir à exprimer pleinement au Seigneur et à Sa Mère toute l'émotion, toute la reconnaissance qui l'étreignaient.

LE CAS D'UNE JEUNE JUIVE

A la fin de cet été 1961, une histoire met en relief comme peu d'autres l'action de salut réalisée ici par la Vierge. L'histoire est un peu longue : je la relate avec suffisamment de détails dans mon livre précité : «Elle se rendit en hâte à la Montagne». Dans ces lignes, elle ne peut être que sommairement résumée.

Le dimanche 27 Août, arrivaient pour la première fois à Garabandal une jeune fille de Burgos, Ascensión de Luis, et une jeune étudiante française Muriel Catherine C. qu'Ascensión logeait provisoirement chez elle.

La demoiselle de Burgos était fervente catholique et grande dévote de la Sainte Vierge ; la jeune française ne professait aucune religion, car ni son père juif, ni sa mère protestante n'avaient pris soin de lui donner ce qu'eux-mêmes ne vivaient ni ne pratiquaient.

Le lendemain, lundi 28 août, les deux jeunes filles étaient admises dans la maison de Jacinta. Celle-ci se trouvait dans la cuisine avec ses parents et Mari-Loli avec les siens ; Don Valentin Marichalar était aussi présent, tous dans l'attente de l'apparition car les fillettes avaient déjà eu leurs appels. Ascensión de Luis tenta d'expliquer brièvement aux petites la situation de sa compagne, leur demandant d'intervenir pour elle auprès de la Vierge. Et elle leur confia son chapelet d'argent pour qu'elles le fassent embrasser par la Vierge.

Peu après l'extase se produisit. Les personnes présentes entendirent ce que les deux fillettes disaient à leur Vision, sur ce ton caractéristique des extases semblable à un léger murmure : **«Un prêtre était venu, qui affirmait que tout ceci était démoniaque et que pour cette raison elles devaient Lui jeter de l'eau bénite pour qu'Elle s'en aille»...**

A la réponse de la Vierge, leur visage jusqu'ici crispé s'illumina d'un merveilleux sourire. Elles se mirent alors à parler de Catherine : **«Regarde, elle n'est pas catholique... elle n'est même pas baptisée : allez, aide-la, aide-la... Ah ! c'est à cause de son père.»**

Vint alors la présentation au baiser de l'Apparition des objets religieux. Quand arriva le tour du chapelet d'argent d'Ascensión, on entendit : **«Ah ! elle (Catherine) a appris à prier avec ce chapelet. C'est avec lui qu'elle a récité ses premiers Ave Maria !»**. Et l'une après l'autre, les deux fillettes présentèrent le chapelet au baiser de la Vierge, tandis qu'elles répétaient comme sous le coup d'une vive impression : **«celui de ses premiers Ave Maria... de ses premiers Ave Maria»**.

Quand tous les objets eurent été embrassés par la Vierge, on les entendit demander : **«Maintenant ? Bon»**. Loli saisit le petit flacon d'eau bénite préparé pour conjurer l'éventuelle présence diabolique, le déboucha et en jeta avec force le contenu vers le haut. Alors, témoigne Ascensión de Luis, nous pûmes tous constater que l'eau ne se répandit pas là où elle aurait dû naturellement retomber. Exécutant une mystérieuse inflexion elle alla tomber en totalité sur Catherine au point que celle-ci s'exclama : **«Je suis trempée»**. (Or la quantité d'eau était bien petite).

Sur le moment personne ne put saisir la raison de ce mystère. Un jour pourtant tout allait s'éclaircir. La jeune juive française, bien qu'intimement inclinée vers la foi catholique, ne pouvait encore en faire ouvertement profession. Elle était mineure et pendant des mois elle eut à

combattre l'incompréhension et l'opposition de ses parents disposés à lui consentir tout, sauf entrer dans cette Eglise romaine qui leur était objet de haine : c'eût été un outrage pour la famille.

En 1963, elle put retourner en Espagne et inexplicablement obtint le permis nécessaire pour séjourner temporairement à Burgos où elle avait trouvé du travail... Et le 20 octobre, elle recevait solennellement le baptême dans la grandiose cathédrale. Ce n'était donc pas en vain que les voyantes avaient insisté pour elle auprès de la Vierge. Plusieurs fois on les avait entendu répéter : **«Ah ! alors à 21 ans quand elle sera majeure».**

Ainsi, à sa majorité, Muriel Catherine entra de son plein gré dans la famille des enfants de Dieu, faisant choix du prénom franco-espagnol si chrétien de Marie du Carmel Catherine. Cette histoire ne pourrait-elle pas s'intituler : **«De l'eau de Garabandal à l'eau du Baptême ?»**

En outre, n'y aurait-il pas un sens caché dans ce double fait : la Vierge se présente à Garabandal comme Notre-Dame du **Mont Carmel**, nom si lié à **Israël**, et la première personne non catholique qu'Elle attire à la foi se trouve être une enfant de ce Peuple ?

NUITS DE GRÂCES

A-t-on quelquefois vécu des nuits aussi fertiles en événements que celles de Garabandal au cours de cette période ?

Elles se passaient soit à suivre les petites en extase et à prier avec elles, soit en réunions dans les maisons à commenter les événements.

Nous pouvons les revivre en imagination d'après ce bref récit d'un témoin, Doña María Herrero de Gallardo.

«Le 12 septembre 1961, vers 8 h du soir à la nuit tombante, les fillettes en extase traversèrent le village et prirent le chemin qui descend à Cossio. Ce fut je crois l'unique fois que je les vis partir dans cette direction.

«C'était la fête du saint Nom de Marie, la mienne par conséquent, mais avant tout la fête de Celle qui, comme personne, a porté ce si joli nom. J'avais demandé à Conchita de souhaiter sa fête à la Vierge de ma part... Soudain les quatre fillettes se mirent à marcher très rapidement : on ne pouvait pratiquement pas les suivre... Heureusement, peu après, elles s'arrêtèrent, puis continuèrent ensuite accompagnées des assistants en priant à haute voix. Arrivées au petit pont de bois qui enjambe le ravin au fond duquel coule en cascade le cours d'eau, elles s'arrêtèrent de nouveau et **tournées vers les Pins**, elles poursuivirent la prière.

« Sous le ciel pur, maintenant constellé d'étoiles, dans la nuit claire, transparente, les Ave Maria s'égrenaient lentement empreints d'une infinie douceur. Les quinze mystères du Rosaire se succédèrent, sans précipitation, comme les fillettes avaient coutume de prier en extase... Tout invitait à la méditation.

« Je compris alors mieux que jamais la phrase de Conchita qui appelait le "cuadro" son "petit coin de Ciel". Un petit coin de Ciel, j'en connus un ce 12 septembre 1961 au cours de cette prière dans le silence et le recueillement de la nuit ».

Les réunions alternaient avec les prières.

Écoutons de nouveau le même témoin : « Un soir après l'apparition, je me trouvai seule avec Conchita dans sa cuisine. Je profitai de l'occasion pour lui dire : "Conchita, parle-moi de la Vierge". Il faut savoir que d'habitude les fillettes ne parlaient pas spontanément de leurs visions : elles préféreraient garder leur secret.

« Que veux-tu que je te dise ? Aujourd'hui la Vierge est venue sans l'Enfant Jésus. Elle ne portait pas non plus de couronne ; ses cheveux étaient longs, bruns avec une raie au milieu. Jamais nous ne l'avons vue avec un voile sur la tête et ses cheveux remuent légèrement comme au souffle d'une brise. Détail significatif : lorsqu'Elle dit le Gloria, Elle incline la tête dans une extraordinaire révérence. La Vierge en nous regardant donne l'impression que plus que nous-mêmes c'est le monde qu'Elle regarde, et de quelle façon ! Personne au monde ne pourrait regarder ainsi.

— L'as-tu vue quelquefois vêtue de l'habit du Carmel ?

— **Seulement un jour, celui de la fête de Notre-Dame du Mont Carmel le 16 juillet. Elle vient toujours vêtue de blanc, avec un manteau bleu.**

— Et que me dis-tu de saint Michel ?

— **C'est par Lui que tout commença. Il vint pour la première fois le 18 juin précédé d'un éclair et d'un bruit de tonnerre qui nous impressionna beaucoup ».**

PRÉSENCE DE L'ARCHANGE

Il importe de méditer sur l'intervention de l'Archange saint Michel marquant le début des événements de Garabandal et sur sa présence constante par la suite.

Pour les fillettes, pendant un certain temps il fut simplement «l'Ange» qui leur apparaissait et qui parfois leur donnait la communion lorsqu'elles ne pouvaient la recevoir des mains d'un prêtre. C'était le point de vue de Conchita quand elle donna la réponse que nous venons de citer. Mais Madame Herrero lui fit observer : «Cela ne m'étonne pas qu'il vous fit impression parce que sais-tu qui est saint Michel ? Il est le Prince de la Milice Céleste, Porte-Etendard de Dieu, Vainqueur de Satan et de ses anges rebelles, etc.

— **«Mais non je ne savais rien de tout cela».**

Nous ne pouvons méconnaître que le grand Archange est l'instrument de Dieu pour les plus hautes missions, son bras dans les actions décisives.

A Garabandal, il semblait, mis à part l'éclair et le coup de tonnerre du premier jour, qu'Il n'avait pas pour mission d'impressionner. Mais une mission d'apaisante miséricorde, si elle n'atteint pas son but, peut parfois se muer en une redoutable action justicière.

Peut-être sommes-nous déjà entrés dans cette période décrite au dernier Livre de l'Écriture : «Moi, je vis alors un Ange qui montait de l'Orient, portant le sceau du Dieu vivant. Il s'écria d'une voix forte : **«Ne faites rien contre la terre et la mer... jusqu'à ce que nous ayons terminé de marquer au front avec la marque de Dieu tous ses serviteurs»** (Ap 7, 1-3).

Cette sélection par «la marque de Dieu» constitue la dernière tentative de Paix avant que ne sonne l'heure de la justice. Ainsi l'Ange qui vient sous des apparences pacifiques peut par la suite se charger d'une toute autre mission à la tête des anges justiciers.

Sur les bords du Tigre, il fut un jour dit au Prophète Daniel : **«En ce temps-là se lèvera Michel, le grand Prince qui se tient auprès des enfants de ton peuple. Ce sera un temps d'angoisse tel qu'il n'y en aura pas eu depuis que les nations existent. Alors ton peuple pourra être sauvé, tous ceux qui se trouvent inscrits dans le Livre»** (ou ce qui revient au même tous ceux qui auront été marqués) (Dan. 12, 1).

* * *

GARABANDAL : moment important sans nul doute dans l'histoire du Salut.

A notre époque qui figure au nombre des plus difficiles, la Vierge Mère et le grand Archange qui L'annonça, L'accompagna et La seconda viennent à nous **pour notre bien**, pour nous apporter un secours hors série adapté à notre temps.

Garabandal nous a déjà révélé beaucoup de choses ; beaucoup d'autres restent à découvrir, de multiples obstacles ayant été élevés par les uns ou les autres. Une importante partie de son mystère demeure encore ignorée.

Les vers suivants composés il y a quelques années expriment bien le sentiment chargé **d'espoir**, d'angoisse, de ferveur qui enveloppe Garabandal :

Marchons...

Les yeux tournés vers ces Pins solitaires

Qui sont pour nous l'espérance...

Le pied ferme, le regard dans le lointain

Là seulement où l'on peut atteindre Dieu

Par le chemin pénitentiel du chapelet.

Horizons lointains ! Trône de Marie !

Siège de prophétie !

Voile huméral qui recouvre les épaules du mystère,

Où éclatera un jour la lumière de Dieu

Début d'un jour nouveau.

CHAPITRE IV

18 OCTOBRE 1961 : DATE CLÉ

LA GRANDE ATTENTE

Les merveilles à Garabandal étaient devenues presque quotidiennes, atteignant au fil des jours un rythme croissant. Elles tenaient en haleine un grand nombre de personnes.

Le 6 septembre, par exemple, le curé Don Valentin posa par l'intermédiaire de Conchita alors en état normal, plusieurs questions à Loli qui était en extase. Conchita demanda donc : **«Don Valentin ne fait plus que dire : "Je ne sais pas, je ne sais ce qu'il faut en penser... et il se demande quelle est la volonté de la Vierge dans tout cela».**

La réponse de Loli fut précise : **«Il le verra bien le 18 octobre».**

Cette date, les fillettes la conservaient dans leur mémoire depuis le début, car déjà le samedi 24 juin, fête de saint Jean-Baptiste, l'Ange la leur avait indiquée sur l'écriteau posé à ses pieds : l'inscription se terminait par les chiffres romains : **XVIII - X - MCMLXI**. Sur le moment, elles ne comprirent pas.

Peu après, la Très Sainte Vierge Elle-même, lors de sa troisième apparition, celle du mardi 4 juillet, demanda aux fillettes : **«Savez-vous ce que voulait dire l'écriteau aux pieds de l'Ange ?».** Les quatre petites répondirent d'une seule voix : «Nous ne le savons pas». **«Eh bien ! Je voulais adresser un message : je vais vous le dire dès maintenant parce que vous aurez à le rendre public le 18 octobre».**

«Et Elle nous le dit» écrit Conchita dans son Journal. Ce jour-là, Elle leur en donna le texte pour le graver dans leur mémoire. Mais Elle dut ensuite consacrer bien des apparitions à leur en expliquer le contenu et le but : ces petites montagnardes éprouvaient des difficultés à comprendre ce texte malgré son apparente simplicité.

Avec le meilleur sens de la pédagogie, cette inégalable Mère et Maître donnait des explications à petites doses, intercalées dans les dialogues, parmi les sourires et la tendresse, sans jamais manifester d'ennui ni de fatigue devant leur liberté de langage et leur bavardage (que beaucoup trouvait sans intérêt).

Tout au long de cet inoubliable été de 1961, combien de visiteurs purent contempler les curieux changements survenant chez les fillettes au cours d'une même extase ! De visages transfigurés et angéliques à des visages assombrés et graves, de rires joyeux à des yeux remplis de larmes... Cela dépendait de la Céleste Visiteuse qui n'était pas là seulement pour dire ou écouter des choses agréables.

La date dont on parlait tant depuis les premiers jours était maintenant bien proche. Que se passerait-il le 18 octobre, jour fixé pour la révélation d'un **secret**, pour la publication d'un **message** ?

Les fillettes restaient discrètes sur l'essentiel de ce qu'elles voyaient et entendaient durant leurs extases, mais des paroles leur échappaient parfois qui achevaient d'échauffer l'imagination et l'impatience. Par exemple, on entendit Conchita dire au cours d'une extase le 3 septembre : **«Comme il sera beau le miracle ! Comme cela me plairait que Tu le fasses bientôt ! Pourquoi ne le fais-Tu pas dès maintenant ? Allez, fais-le, ne serait-ce que pour ceux qui croient. A ceux qui ne croient pas, ça leur est égal»**.

Avec ce genre de réflexions, comment ne pas supposer que le 18 octobre serait la date du grand miracle attendu ou pour le moins de quelque chose de surprenant, d'impressionnant ?

Pourtant des avertissements clairs des fillettes auraient dû mettre un frein à cette attente irréfléchie.

A un visiteur qui, au moment de son départ déclarait à Loli : «Au 18 octobre : ce jour-là je reviendrai car je crois qu'il y aura un miracle et qu'il y aura beaucoup de monde», elle répliqua avec vivacité : **«S'il vous plaît, s'il vous plaît, ne vous dérangez pas pour voir un miracle. Nous n'avons rien annoncé de tel. La seule chose que nous ayons dite, c'est que nous allons publier le message. Vous pourrez en prendre connaissance plus tard à Santander. Comprenez-moi bien, je vous en prie, nous n'avons annoncé aucun miracle pour ce jour-là»**.

Malgré ces nettes mises au point, le bruit s'était répandu : le 18 octobre, quelque chose de merveilleux allait se produire.

N'était-ce pas un mois bien choisi ? C'était celui du Rosaire, pratique de dévotion que la Vierge recommandait tellement depuis le premier jour et qui occupait toujours une place de choix dans les extases des fillettes.

La fête liturgique de la Reine du Très Saint Rosaire est célébrée le 7 de ce même mois et cette année-là, elle tombait un samedi, le premier du mois.

Tant de coïncidences mariales paraissaient providentiellement réunies pour que **se produisît** l'événement **enfin** décisif.

Le Rosaire de ce 7 octobre fut certainement le plus beau de l'année à Garabandal. Prières vocales lentes, ardentes (nous savons comment priaient les fillettes en extase), méditation silencieuse des Mystères, cantiques qui jaillissaient du cœur bien plus que des lèvres, tout concourut à rendre exemplaire cette prière commune. Ce rosaire «de fête» ne dura pas moins de deux heures un quart ! Personne n'en ressentit de fatigue, les fillettes moins que quiconque, plongées qu'elles étaient dans leur bienheureuse contemplation.

Tandis que cet hommage si émouvant de Son peuple montait vers Elle, la Vierge devait sans doute entendre résonner dans son cœur, avec une force particulière, les anciennes et prophétiques paroles du Créateur :

**Il m'a dit Habitez dans Jacob
Qu'Israël soit votre héritage
Et prenez racine dans mes élus** (Ecc 24, 8-12)

Ne venait-Elle pas à Garabandal précisément pour accomplir cette prophétie ? Un nouvel Israël y attendait Sa venue pour se rassembler autour d'Elle et consolider l'Alliance.

Ce 7 octobre, M. et Mme Ortiz arrivèrent au village. Lui, pédiatre prestigieux de Santander elle, Madame Paquina de la Roza, femme d'une grande sensibilité et d'une subtile clairvoyance. Ils arrivaient, ayant choisi de passer là leurs vacances en dépit du manque de confort, pour suivre de près ces phénomènes qui déjà les avaient puissamment intrigués.

De fait, ils devaient être des témoins d'exception de beaucoup de faits. Leur témoignage est essentiel pour nous permettre de mieux saisir aujourd'hui les événements dans leur ensemble¹.

{1} Lettres et témoignages de M. et Mme Ortiz, spécialement de Don Celestino Ortiz décédé en 1983, ont été pour moi c'un secours inestimable pour la composition de mon livre : «Elle se rendit en hâte à la Montagne», où beaucoup de faits sont rapportés avec des détails que l'on passe ici ou dont on ne fait mention que brièvement.

De tous les médecins venus successivement à Garabandal, ce fut le Dr Ortiz qui examina les enfants avec le plus de persévérance, restant en contact direct avec elles, au fur et à mesure de leurs extases. Il conclut qu'elles étaient parfaitement normales, que ces phénomènes ne pouvaient trouver d'explication naturelle.

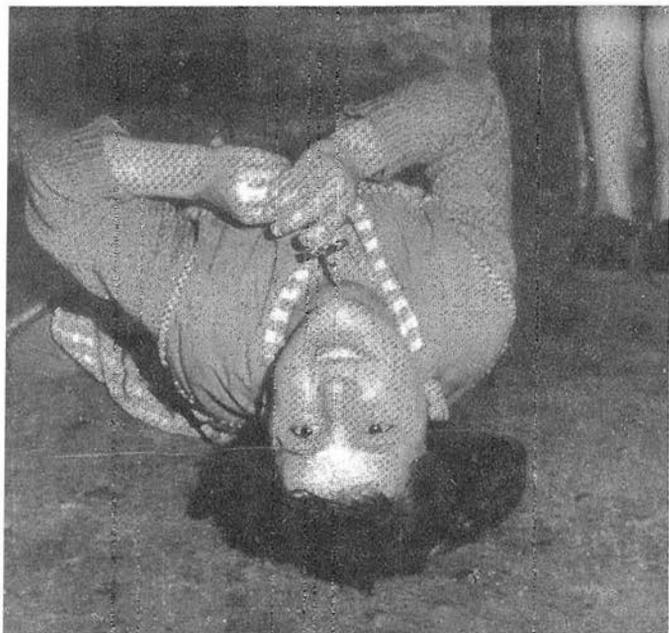
Dans leurs notes, M. et Mme Ortiz relèvent de ces journées, non seulement des faits importants, mais aussi des détails délicieux ; tel celui-ci : Conchita et Loli qui n'auraient en aucune manière pu se présenter à un concours de chant, chantant en extase l'Ave Maria, à la porte de l'église, en duo, avec une précision admirable ; et cet autre : Conchita, surprise par une extase, alors qu'elle soupait assise près de la cheminée, restant merveilleusement transformée un verre de lait à la main : on ne put le lui arracher tout le temps que dura l'apparition.

D'autres épisodes se situèrent à un niveau différent. Conchita en cite quelques-uns dans son Journal : **«Lors d'une apparition, nous descendions des Pins, Loli et moi, entourées de la foule, et nous aperçûmes comme du feu dans les nuages. Les gens le virent également, aussi bien ceux qui étaient avec nous que ceux qui étaient demeurés au village. Lorsque ce feu mystérieux cessa, la Vierge nous apparut. Nous lui demandâmes ce que c'était. Elle nous répondit : "C'est dans ce feu que Je suis venue".»**

Un autre signe se manifesta dans le ciel (Lc 21, 11 et 15) le 12 octobre, fête de Notre-Dame du Pilar. Les extases des fillettes commencèrent dès la fin du jour et se prolongèrent jusqu'après minuit. Au cours d'une extase, Loli et Conchita poussèrent ensemble un grand cri, en même temps qu'elles levaient les bras. **«Instinctivement, écrit le Dr Ortiz, nos regards se tournèrent vers le ciel et nous vîmes s'avancer du nord au sud, c'est-à-dire en direction des Pins, une étoile d'une grande luminosité laissant derrière elle un sillage qui dura quelques secondes».** Selon Don Valentin : **«Cela ne pouvait en aucune façon être confondu avec une étoile filante ni avec une comète».**

Tout cela, probablement encore amplifié par la transmission de bouche à oreille, laissait les gens fort impressionnés. Ils se demandaient : **«A quoi cela aboutira-t-il ? Que verrons-nous le 18 octobre ?».**

A l'approche de cette date, arrivèrent quelques personnalités que Garabandal intriguait, par exemple le Père Ramón Maria Andreu. Il fit le voyage en compagnie d'un ingénieur allemand, domicilié depuis longtemps en Espagne, M. Maximo Foeschler Entenmann qui était protestant.



*Chute extatique
de Mari-Loli
bien peu préoccupée
de sa position
inconfortable.*

*Quand elles sont
en extase, leur visage
est comme transfiguré.
Mari-Loli, Conchita
et Jacinta.*



Conchita.





*Mari-Loli au premier plan,
Conchita et Jacinta en extase
devant le portail de l'église.
Elles savent que derrière
Jésus est présent.*



*Conchita en extase.
Les voyantes gardaient
parfois la tête
fortement inclinée
vers l'arrière,
les yeux fixés
vers le Ciel.*

Venant de Castille par le Col de Piedras Luengas, ils furent, avant d'arriver à Garabandal, victimes d'un grave accident de la route dont le Père Andreu se tira avec une cheville brisée.

Au cours de la nuit, dans la maison du village où ils logaient, le Père se trouva très mal, avec des nausées, des sueurs froides, une forte inflammation et des douleurs insupportables à la cheville gauche : le léger poids du drap lui était intolérable.

Les heures lui paraissaient interminables. Or, vers 3 h 30 du matin, on entendit dans la rue un bruit étrange et peu après Jacinta en extase entra et lui donna le crucifix à embrasser en lui murmurant quelques mots.

A l'instant même où il embrassait le petit crucifix que lui tendait la fillette, le Père sentit les douleurs disparaître complètement. Il se garda bien d'en parler sur-le-champ devant les gens qui accompagnaient Jacinta. Pourquoi ? Le soulagement était peut-être dû à la forte émotion du moment ; plus encore, comme il le confessa lui-même plus tard, il craignait de paraître ridicule. (Comme certains intellectuels, même consacrés, se tiennent parfois éloignés de l'humilité et de la simplicité du cœur que Jésus a tant recommandées !). Durant les quelques heures qui suivirent, le Père connut un véritable repos.

A l'aube du dimanche 15 octobre, un médecin se présenta pour constater l'état du malade : il se trouvait lui aussi de passage à Garabandal et, la veille, avait suggéré d'emmener en ambulance l'accidenté à l'hôpital de Santander.

Il trouva le Père assis sur le bord de son lit.

— **Mais, que faites-vous là ?**

— J'essayais de me lever.

— **C'est de la folie. Laissez-moi voir.**

Et le médecin mit un genou en terre pour mieux examiner la cheville blessée. Il leva bienôt les yeux sur le Père et lui dit :

— **Je ne comprends pas que vous puissiez vous livrer à de telles plaisanteries. Allez, montrez-moi la cheville malade».**

Avec une feinte indifférence, le Père lui montra l'autre cheville. Le médecin l'examina avec grande attention... la compara avec l'autre, leva de nouveau les yeux vers le Père et murmura avec une expression difficile à décrire :

— **Il se passe ici des choses véritablement étranges !**

Dans la matinée, le Père Andreu célébra la messe dominicale : personne ne put, ni dans sa façon de marcher, ni dans ses mouvements, se rendre compte de son grave accident de la veille. Ce fut seulement ensuite qu'il confia à son compagnon de voyage M. Foeschler, le secret de ce qui était arrivé :

«Quand, au milieu de la nuit, Jacinta vint me donner le crucifix à embrasser, elle eut ces paroles : "Père, la Vierge m'a dit que vous étiez très mal, mais Elle m'a aussi chargée de vous dire que vous êtes guéri". Au même instant, mes douleurs disparurent.»

* * *

Le 17 octobre, Garabandal fut plongée dans une atmosphère de grand espoir. Une foule innombrable arrivait, anxieuse de ce qui pourrait se passer le lendemain. L'attente était chez les uns imprégnée d'une calme certitude, chez d'autres d'une nerveuse préoccupation. Que se passerait-il ? Et s'il ne se passe rien ? L'un des plus inquiets, allant et venant par le village, était son curé l'excellent Don Valentin Marichalar. Tout ceci le concernait si directement ! Les parents des voyantes n'étaient pas non plus trop rassurés : ils ne pouvaient douter de la sincérité de leurs filles, mais se trouvaient devant des événements si extraordinaires, tellement hors de leur compréhension.

¹ C'était sans contredit les fillettes qui, au milieu de tant d'anxiété, faisait montre de la plus grande sérénité. Elles n'avaient aucun doute sur la réalité de leurs visions, elles faisaient toute confiance à la Vierge.

* * *

LE 18 OCTOBRE

La nuit du 17 au 18, il plut sans arrêt. Dans l'obscurité et le silence, sur toute l'étendue du versant cantabrique, on pouvait entendre l'immense et sourde symphonie de l'eau qui tombait et ruisselait inlassablement : les cataractes du ciel semblaient inépuisables. Cependant, avant que la lumière du jour ne réussisse à percer l'épaisseur de la brume, beaucoup de voitures se mirent en route.

Voici le récit qu'a fait de son voyage Madame Maria Herrero de Gallardo :

«Ce 18 octobre 1961, quand le jour se leva, il pleuvait à torrents sur toute la province de Santander. Nous partîmes de bonne heure mais,

dès les hauteurs de Carmona, nous dûmes nous joindre à une longue caravane de voitures qui nous précédait et qui sans doute se dirigeait comme nous vers Garabandal.

«A Cossio, nous parvînmes enfin à garer notre voiture. Mais nous avions dès lors devant nous six terribles kilomètres à parcourir à pied.

«L'incessante pluie avait transformé le chemin de la montée en bournier glissant. Tenant d'une main le parapluie, utilisant l'autre pour parer aux continuelles glissades, nous poursuivions notre marche. Je me souviens de cette ascension comme d'un véritable chemin de Croix, et cela pendant plus de trois heures».

Au milieu de tant de peines, en dépit des souffrances endurées, des cœurs et des lèvres ces pèlerins montaient les paroles du psalmiste :

«Vers toi, Demeure Sainte,
Vers toi, Terre de Salut,
Pèlerins, voyageurs,
Nous allons vers Toi !...»

Le village se remplissait d'une foule qui ne cessait d'affluer. Quelle était l'atmosphère ?

«La foule, écrit Doña Maria, envahissait tout dans l'attente de l'événement. Tous nous attendions quelque chose de vraiment extraordinaire. Peu de jours auparavant, Loli et Jacinta m'avaient pourtant avertie qu'il ne fallait attendre aucun miracle, qu'elles avaient seulement dit que serait rendu public le message reçu... Malgré cela, personne n'acceptait de se laisser dissuader».

«Et les heures s'écculaient pesamment...

«Le mauvais temps empirait ; les gens s'abritaient comme ils le pouvaient dans l'église, dans les maisons, sous les porches. Il faut reconnaître que les habitants se comportèrent avec les visiteurs de la manière la plus affable : ils durent faire preuve de beaucoup de charité et de patience.

«Bien qu'ayant trouvé refuge dans une maison où l'on me servit également à manger, je ne parvenais pas à me soustraire à l'ambiance très animée des rues et des ruelles. On entendait les groupes s'exprimer en différentes langues, l'espagnol dominait naturellement. Le comportement du public était variable. Plusieurs femmes se comportaient avec une certaine désinvolture ; les hommes en général affichaient un plus grand respect, de même que les jeunes qui se trouvaient là en grand nombre. On constatait facilement que ceux qui étaient montés au village en toute bonne foi se montraient heureux, animés, pleins d'espoir : ils priaient

sans beaucoup se préoccuper de l'inclémence du temps, beaucoup n'avaient probablement pas mangé.

«Devant chacune des maisons des voyantes, on avait posté deux gardes civils à cheval pour interdire l'entrée aux innombrables curieux qui cherchaient à tout prix à connaître, à embrasser les fillettes, à leur parler».

L'HEURE H.

Dès le milieu de l'après-midi, les gens commencèrent à se placer aux endroits où ils jugeaient que devait se produire le grand événement. Mais il y avait là-dessus divergences de vues : les uns pensaient que ce serait **aux Pins**, les autres à la «Calleja», d'autres enfin, qui paraissaient mieux informés, **dans l'église**.

Plusieurs des membres de la Commission nommée par l'évêché se trouvaient dans le village. Tous n'y étaient pas, comme cela eût été pourtant leur devoir, peut-être à cause du mauvais temps.

Ceux qui étaient là manifestaient un grand mécontentement, ils désiraient en finir au plus tôt. La nuit tombait : comment savoir ce qui allait se passer avec la présence d'une telle foule, en pleine obscurité (bien des gens étaient équipés de lampes de poche et de lanternes), par d'aussi mauvais chemins, par un aussi mauvais temps.

La façon dont les choses auraient dû se passer est décrite clairement dans le Journal de Conchita. «La Vierge nous dit durant l'apparition du 4 juillet : **«Savez-vous ce que représentait l'écriteau aux pieds de l'Ange ? Eh bien ! Il s'agissait d'un message que Je vais vous dire maintenant pour que le 18 octobre vous le transmettiez à votre tour».**

«Elle nous expliqua ensuite ce que comportait ce message **et comment nous devrions le dire le 18 octobre sous le porche de l'église, Don Valentin devant le répéter à 10 h 30 du soir aux Pins».**

Mais **ces instructions ne furent pas suivies**. Les Membres de la Commission crurent pouvoir s'attribuer le droit de modifier ce programme **selon toutes apparences** venu du Ciel... Ils firent autoritairement pression sur Don Valentin pour qu'il en active et simplifie le déroulement.

Vers 8 h du soir, Don Valentin, pour se soumettre aux desiderata de la Commission, alla chercher les fillettes. Rapidement le bruit courut : «Aux Pins, aux Pins»...

«Nous partîmes, poursuit Doña Maria, en trébuchant dans l'obscurité, barbotant dans une sorte d'inondation de boue, de pierres et de branchages descendus du versant des Pins. Nous tombions, nous roulions parfois, nous marchions à quatre pattes, nous retenant aux grosses pierres du sol ou aux ronces des bords du chemin. Malgré tant de chutes et de glissades, personne à ma connaissance ne s'était rien brisé, ne s'était véritablement meurtri : cela ne paraît-il pas surprenant ?

«Je dois avouer que j'achevai la montée d'assez mauvaise humeur. Pis encore, je ne trouvai pas là-haut une place à mon goût. Finalement, bien que ne pouvant être au premier rang, je réussis à me placer pour être en mesure de bien observer : la visibilité était assez bonne, beaucoup de lampes de poche étaient allumées.

«Après quelques minutes d'attente, parmi la foule qui les entourait, apparurent à une certaine distance les fragiles silhouettes des quatre fillettes, protégées par plusieurs gardes civils à cheval».

Alors se produisit un changement très net : «La tempête de pluie et de neige qui nous trempait et nous aveuglait, cessa tout à coup ; un vent fort balaya les lourds nuages noirs et la lune apparut. Une lumière pâle éclaira tout : les Pins, les prêtres, les fillettes, les gardes civils. J'avoue que cela constituait tout-à-coup un impressionnant spectacle».

Beaucoup crurent certainement alors que le miracle tant attendu allait se produire... Il n'en fut rien. Ou plutôt, seule eut lieu la proclamation du message, annoncée par les fillettes, mais sous une forme autre que celle qui avait été prescrite par la Vierge.

Les fillettes remirent à Don Valentin l'humble papier sur lequel figurait le texte du message, signé de toutes les quatre. Selon les instructions de la Vierge, Don Valentin aurait dû le proclamer lui-même, mais il «**le parcourut pour lui seul et nous le rendit ensuite pour le lire**». (Journal de Conchita).

Le curé de la paroisse ne dut pas attacher d'importance à ce texte si court, jugé par lui trop puéril pour qu'il le publiât lui-même.

Les gens attendaient sans doute quelque chose de sensationnel, mais ceci !!!

Vraisemblablement notre manque de droiture nous rend compliqués, nous restons fermés aux choses simples.

«Je distinguais clairement, continue Doña Maria, la voix enfantine de Conchita lisant le message».

Deux hommes reprirent ensuite successivement la lecture, parce qu'on n'avait pas bien entendu les fillettes.

Ainsi se trouva rendu public ce que chacun devait savoir à ce moment. De la nuit de Garabandal se projetait sur la nuit du monde la lumière de quelques paroles claires et précises qui laisseraient sans doute insatisfaites les âmes compliquées ou orgueilleuses mais qui offriraient aux cœurs simples et ouverts matière à de salutaires réflexions :

**«IL FAUT
faire beaucoup de sacrifices,
beaucoup pénitence,
visiter souvent le Saint Sacrement
MAIS AVANT TOUT
il faut être très bons.
Si nous ne le faisons pas,
nous viendra un châtiment
DÉJÀ LA COUPE EST EN TRAIN DE SE REMPLIR,
si nous ne changeons pas
le châtiment sera très grand.»**

Ces quelques lignes paraîtront insuffisantes pour satisfaire les curiosités ou pour faire sensation. Pour beaucoup elles ne signifièrent pas grand chose : elles sont pourtant un nouvel et pressant **appel pour notre salut**.

J'invite celui qui cherche à en approfondir le sens à lire lentement les pages 240 à 244 de mon livre : «Elle se rendit en hâte à la Montagne».

DÉBANDADE DANS L'OBSCURITÉ

A la curiosité qui avait précédé succéda dans cette inoubliable nuit — combien ne pourront l'oublier ! — un très désagréable sentiment de déception.

Ici encore le récit d'un témoin nous servira à comprendre les sentiments des autres assistants.

De nouveau, Doña Maria Herrero de Gallardo : **«Après avoir entendu le message que les gens se transmirent de groupe en groupe, je me sentis cruellement déçue. Quelle valeur avait tout ceci ? Cela paraissait plutôt puéril. Cependant je connaissais suffisamment les fillettes pour penser qu'elles n'improvisaient ni ne mentaient. Alors ? Je restais perplexe et de mauvaise humeur.»**

Elle fit alors comme tant d'autres qui se mirent à abandonner en débandade précipitée les abords des Pins. Tant d'efforts pénibles, tant d'heures d'attente et de patience... pour quoi ? Tous avaient commis une bien naïve sottise : jamais on n'aurait pu penser que Garabandal en vînt à se terminer de cette façon.

Nul peut-être, en son for intérieur, ne ressentit aussi impitoyablement ce sentiment de déception que le Père Ramón Maria Andreu. Il avait été particulièrement favorisé, il se retrouva particulièrement mis à l'épreuve.

— «Une immense amertume intérieure m'envahit tout d'un coup, brutalement. Je me trouvais véritablement perdu au milieu de la nuit, au milieu d'une multitude d'ombres qui montaient et descendaient, l'âme envahie d'une tragique affliction, submergé par une sensation insupportable de solitude, comprenant soudain le ridicule que représentait tout cela... Une seule chose restait claire et évidente : la mort de mon pauvre frère, le Père Luis, il y avait un peu plus de deux mois.

«Je crois n'avoir jamais au cours de ma vie connu une telle désolation. Je ressentis l'envie violente de m'en aller aussitôt que possible, loin, en Amérique. Et je me disais : **«Que fais-tu ici ? Ces fillettes ne sont que de pauvres maiades. Tout ceci n'est qu'une comédie de montagnards attardés...** Du regard j'interrogeais le Ciel. J'aurais voulu voir se produire le grand miracle (que bien sûr les fillettes n'avaient jamais annoncé pour le 18 octobre) mais rien ne se passait et ma déception était totale».

Le rassemblement aux Pins étant terminé, le Père marchait comme à la dérive dans les rues du village. Soudain on vint l'appeler de la part de Loli. Elle lui retraça tout ce qu'il avait ressenti à l'intérieur de lui-même : la Vierge lui en avait fait la révélation alors qu'elles descendaient des Pins... De là il se rendit à la maison de Conchita qui lui confirma entièrement ce qu'avait dit sa compagne : **«Oui, la Vierge m'a révélé tout ce que vous pensiez et les endroits où vous l'avez pensé. Vous souffrez beaucoup. Elle m'a chargée de vous avertir que tout ceci est arrivé pour qu'à l'avenir vous vous en souveniez et que vous ne doutiez plus.**

— «Le lendemain le Père l'a rapporté plus d'une fois) sur une photo détaillée des Pins et de leurs environs, Conchita m'indiqua du doigt chacun des endroits où j'étais allé, ce qu'en chaque endroit j'avais pensé. Je puis assurer qu'elle ne commit aucune erreur.

«Comme conséquence de tout cela, je vécus pendant quinze jours sinon comme un somnambule du moins sous l'emprise d'une terrifiante impres-

sion : alors que je m'étais cru le plus isolé, le plus solitaire, j'avais été contrôlé jusqu'au plus intime de mes pensées, dévoilées en détail à ces fillettes, par la mystérieuse Apparition qu'elles disaient voir».

Tous n'eurent pas la grâce accordée au Père Andreu. Une foule nombreuse descendait dans des conditions affreuses par les difficiles chemins de Garabandal. Combien emportaient dans leur cœur l'image d'une obscure nuit de déception ! Rejoignons notre témoin, Doña Maria :

«Une multitude de gens descendait en toute hâte, à toute vitesse, glissant et se bousculant. Et pour ajouter à cette confusion, se déchaîna un orage comme je n'en avais jamais vu : les grondements d'un tonnerre assourdissant retentissaient dans les vallées, les éclairs zébraient inlassablement la nuit, nous aveuglant de leur clarté. On n'entendait plus comme à la montée prières et cantiques. Combien de fois ai-je invoqué Saint Michel ?

«Il me fallut parcourir déchaussée le dernier kilomètre avant Cossio : au contact de ce borbier pierreux mes chaussures s'étaient rompues et j'avais dû les ôter. Malgré cela, croyez au prodige ou non, je n'eus pas la moindre ampoule ni la moindre blessure. Mes pieds demeurèrent aussi intacts que si j'étais descendue sur un tapis.

«Lorsqu'à une heure très avancée de la nuit, je me trouvai enfin dans ma chambre à Santander, je pleurai, désolée. La page de Garabandal me semblait tournée définitivement».

Et elle termine ainsi son récit : «Tout ce qui s'est passé ce jour-là est resté profondément gravé dans ma mémoire, comme illustration d'une journée d'illusions et de pénitence : pâle image, à n'en pas douter, de ce que nous réservera l'Avertissement. Chaque détail semblait avoir été prévu pour nous éprouver : ce furent réellement des moments de purification. **Rien jamais ne m'a procuré une telle impression de la crainte de Dieu**».

En vérité, le 18 octobre 1961 si longuement attendu, si différent de ce que beaucoup espéraient, est sans nul doute un des moments dominants du grand mystère de Garabandal, une date clé, une journée avec un je ne sais quoi de SINAÏ. (Ex. 19, 16).

Cette date **marque à Garabandal la première admonition eschatologique du Ciel au monde d'aujourd'hui tellement installé dans sa rébellion**.

En même temps, s'effectuait une sélection dans les rangs des témoins, un premier tri parmi les nombreux enthousiasmes spontanés mais trop souvent fragiles du début.

On n'avait annoncé aucun miracle ;
Mais pratiquement tous l'attendaient...
Or le miracle ne se produisit pas !

Nous pouvons toutefois nous poser la question : **Tout se serait-il passé de cette manière si les Représentants de l'autorité diocésaine s'étaient fidèlement acquittés de leur mission, si les choses s'étaient déroulées en accord avec les instructions que les fillettes disaient avoir reçues ?².**

Soumission et humilité ouvrent les portes aux miracles du Ciel. Au contraire, notre prétention de retoucher Ses plans selon notre jugement et notre raison les ferme.

Dans ce domaine, nous devons **obéir**, non vouloir montrer la voie ou fixer les programmes.

«Je détruirai la sagesse des sages, je tiendrai en échec les raisonnements des raisonneurs» (1 Co 1, 19).

[2] Lors de la troisième apparition de Fatima le 13 juillet 1917, la Vierge demanda aux trois enfants de continuer à venir à la Cova da Iria le 13 de chaque mois : au mois d'octobre Elle déclarerait qui Elle était et ferait un grand miracle pour que tous croient...

Or le 13 août les enfants ne purent venir parce que le maire de Vila Nova de Ourem les retenait. La Vierge les surprit en leur apparaissant le 19 dans un autre endroit. Elle se plaignit alors de ce qu'on les avait empêchés de se rendre à la Cova le 13 comme Elle le voulait... et ajouta que : **«le miracle promis pour octobre ne serait pas à cause de cela aussi impressionnant qu'il l'aurait été si tout s'était déroulé selon Ma demande»**. Les desseins de Dieu ne peuvent jamais être impunément contrariés.

CHAPITRE V

LE PREMIER «HIVER» DE GARABANDAL

DOUTES ET DISCORDES

A compter de cette date mémorable du 18 octobre commence pour Garabandal une phase d'hiver. Hiver au sens propre puisqu'on était aux portes de la mauvaise saison : pluie, froid, gel, neige... ; mais aussi au sens figuré parce que cette affaire qui avait attiré tant de monde se trouva soudain comme paralysée, conséquence de la déception ressentie.

Deux jours après, le 20, on entendait Jacinta dire en extase : **«Maintenant plus personne ne nous croit, Tu sais. Tu devrais maintenant faire un très, très grand miracle pour que tous recommencent à croire...»** En réponse la Vierge sourit et lui dit : **«Ils croiront bien»**.

Coup de grâce à ce sentiment confus d'échec final, une nouvelle note fut publiée par l'Evêché, signée de l'Administrateur Apostolique du diocèse, Don Doroteo Fernández.

Ce dernier avec les Membres de la Commission, sans prendre le temps d'étudier posément les événements, sans rechercher de façon normale les déclarations des témoins, avec un empressement que nous ne parvenons pas à nous expliquer mais que l'histoire et Dieu jugeront, s'élèvent de nouveau contre la surnaturalité de tous ces faits. Ils appuient leur thèse sur une série d'observations dont certaines sont discutables et d'autres irrecevables¹.

En dépit de l'ambiance ainsi créée, les visites bien qu'en forte diminution ne cessèrent pas complètement. Les phénomènes que les fillettes avaient coutume de connaître se poursuivirent sans ralentissement notable.

[1] Op. cit. 1^{re} Partie - Ch. XII, p. 251 à 256.

Des témoignages intéressants existent sur cette période, spécialement celui d'une personne impliquée dès le commencement dans les événements : Don Plácido Ruiloba de Santander, dont la conviction ne fut pas emportée sans crises ni doutes...

«J'étais resté impressionné par le message du 18 octobre. Sa teneur parfaitement orthodoxe tourmentait ma conscience. J'admettais bien sûr que nous avons grand besoin de devenir meilleurs et la bonne volonté à cet égard ne me faisait pas défaut. J'étais toutefois toujours assailli par le doute et, quand je montais à Garabandal, ce que je faisais fréquemment, je m'efforçais de discerner tout ce qui pouvait s'y révéler négatif, non par opposition systématique, mais par souci du respect dû à la vérité.

«Un jour de l'automne 1961, j'en ai oublié la date exacte, j'arrivai au village fort préoccupé.

«J'y arrivai de nuit, car les jours avaient raccourci considérablement. Les fillettes étaient déjà en extase. A dessein je demeurai à l'écart dans un endroit habituellement hors du passage des marches extatiques. Toujours en proie à mes doutes, je pensai intérieurement : **«Vierge Sainte, voyez la quantité de personnes venues jusqu'ici. Et si tout cela n'était que mensonge, voyez le mal qui pourrait en résulter ! Je Vous demande, pour me démontrer clairement que tout ce qui arrive émane bien de Vous, je Vous demande, bien qu'étant très à l'écart comme je le suis actuellement, que l'une des fillettes vienne me présenter le Crucifix à embrasser».**

Monsieur Ruiloba raconte comment de l'endroit où il se trouvait, il pouvait fort bien observer ce qui se passait, comment Conchita restée seule en extase... rentra finalement chez elle.

«J'éprouvai alors une terrible déception, constatant que ma prière n'avait pas été exaucée et que par conséquent mes doutes paraissaient fondés.

«Intérieurement je savourai cette amère satisfaction, lorsque...» il vit avec surprise la porte de la maison s'ouvrir, quelques personnes en sortir, et derrière, la fillette dans sa caractéristique position d'extase... **«Venant droit sur moi, elle arriva à l'endroit où je me tenais caché et se plaça devant moi. Par trois fois elle me donna à embrasser le Crucifix qu'elle tenait à la main ! La réponse était si claire que tous mes doutes se dissipèrent ; au moins provisoirement».**

Monsieur Ruiloba fait très bien d'émettre cette réserve finale : «au moins provisoirement» : à Garabandal en effet se manifesta en maintes occasions cette disposition des âmes que stigmatisait déjà Jésus en son

temps : «Si vous ne voyez pas **continuellement** des signes et des prodiges, vous ne croyez pas» (Jn 4, 48).

Monsieur Ruiloba peu aisé à convaincre sans réserve eut la possibilité d'assister à un autre prodige, au cours d'une marche extatique de Jacinta, Loli et Conchita. Le temps était mauvais comme souvent en cette saison : les rues du village étaient recouvertes de boue.

«Conchita se trouvait entre les deux autres fillettes. Soudain le Crucifix qu'elle tenait dans ses mains posées sur sa poitrine tomba. Elle ne dut pas s'en apercevoir, car la marche continua sur quelque 25 ou 30 mètres. On entendit alors la fillette : «**Ah ! je dois le ramasser ? Où est-il, dis-Tu ?**». Sans changer de position, les trois voyantes revinrent à reculons jusqu'à l'endroit où était tombé le petit Crucifix. Conchita, la tête toujours tournée vers le haut, se baissa, son bras tendu vers le bas. Sa main se trouvait à 50 centimètres environ du sol, lorsque les assistants tressaillant d'émotion virent la petite croix émerger de la boue et s'élever jusqu'à la main de la fillette. Elle la serra avec effusion et la replaça entre ses mains sur sa poitrine.

«Dès que s'acheva l'extase, j'allai examiner les mains de Conchita et son crucifix. J'affirme et je suis prêt à l'attester où que ce soit que ni les mains, ni le crucifix ne portaient la moindre trace de boue».

* * *

On avait donc espéré que le 18 octobre jetterait sur tout cela une lumière définitive ou, si l'on préfère, qu'il apporterait la clef de cette énigme compliquée, cause de désorientation pour beaucoup, tant de preuves paraissant positives et tant d'autres négatives.

Hélas le 18 octobre laissait les choses en l'état, sauf peut-être qu'il fut pour certains l'origine d'une confusion encore plus grande. Sur quoi allait déboucher tout ceci ?

Il n'est donc pas étonnant que les fillettes aient alors demandé comme jamais un miracle ou une preuve irréfutablement convaincante.

Conchita écrit dans son Journal : «**Au cours des apparitions nous n'avons cessé de demander à la Vierge de faire un "MIRACLE", mais Elle ne nous répondait rien, Elle souriait seulement. Nous Lui disions : "Allez ! Fais-le pour que les gens croient, car personne ne croit plus... Mais la Vierge continuait de sourire**».

La Vierge semble-t-il n'était pas disposée à précipiter une conclusion qui devait lui paraître prématurée. Elle était venue de **Son propre**

mouvement, avec la volonté de faire **une longue visite**, comme l'indique de façon significative la date de sa première apparition (fête de la Visitation) «**visite pour demeurer avec ses enfants**» (Lc 1, 56), communiquant quotidiennement avec eux par l'intermédiaire des quatre voyantes, leur faisant surabondamment expérimenter qu'Elle est la MÈRE par excellence, leur infatigable et merveilleuse Mère du Ciel.

Ce qu'Elle enseignait aux fillettes, ce qu'Elle leur faisait faire, ce qu'Elle leur demandait, en vérité nous regardait tous, **chacun de nous** devant considérer **toutes ces choses comme le concernant à titre personnel**.

LES APPARITIONS SE RARÉFIENT.

LA PÉNITENCE S'INTENSIFIE.

Durant le mois de novembre 1961, typiquement automnal, deux dates furent particulièrement marquantes, le 4 et le 18.

Le 4, les extases commencèrent dès 8 h du matin. La Vierge demanda aux quatre fillettes de se lever dorénavant plus tôt chaque jour pour se rendre à la Calleja réciter un chapelet de l'aurore. Nulle mieux que leur Mère du Ciel ne pouvait mesurer le sacrifice que représenterait pour ces petites assurément attachées à leur temps de sommeil, le fait de se lever chaque jour de si bonne heure et de plus à cette époque de l'année... Mais nous savons que cela leur fut expressément demandé pour assister de leurs prières et de leurs sacrifices les pauvres pécheurs.

Maximina González, tante et marraine de Conchita, écrivait le 19 novembre à la famille Pifarré de Barcelone : «**Les apparitions continuent, bien qu'elles soient maintenant moins mouvementées : les fillettes ne courent plus comme avant. Sans doute nous ne savons pas ce qu'il adviendra mais tout cela semble sérieux. Actuellement il vient moins de monde à cause du 18 octobre et parce que le temps est mauvais ; mais si l'on ne vient pas, cela importe peu.**

«**Les petites, bien qu'aimant leur repos, depuis quelque temps déjà se lèvent à 6 heures du matin pour aller réciter le chapelet près des Pins. Si cela ne venait pas de la Vierge, elles ne se lèveraient pas si lestement, alors qu'il nous en coûte tant, à nous et au public, d'aller dehors.**

Seconde date marquante : le 18 novembre (on observe à Garabandal une certaine prédilection pour le 18), un mois exactement après la mémorable journée du Message, une pause d'hiver fut annoncée pour ainsi dire officiellement.

La Vierge dit aux fillettes une sorte d'adieu ; non parce qu'elles ne La verraient plus, mais parce qu'elles La verraient moins fréquemment. A chacune Elle fixa la date d'une nouvelle rencontre : l'espoir de voir arriver cette date rendrait plus supportable le lent écoulement de la saison hivernale.

Don José Ramón de la Riva, curé dans les Asturies, conserve une lettre de Conchita datée du 25 novembre 1961, dans laquelle la fillette écrit : **«Je n'ai pas eu d'autres apparitions depuis huit jours. La Vierge m'a dit qu'au plus tôt Elle viendrait le jour de l'Immaculée-Conception. Si Elle ne vient pas ce jour-là, je ne La reverrai pas avant le 27 janvier. Mari-Cruz ne la verra plus jusqu'au 16 janvier et Jacinta pas avant le 16 décembre ; Maria-Dolores, je ne sais plus...»**

Ce prêtre possède également une lettre de Jacinta datée du 27 novembre donnant des détails précis : **«Maintenant la Vierge ne m'apparaît plus que de loin en loin. Le 6 Elle m'a demandé de réciter tous les matins un chapelet au cuadro : jusqu'au 16 décembre je ne La verrai plus... Conchita, Maria-Dolores et Jacinta L'attendent en janvier. Tous les jours nous récitons plusieurs chapelets en souhaitant que la Vierge fasse un miracle pour que tout le monde croie...»**

Quelques jours plus tard, Mari-Cruz écrivait de son côté : **«Je vais tous les jours réciter mon chapelet à la Calleja à 6 h du matin... Depuis le 19 novembre, nos extases ont cessé. Nous en attendons de nouvelles : (suivent les dates de chacune). Entre-temps nous vivons comme toutes les autres enfants : nous allons à l'école, jouons, faisons nos prières quotidiennes».**

Loli pour sa part confiait au curé de Barro le 3 décembre : **«Je ne suis pas heureuse parce que je ne vois plus la Vierge...; j'espère La revoir en janvier, mais je ne sais pas si d'ici-là Elle reviendra me visiter...».** La Vierge revint.

Je dispose d'un intéressant manuscrit de Madame María Josefa Lueje habitant Colunga dans les Asturies :

«Je me rendis à Garabandal pour la seconde fois le 18 décembre 1961. Depuis Cossio, nous fîmes le parcours à pied : c'était encore les temps héroïques où le chemin était impraticable.

«Peu avant d'arriver au village, nous réunîmes dans un sac en plastique tout ce que nous avions amené pour être présenté au baiser de la Vierge : chapelets, médailles, crucifix... Nous les remîmes à Loli qui n'était pas certaine, nous dit-elle, d'avoir une apparition. Cela nous

laissa bien tristes, mais il fallait se résigner. Nous nous apprêtâmes à passer la nuit en veillée, comme l'habitude en avait été prise. Le père de Loli eut pitié de nous : bien que nous fussions assez nombreux, il nous fit entrer dans sa cuisine à cause du froid de la nuit.

«De bon matin, vers les 4 h, Loli sauta du siège où elle était assise et tomba à genoux sur le sol avec un claquement impressionnant. Ce n'était pourtant rien comparé au changement opéré sur son visage : ce visage de la petite, rondelet et rustique, se transforma, s'affina jusqu'à ressembler à celui d'un ange.

«Elle sortit ensuite par le village, suivie de son père et de nous tous. Elle entra dans une maison où se trouvait un vieillard déjà moribond, inconscient depuis quelques jours ; Loli le signa avec le crucifix : le malade reprit connaissance et reconnut ses enfants. Nous vîmes ensuite la fillette descendre avec la tête complètement rejetée en arrière l'escalier irrégulier et abrupt : nous nous demandions comment elle ne tombait pas, ne se tuait pas. Elle nous emmena ensuite jusqu'aux portes de l'église, où nous avons dit le chapelet comme je crois ne l'avoir jamais récitée de ma vie.

«Repasant vers la maison, nous croisâmes Jacinta et son père qui allaient réciter le chapelet au cuadro comme tous les matins, de très bonne heure. C'était impressionnant de voir ces enfants agenouillées sans abri sur la neige par des températures très basses alors qu'il faisait encore nuit. **Dans le Garabandal d'alors régnait une véritable ferveur, on faisait véritablement pénitence. Je ne puis oublier tout cela qui me fit tant de bien en me rapprochant tant de Dieu.**»

Conchita conservait l'espoir que le 8 décembre ne se passerait pas sans que sa Mère du Ciel ait quelque attention pour elle : elle ne fut pas déçue.

«Le jour de l'Immaculée Conception la Vierge vint me souhaiter ma fête. Elle était très souriante et Ses premières paroles furent : "Bonne Fête"».

«Elle vint dans la soirée et l'on m'a dit que je suis restée longtemps en extase, mais à moi cela me parut très court. Ensuite Elle partit pour que j'aie souper.

«Elle revint après le souper et l'on dit :

- que je suis allée à l'endroit de la première apparition,
- que je suis descendue à reculons jusqu'à la maison,
- que je suis sortie pour réciter le chapelet dans les rues,
- que j'ai visité tous les malades du village,



Elles tiennent souvent un crucifix.



*Une extase
de Mari-Loli.
On peut admirer
la beauté
du visage
devenu
reflet
de la Vision.*



*Demeurant au début agenouillées
durant leurs extases, les voyantes entre-
prirent bientôt des «marches extatiques»
à travers le village.*



— et que je leur ai donné le crucifix à embrasser.

«De tout ceci vous vous doutez bien que je ne me rends pas compte : je le sais parce qu'on me l'a dit. Et maintenant jusqu'au 27 janvier, je ne La verrai plus» (D'une de ses lettres à Monsieur le curé de Barro, 13-12-1961).

Ainsi en ce 8 décembre, jour de sa fête, Conchita fut l'objet d'attentions très délicates de sa Mère du Ciel. Ces attentions toutefois ne se limitèrent pas à elle, car Marie a beaucoup d'autres enfants...

D'après les quelques témoignages ci-dessus (on pourrait les multiplier) nous pouvons imaginer comment se passa le premier hiver, comment le vécurent les fillettes.

Elles commençaient chaque journée par le sacrifice et la prière. Très tôt, alors qu'elles n'en avaient guère envie, elles quittaient leur lit et partaient dans l'obscurité et le froid du dehors pour renouer leur conversation avec le Ciel. L'endroit de la Calleja qui au cours des mois précédents avait connu des assistances et des encombrements sans nombre, accueillait maintenant un petit groupe de personnes qui silencieusement, grelottant quelquefois de froid et souvent de peur, allaient offrir au Seigneur et à Sa Mère les prémices de leur vie quotidienne. A pareille heure, il n'y avait là ni compagnie ni protection si ce n'est celle des anges gardiens. Plus d'une fois, la neige blanchissait le cuadro et ses environs, l'haleine des prières gravait dans l'air glacial.

Je Vous salue Marie pleine de grâces, le Seigneur est avec Vous ; Vous êtes bénie...

Sainte Marie Mère de Dieu et notre Mère, priez pour nous, pauvres pécheurs...

Pécheurs ! Les pécheurs ! Comme il fallait prier pour eux, implorer la miséricorde du Seigneur, offrir à leur intention la pénitence à laquelle eux ne pensaient pas

CEUX POUR QUI ELLES PRIENT ET SE SACRIFIENT

Mais ces prières n'étaient pas récitées, tous ces sacrifices n'étaient pas consentis toujours et exclusivement **en faveur des pauvres pécheurs**. Depuis le début, la Très Sainte Vierge manifestait un intérêt très particulier pour ceux qui constituent la structure même de l'Eglise : **les prêtres**. Personne ne pouvait alors soupçonner la terrible crise qui allait

répandre rapidement ses ravages... Or cette crise que personne ne prévoyait préoccupait déjà la Vierge de façon angoissante.

Voici le témoignage du Dr Celestino Ortiz qui fut témoin de tant de manifestations :

«Un jour après une extase nous demandâmes à Maria-Dolores : «Que t'a dit l'Apparition ?»

«La Vierge m'a dit de faire des sacrifices pour la sainteté des prêtres, pour qu'ils conduisent les âmes sur le chemin du Christ ; que le monde devient chaque jour plus mauvais, qu'il a besoin de saints prêtres pour ramener les âmes sur le bon chemin...»

«En d'autres occasions, la Vierge a demandé **que l'on prie spécialement pour les prêtres qui veulent cesser de l'être, pour qu'ils persévèrent. Dans le cas contraire, quelle grande peine pour Elle !»**

Dans la montagne, durant les semaines de son rude hiver, abondaient les occasions de faire pénitence.

Un illustre médecin de Barcelone, le Dr Ricardo Puncernau recueillit des lèvres de Ceferino, père de Loli, ce récit curieux :

«On était en plein hiver. Ce jour-là il n'y avait au village aucun visiteur. Le froid était très vif, la neige tombait en bourrasques.

«A la maison nous étions tous couchés. Vers les 3 h du matin j'entendis Mari-Loli se lever et s'habiller.

— Où vas-tu à cette heure ? demandais-je depuis ma chambre.

— **La Vierge m'appelle au cuadro.**

— Es-tu folle ? Tu ne vas pas sortir par le froid qu'il fait ?

— **La Vierge m'appelle.**

— Voyons et si un loup survenait ! Bon, fais ce que tu veux mais ni ta mère ni moi n'allons t'accompagner.

«La fillette acheva de se vêtir. Je la vis ouvrir puis refermer sur elle la porte de la maison.

«Si j'avais été bien sûr que ce fût la Vierge, je n'aurais pas bougé de mon lit : la Vierge aurait pris soin d'elle. Mais comme toujours j'étais assailli de doutes. Je ne pus rester couché : nous nous levâmes, ma femme et moi, et nous sortîmes à la recherche de notre fille.

«Nous la retrouvâmes au cuadro, en pleines rafales de neige, agenouillée, en extase.»

«Il faisait un froid affreux. Pensant qu'elle serait gelée, de ma main je lui frôlai les joues. elles étaient chaudes comme si elle venait de sortir de son lit.

«Nous restâmes près d'elle exposés aux intempéries, pendant plus d'une heure, morts de froid, alors qu'elle y paraissait totalement insensible, abîmée dans la contemplation de sa Vision. Apparemment c'était les parents qui devaient faire pénitence».

Une autre nuit très semblable à celle-ci, mais dont la protagoniste fut Conchita, ne sera certes pas oubliée par sa mère Aniceta. Celle-ci me l'a racontée.

A 2 h 30 la fillette qui avait déjà reçu les appels tomba en extase... Peu de temps après elle sortit de la maison. Son frère Aniceto, dit Cetuco, qui se trouvait avec elle dans la cuisine n'eut que le temps de se saisir d'une lanterne pour la suivre. C'était une nuit blanche, blanche de neige ; le froid était intense.

Comme glissant dans l'air en direction de la colline, sur cette blancheur immaculée, Conchita gravit rapidement le chemin abrupt des Pins. Cetuco ne pouvait la suivre à une telle vitesse ; et lorsque haletant il atteignit lui-même les Pins, elle était déjà agenouillée en extase.

Quelque temps après, au terme d'une ascension pénible dans l'obscurité et sur la neige leur mère arriva à son tour. La pauvre femme demeura perplexe devant la scène qui s'offrait à ses yeux. Là, au pied d'un arbre, ses deux enfants étaient à genoux sur le sol détrempé : Conchita plongée dans son extase conduisait la prière, Cetuco répondait avec la plus grande piété. Pouvait-elle alors envisager autre chose que de mêler sa voix à cette insolite prière ? Matines mariales défiant l'imagination, telles que certainement jamais personne n'en avait pu connaître jusqu'alors.

Un bon moment s'écoula, puis l'attitude de la fillette laissa entendre que l'extase allait se terminer. Sa mère s'empressa de partir la première pour aider éventuellement sur le chemin du retour. Précaution inutile : la voyante sans sortir de son ravissement, à genoux et à reculons, exécuta une merveilleuse descente sur la neige, contournant tous les obstacles.

A l'évocation de tels épisodes, qui ne sont pas l'exception, on reste stupéfait de lire que des personnes réputées en soient arrivées à dire et répéter que tout à Garabandal pouvait trouver une explication naturelle..., que tout ou presque n'était dû qu'à des motifs intéressés des

parents des fillettes, voire à une recherche de notoriété ou d'exhibitionnisme de la part de celles-ci qui ne tombaient en extase que lorsqu'elles se sentaient entourées d'un public de curieux !

* * *

Durant les mois de janvier et février 1962, peu de journées se signalèrent spécialement à l'attention. On vit la répétition de beaucoup de faits admirables, tels que ceux que nous venons de décrire et qui semblaient toujours nouveaux.

Peu à peu les extases des fillettes reprirent leur rythme d'avant le 18 novembre.

Il importe cependant de souligner la particularité marquante de ces semaines : l'intérêt porté par leur Mère du Ciel à tous Ses autres enfants en situation pénible : malades, personnes âgées, moribonds, récents défunts...

Des témoignages tels que ceux-ci abondent : « Cette nuit les fillettes prièrent beaucoup pour les malades... »

« Après être tombées en extase et avoir prié au cuadro, elles visitèrent les maisons des malades, donnant à ceux-ci le crucifix à embrasser et priant pour eux... »

« Ce jour (31 janvier) après le chapelet dans l'église, Mari-Cruz en extase parcourut le village, **visitant plusieurs maisons où elle donnait la croix à embrasser ; elle se rendit chez le grand-père de Jacinta, Leoncio, pratiquement moribond, et y resta un quart d'heure environ, priant avec lui, lui donnant le crucifix à embrasser...** Peu après survinrent Loli et Conchita **qui firent de même et restèrent avec lui l'espace d'une heure.** Revenant à elles, elles s'assirent sur le bord du lit... »

Les attentions envers ce pauvre père Leoncio qui fréquemment perdait conscience ne cessèrent pas même quand il eut quitté ce bas monde. On lit dans une note de Don Valentin du 8 février : « A 9 h du soir, Mari-Loli en extase sortit de chez elle, **gagna la maison de Leoncio où se trouvait la dépouille mortelle et donna le crucifix à embrasser à toutes les personnes présentes, c'est-à-dire en fait presque tout le village. Elle pria devant le corps et partit ensuite...** »

Ces différentes interventions de la Vierge avaient sans doute pour but de nous montrer comment **vivre notre foi** dans les diverses circonstances de la vie.

CHAPITRE VI

INATTENDU RENOUVEAU

TEMPS DE CARÊME

Le Carême, temps fort de la liturgie et de la vie chrétienne, se présentait tardivement en cette année 1962. Le Mercredi des Cendres, sa première journée chargée de tant de sens, tombait le 7 mars.

Tous les chrétiens du village savaient que le Carême est un temps de pénitence. Ils s'efforçaient régulièrement de s'imposer quelques mortifications conformément aux traditions ancestrales. Cependant à la lumière de ce qui se passait, ces pénitences traditionnelles trouvaient pour presque tous une nouvelle raison secrète : la demande d'un miracle déjà ancienne dans les prières extatiques des fillettes devint quotidienne.

Le 12 mars, on entendit clairement cette supplique au cours d'un colloque avec le défunt Père Luis Maria Andreu.

Deux jours plus tard, le 14, Jacinta répétait avec insistance à la Vierge : *«Allez ! Fais le miracle, de cette façon les gens croiront».*

Maximina González écrivait dès le 7 mars à Madame Asunción Pifarré : «L'autre nuit Jacinta et Mari-Loli **comme toujours** demandaient un miracle : **«Allez ! disaient-elles, fais un miracle. Tu vas le faire ? Allez ! Qu'il soit resplendissant car le monde ne croit pas. Fais un miracle pour qu'ils croient tous...»**

«Après l'extase nous leur avons demandé ce qu'avait répondu la Vierge. Elles dirent que pour toute réponse la Vierge souriait».

De nombreux miracles s'étaient pourtant produits et continuaient de se produire. Mais ils n'étaient pas assez spectaculaires au gré des gens. Très certainement les petites n'auraient pas tant insisté si la Vierge ne leur avait pas laissé entendre qu'à la fin viendrait une grande preuve

de la vérité de tous ces événements. **«Ils croiront bien ! Ils croiront bien !»** avait coutume de répéter d'un ton prophétique — un tant soit peu attristé — la mystérieuse Apparition.

L'humaine, la trop humaine impatience du public se justifiait : les mois et les mois passaient, rien n'arrivait qui apparût comme probant.

De ces semaines de Carême jalonnées de merveilles quotidiennes, il faut signaler comme spécialement remarquable la journée du 18 mars, vigile de la Saint Joseph.

Le dimanche 18 mars, deux prêtres arrivèrent en civil à Garabandal : l'un d'eux était le fameux Padre José Silva fondateur de la Cité des Jeunes de Orense mais inconnu à Garabandal. Durant l'après-midi et la nuit du 18 au 19, il ne cessa de suivre de très près les fillettes dans leurs extases, arrêtées ou en mouvement, les importunant en quelque sorte en s'efforçant de saisir le plus possible de leur mystérieux dialogue. Les parents des petites voyantes durent le rappeler à l'ordre, ainsi que le Brigadier de la Garde Civile. Finalement un prêtre en soutane voyant que ces remarques restaient sans effet, que même Jacinta avait failli tomber, poussa rudement le Père Silva croyant qu'il s'agissait d'un quidam quelconque.

Au même instant Jacinta se retourna et posa le crucifix successivement sur la bouche des deux prêtres qui se regardèrent, se comprirent, s'embrassèrent et partirent ensemble pour l'église où ils se confessèrent réciproquement. Ils étaient en larmes l'un et l'autre.

Comme ils n'avaient pas l'autorisation de célébrer la messe dans l'église, ils décidèrent d'y passer une heure sainte nocturne. La chose était malaisée pour une question de permission et de clés : église, sacristie, tabernacle.

Finalement, tout s'arrangea. L'heure sainte put avoir lieu. L'un des prêtres témoigna plus tard : **«Nous avons récité comme jamais le saint Rosaire. Presque tout le monde avait les bras en croix».**

Et le Brigadier de la Garde Civile, Don Juan Alvarez Seco : **«Nous avons pu avoir l'heure sainte, à certains moments avec les bras en croix. Ensuite presque tous ont communié. J'atteste que tout ceci fut merveilleux.»**

Maximina écrit dans une lettre du 21 mars à la famille Ortiz : «Plusieurs prêtres étaient là. L'autre nuit au cours d'une heure sainte, ils demandèrent à quelques-unes des personnes présentes de commenter les mystères du Rosaire. Le premier fut Monsieur Matutano... Le marquis de Santa Maria s'excusa de ne pouvoir le faire en raison de l'émo-

tion qui l'étreignait. Les Pères parlèrent beaucoup et le Père Silva remarqua : **«Quel dommage pour celui qui, admis à contempler toutes ces merveilles, refuse de les méditer. Je le jure devant Dieu, je crois que tout ceci est vrai.»**¹.

* * *

On devait connaître bientôt une autre journée étonnante : celle du **25 mars**, fête de l'Annonciation de la Très Sainte Vierge qui marque l'un des sommets de notre histoire, l'Incarnation du Fils de Dieu. C'était en outre un dimanche, le troisième de Carême.

Simon, le père de Jacinta, faisait ainsi quelques jours après part de ses impressions au Docteur Ortiz : **«J'avais souvent pensé qu'en raison de la date ce jour-là serait spécialement remarquable. Conchita, Mari-Loli et ma fille qui jusqu'alors récitaient le chapelet, le chantèrent d'un bout à l'autre. Au début, nous ne fûmes qu'un petit nombre à les accompagner mais peu à peu les gens sortirent de leur maison et à la fin tout le village ou presque était présent.**

«Je ressentais une joie profonde ; en effet, je connais bien ma fille, elle se trouve vite gênée ; aussi pensais-je en moi-même : elle doit sûrement contempler quelque chose de merveilleux pour chanter de la sorte. Mon émotion fut aussi grande peut-être que si j'avais vu l'Apparition Elle-même !»

Maximina apporte aussi son témoignage : **«Le dimanche, jour de l'Annonciation, les extases commencèrent le soir à 9 h 30 et se terminèrent à minuit. Les fillettes commencèrent le chapelet en chantant. Puis elles dirent que la Vierge demandait que tout le monde y prît part : nous chantions tous, je ne sais si vous pouvez imaginer notre émotion. Nous sommes allés au cimetière et à genoux avons récité un mystère à la porte. Tout à coup, Conchita a passé son bras à travers la grille, son crucifix dans la main : elle semblait le donner à embrasser ; les cœurs même les plus durs étaient retournés.**

«Ensuite toujours en chantant nous sommes revenus au village. On entonna le *Salve Regina*, le cantique *«Chantons l'amour des amours»* et d'autres qu'inventaient les petites dans leur extase... Elles disaient : *«Ah ! que la Vierge semble contente qu'il y ait tant de monde ! Comme Elle sourit, comme Elle nous regarde tous !»*.

(1) Op. cit. - Ch. II - p. 31. et suivantes.

MES CHEMINS... DIT LE SEIGNEUR

Les gens qui pressaient les fillettes de demander un miracle, un miracle spectaculaire, parfaitement convaincant pour des esprits humains, ne savaient peut-être pas estimer ni discerner les nombreux miracles qui se réalisaient, plus admirables et importants pour le salut des âmes qu'un prodige extraordinaire.

De ces miracles sans faste extérieur, peu sont parvenus à notre connaissance : cela s'explique par leur caractère éminemment intime.

Tel par exemple, le cas d'une jeune fille de Ségovie qui passait ouvertement pour mondaine : elle découvrit à Garabandal sa vraie vocation, sereinement mais irrévocablement : elle entra chez les Filles de la Charité.

Le fait se produisit fin janvier 1962 à la suite de certains signes reçus par elle durant des extases de Loli. Personne n'aurait pu prévoir ce changement intérieur qui se manifesta la nuit même. En effet, le jour suivant la mère de cette jeune fille confiait à l'une de ses amies : «**Quelque chose d'exceptionnel a dû se produire chez ma fille : elle a passé toute sa nuit en pleurs ! Je ne me souviens pas de l'avoir vu pleurer.**»

Peu de temps après un ingénieur allemand déjà mentionné, M. Maximo Foeschler trouva à Garabandal la FOI.

Je l'écris de cette façon avec des majuscules pour indiquer qu'il ne s'agit pas d'une foi quelconque, mais de la Foi chrétienne, catholique, la seule que je considère comme vraiment complète. (Ecrivain ceci, j'entends ne manifester aucune mésestime pour d'autres croyances, quand elles sont professées avec une intention droite).

Avec droiture, M. Foeschler pratiquait la religion protestante dans laquelle il avait été élevé par de pieux parents. Il monta à Garabandal, non à cause de doutes sur sa religion, mais en raison de l'amitié qui le liait à la famille Andreu.

Lors de sa première visite, survint cet accident d'automobile dans le Col de Piedras Luengas suivi de la guérison inexplicable de la cheville brisée du Père Ramón. Voir ci-dessus pages 56, 57 et 58 le récit des journées qui ont précédé le 18 octobre 1961.

Pourquoi revint-il en ce début de 1962 ?

«Le Père Ramón Maria Andreu devait commencer des exercices spirituels à Loyola le 19 mars : il tenait beaucoup à ce que j'y participe. Franchement je n'avais pas grande envie d'y aller : je me demandais **ce que**

pouvait faire un protestant dans un sanctuaire comme celui de Loyola.

«Je me décidai à retourner à Garabandal dans l'espoir d'y trouver une solution..

«Nous arrivâmes au village, le samedi 17 mars ; nous étions plusieurs amis de Madrid, mon épouse et l'un de mes enfants. Nous vîmes une première extase de Mari-Loli à 9 h du soir : j'observai que cette extase semblait être entièrement consacrée à mon épouse, à mon fils et à moi-même. Raconter en détail ce qui se passa rendrait le récit interminable.

«Le jour suivant, deuxième dimanche de Carême, à 6 h de l'après-midi, nous assistâmes tous au chapelet qui fit sur moi une véritable impression.»

Pendant ce chapelet, M. Foeschler demanda instamment que **si tout ceci émanait de la Très Sainte Vierge, lui en soit donnée une preuve tangible, sans équivoque, plus précisément lors d'une extase de Jacinta** privée d'apparitions depuis quelques jours, **une preuve pour lui, pour lui seul.**

Aux premières heures de la nuit, Mari-Loli eut une apparition, seule, avec marche extatique dans les rues du village : M. Foeschler pensa que les exercices à Loyola ne lui étaient pas destinés.

Soudain dans la nuit déjà avancée, on annonça que Jacinta avait des appels et à 3 h exactement son extase commença. Pendant quelque temps, M. Foeschler se mêla à ceux qui accompagnaient la marche extatique ; mais voyant qu'il n'arrivait **rien**, rien de ce qu'il avait demandé, il se retira tout attristé dans le petit café de Ceferino.

Quelques minutes plus tard, survient la fillette en extase. Elle s'ouvre le passage au milieu des assistants, va droit sur M. Foeschler et **lui donne à embrasser le crucifix avec lequel elle le signe trois fois consécutivement : lui, et personne d'autre.**

«La réponse du Ciel était évidente pour moi : le jour suivant, 19 mars, j'arrivais à Loyola pour commencer les premiers Exercices de ma vie.»

Ce qui arriva ensuite, le lecteur peut l'imaginer : M. Maximo Foeschler entra solennellement dans l'Eglise catholique par le baptême le 31 mars et le jour suivant 1^{er} avril il recevait ému sa première communion.

Les attentions du Seigneur envers M. Foeschler à Garabandal ne prirent pas fin avec cette grâce fondamentale de la conversion au catholicisme.

«Au cours de visites ultérieures, un grand nombre de choses me sont arrivées : je n'en finirais pas de les raconter en détail... Mais je ne peux passer sous silence ce qui suit :

«Un jour, Mari-Loli au sortir de son extase me prit à part et me communiqua ce que la Très Sainte Vierge lui avait dit de moi... Avec la timidité propre aux fillettes et le peu de culture qu'elles avaient alors, Loli me parla un long moment avec le plus grand naturel. **Elle me raconta toute ma vie, mes faits et gestes, depuis mes premières années jusqu'à cette date... Absolument personne dans le village ne pouvait connaître de tels détails..., quelques-uns même étaient inconnus de mon épouse ; moi-même j'en avais oublié beaucoup, ils me revinrent en mémoire à les entendre rappeler par la petite.**»

Peut-on à ceci vraiment trouver une explication naturelle, suivant l'opinion répétée, mais jamais établie de la Commission d'enquête ? N'était-ce qu'un jeu de fillettes comme on a voulu le prétendre ?

Et les gens persistaient à demander un miracle pour croire ! Ne manquons pas de faire la remarque suivante :

La première conversion à la Foi est celle d'une jeune **israélite** ; la seconde, celle d'un **protestant** ; la troisième ? Nous aimerions pouvoir écrire : celle d'un chrétien **orthodoxe**, c'est-à-dire d'un fidèle des Eglises chrétiennes orientales en schisme. Alors par une grâce providentielle se trouveraient symboliquement rassemblés, unis dans le mystère de Garabandal, les trois plus importants rameaux de "Frères séparés" qui pour Marie, notre Mère, devront un jour se réunir en Jésus pour réaliser son plus cher désir : **un seul troupeau et un seul Pasteur.**

Mais si nous ignorons encore si une personne orthodoxe s'est convertie à notre Foi à Garabandal, par contre nous savons que les fillettes dès le début saluèrent la Céleste Apparition dans la vieille langue liturgique des chrétiens orientaux, récitant plus d'une fois l'Ave Maria en grec.

Or dans les desseins de Dieu tous les détails ont leur sens et leur portée.

LE TEMPS DU MYSTÈRE PASCAL

Pour les chrétiens le Carême s'achève sur une semaine qui, par sa richesse liturgique et religieuse, mérite en toute vérité son titre de «SEMAINE SAINTE».

Rien d'extraordinaire à ce que le caractère pénitentiel propre à tout le Carême y atteigne son point culminant. De tout temps les fidèles l'ont ainsi compris. Aussi la Très Sainte Vierge a-t-Elle tenu à le mettre en

relief en cette première Semaine Sainte passée avec les siens à Garabandal. Il suffit de se souvenir d'un fait :

«Pour la Semaine Sainte, la Vierge me demanda d'aller à 5 h du matin réciter le chapelet à la Calleja. J'y suis allée parce que la Vierge demande toujours que nous fassions pénitence» (Conchita dans son Journal p. 72).

En effet, la Semaine Sainte nous fait concentrer notre attention sur les divers tableaux du grand Mystère Pascal : Passion et Triomphe, Mort et Vie, Anéantissement et Exaltation. Le Seigneur Jésus a voulu les vivre lui-même pleinement... Il est nécessaire que nous nous en souvenions, que nous revivions ces mystères, ne serait-ce qu'au moment de leur commémoration annuelle.

Depuis toujours l'Église s'est montrée très attentive à cet égard dans ses célébrations culturelles. Mais le peuple chrétien s'y montre lui aussi attaché, peut-être davantage encore dans nos régions d'Espagne. De là cette prolifération de confréries, de groupes représentant une scène de la Passion, de processions, de prédications, de figurations scéniques sacrées.

La Semaine Sainte à Garabandal, petite et pauvre paroisse, ne pouvait rivaliser avec celle de nombreux autres lieux de notre péninsule ibérique ; mais en 1962, elle s'y déroula dans une ferveur qui, elle, fut véritablement unique.

Pour la première fois dans son histoire, le village vit affluer de nombreux étrangers venant y passer les Jours Saints. Il en arrivait de régions très lointaines. De toute évidence, ils ne venaient pas pour le village, mais parce qu'une mystérieuse présence s'y manifestait, recherchant ce dont nous avons **tous** besoin, **ce à quoi nous attachons le plus haut prix**.

C'est ainsi qu'aux premières heures de l'après-midi du Vendredi Saint 20 avril, arriva une dame de Barcelone, bien connue en Espagne pour ses talents d'écrivain lauréate de plusieurs prix littéraires : Doña Mercedes Salisachs de Juncadella.

Elle montait à Garabandal avec une interrogation gravée dans son cœur de mère : **Qu'était devenu son fils Miguel tragiquement mort dans un accident à 18 ans ?**

Elle avait voué à ce fils une particulière affection et plus d'une fois avait trouvé en lui un précieux confident. Sa tragique disparition lui porta un coup brutal, la laissant pour longtemps psychologiquement et spirituel-

lement abattue ; désordres, révoltes, pertes de la foi se succédaient chez elle avec une violente intensité.

Péniblement, Doña Mercedes était parvenue à sortir de son accablement par un retour à la pratique chrétienne. Mais elle ne pouvait arracher de son cœur cette poignante question : **Où et comment est-il maintenant ?**

Jusqu'au jour où elle entendit parler de ce qui se passait dans ce lieu retiré de la montagne cantabrique...

Rapidement elle pensa : si le Ciel communique avec ces fillettes de Garabandal, ne pourrais-je trouver là-bas par leur intermédiaire la réponse que je recherche tant ?

Elle se mit donc en route le Jeudi Saint pour ce bien long voyage, long mais pas seulement sur la carte... Il importe d'accéder à Garabandal avec l'attitude de l'humilité intérieure : nécessité, exigeante nécessité d'une grâce spéciale que la voyageuse ne pouvait à aucun titre revendiquer. Elle devait s'en remettre simplement et totalement à l'immense bonté de Dieu.

Le soir même de son arrivée au village, le Vendredi Saint, elle transmitt aux fillettes la question qui l'angoissait : **«Quand vous verrez la Vierge, voulez-vous La questionner au sujet de mon fils».**

— «Qu'est-il arrivé à votre fils ?» demanda l'une d'elles.

— **«Il est mort !»**

Il n'y eut pas davantage d'explication, pas même le nom du garçon...

Au cours de l'extase, il apparut très vite que les fillettes parlaient à leur Vision de la dame et de son fils. Toutefois ni dans l'après-midi, ni durant les longues heures de veille qui suivirent, n'arriva de réponse pour cette mère angoissée. Elle crut même à la place percevoir du dédain : **«Combien de fois la fillette en extase donna-t-elle le crucifix à embrasser ? Mais visiblement elle le déroba à mes lèvres. Si tout ceci était vrai, l'idée que la Vierge refusait à dessein mes hommages, me faisait cruellement souffrir...»**

Il advint ensuite quelque chose de plus cruel encore lorsque Doña Mercedes put parler avec les deux fillettes après l'extase :

— «Alors, Elle ne vous a rien dit ?»

— **«Si, la Vierge m'a répondu, mais je ne peux pas vous le dire»** (Paroles de Loli que Jacinta répéta ensuite).

Elles laissèrent Doña Mercedes comme glacée ; avec devant elle les heures de la nuit, pour ruminer ses sombres pensées : sa propre situation devant Dieu, la situation possible de son fils. Une véritable nuit de Vendredi Saint !

Nous ignorons si cette dame parvint, dans son affliction, à trouver finalement le sommeil cette nuit-là ; mais nous savons que le jour suivant ne lui apporta pas beaucoup plus de consolation.

Le calendrier indiquait 21 avril : Samedi Saint. Liturgiquement jour rempli d'apaisante sérénité et de sainte espérance. L'oraison qui se récitait à chaque heure de l'Office divin l'exprimait ouvertement, mais pour notre Barcelonaise, tout élan d'espérance consolatrice semblait banni.

«La journée du Samedi Saint ne fut pas meilleure pour moi, en dépit de la cordialité que me témoignaient les uns et les autres, jusqu'aux mamans des fillettes. Tout dans le village me devenait hostile. Il m'apparaissait que cet assaut d'amabilité était dû à la pitié, voire à la crainte qu'avait éveillée chez les assistants l'évident isolement auquel la Vierge m'avait condamnée. Pour moi, ce que pensaient les gens importait peu ; ce qui véritablement me faisait souffrir était de **percevoir l'imperturbable dédain que visiblement me témoignait le Ciel.**

Finalement, au terme de ses réflexions silencieuses, touchée sans doute par la grâce divine, elle en vint à la véritable attitude chrétienne : **“J'acceptais tout, me soumettant complètement à la volonté de Dieu”.**

Elle se sentit considérablement soulagée, mais non libérée de son angoisse intérieure. Elle prit dès lors la décision de ne plus adresser de demandes au Ciel, de n'en attendre plus le moindre signe par l'intermédiaire des fillettes.»

Au cours des premières heures de la nuit, il n'y eut pas de procession à travers le village, mais quelques inoubliables marches extatiques des quatre fillettes. Se tenant par le bras elles parcoururent d'un pas léger toutes les rues, suivies de la foule portant des lampes de poche, priant et chantant des cantiques...

Cette singulière procession s'acheva vers 23 h 30. A cette heure commençait à l'église la solennelle veillée pascale, célébrée cette année par un Jésuite : le Père Félix Corta venu au village pour les confessions et les cérémonies liturgiques de la Semaine Sainte.

Les rues restèrent désertes ainsi que les maisons à de rares exceptions près ; habitants et étrangers se rassemblèrent à l'église pour célébrer la

veillée pascale, si variée, si riche de sens, s'achevant par les Alléluias de la joyeuse messe du dimanche de Pâques.

Un peu plus tard, les femmes du village se rassemblèrent de nouveau, pour réciter selon une coutume ancienne un chapelet avant l'aurore. Doña Mercedes : **«Malgré ma fatigue, je me sentis poussée à me joindre à elles. Chantant et priant nous commençâmes à parcourir les ruelles : l'atmosphère de dévotion était vraiment impressionnante ! Je ne me souviens pas d'un matin de Pâques plus fervent que celui-là.**

«Nous allions entamer le troisième mystère quand se produisit l'inespéré...

«Loli arriva au bras de la Marquise Rosario de Santa Maria pour communiquer enfin la réponse tant attendue de la Vierge : **“ce fils tellement pleuré jouissait au Ciel d'un bonheur total.”** La suite, je serais incapable de la décrire. Je me souviens seulement avec précision que j'embrassais Loli comme si j'embrassais Miguel lui-même. Ensuite, je me retrouvais dans les bras de Rosario qui pleurait aussi et me disait des choses que j'étais incapable de comprendre.

«Les gens faisaient cercle autour de moi ; tous me regardaient mi-effrayés, mi-émus».

La scène dut être certainement fort émouvante, puisque le Brigadier de la Garde Civile, Don Juan Alvarez Seco, a écrit quelques années plus tard : **«Cette scène qui se passa près du poste transformateur reste bien gravée dans ma mémoire, et je crois que jamais elle ne s'en effacera. Je pense qu'il doit en être de même pour toutes les autres personnes qui en furent témoins».**

Loli ne put transmettre alors intégralement la communication céleste à cause des pleurs de Doña Mercedes et de son émotion. Elle la lui donna plus tard quand elles se trouvèrent à la maison, après l'inoubliable chapelet.

«La Vierge m'a dit également que votre fils est très heureux, très, très heureux et qu'il est tous les jours avec vous. Je savais déjà que votre fils était au Ciel ; je le savais depuis hier par ce que m'avait dit la Vierge ; mais je devais me taire parce qu'Elle m'avait ordonné : “Ne le dis à cette dame que demain après la Messe de Pâques.”»

Une telle subtilité ne pouvait provenir de la fillette elle-même. Au cours des Vendredi et Samedi Saints, jours pendant lesquels on revit le douloureux anéantissement de notre Rédempteur et de notre Corédemptrice,

la Vierge avait fait passer cette dame par de longues heures d'humiliation, de souffrance et d'obscurité. Ce sera seulement après ce qui liturgiquement achève la Semaine Sainte, avec les Alléluias de la messe pascale qu'Elle lui accordera dans la joie de la Résurrection, cet inespéré et céleste présent.

On comprend que Doña Mercedes Salisachs ait conclu ainsi son récit : **«Lorsque tout s'acheva dans le petit matin, mon retour à la maison où j'avais été hébergée s'effectua comme dans un nuage...».**

* * *

Si dans le cas précédent, nous pouvons parler d'une très subtile coïncidence avec la grande joie de Pâques, dans celui qui suit nous allons assister à une rencontre toute personnelle avec le mystère.

Aux lieu et heure où cette dame connaissait les expériences que nous venons de résumer, un autre visiteur distingué vivait les siennes avec une vive émotion.

Il s'agit d'un médecin de Vitoria : Don José de la Vega. Homme pieux, mais peu enclin à l'enthousiasme religieux, il monta à Garabandal comme tant d'autres, par simple curiosité, pour voir ce qui s'y passait...

Et ce qui se passait produisit sur lui un tel effet qu'il se crut obligé en conscience de le faire connaître. Dans un journal de sa ville : «El pensamiento Alavés», un article parut sous sa signature le 27 avril 1962, Vendredi de Pâques. L'article tout entier est empreint d'une sereine et intime conviction personnelle : ce n'est ni ouï-dire ni rapport à la légèrè.

«Depuis le 18 juin dernier, la Vierge parcourt quotidiennement les rues tortueuses d'un petit village perdu dans les sommets des Pics d'Europe (pour être exact, les sommets de Garabandal ne sont pas encore les Pics d'Europe, mais en sont proches).

«Un village entier, de 70 familles à peine, vit depuis des mois en plein bouleversement. Quatre fillettes presque chaque jour, une ou plusieurs fois et à heures fixées d'avance, prient, parlent, embrassent la Vierge ; plongées dans un état extatique. Leurs familles en sont vivement frappées. J'ai passé la Semaine Sainte parmi eux. J'ai écouté villageois et visiteurs. J'ai conversé avec les fillettes avant et après leurs visions. Et comme professionnellement je ne trouve pas d'explication à ce que j'ai par moi-même vu, je me sens porté à croire au miracle.

— **Mais vous, avez-vous vu la Vierge, me demanderont certains ?**

— Non, je n'ai pas vu la Vierge, mais avec l'âme et le cœur j'ai senti Sa présence.

«Un Père Jésuite qui m'accompagnait me disait au début : **“Je vous vois très sceptique, Docteur”**’.

— «Non, Père, ce n'est pas cela, c'est que je suis complètement déconcerté. Mon désir le plus ardent serait de ressentir la même chose que les fillettes et que ceux qui les accompagnent ; mais vous savez mieux que moi que la Foi est un don que Dieu ne concède pas à tous avec la même mesure.

«Quelques heures après ce dialogue, pour la seconde fois, je pus suivre de près une apparition. C'était à l'aube du Samedi Saint. Il pleuvait sans arrêt et le village entier n'était que mélange de boue et de pierres. Lampes à la main, nous suivions d'un pas rapide l'une des voyantes qui, en extase, parcourait les rues. Les mains jointes sur la poitrine elle serrait un crucifix, la tête fortement rejetée en arrière, les yeux rivés au Ciel... Parfois elle s'agenouillait, priait, embrassait la Croix...

«La moitié du village et tous les étrangers la suivaient comme fascinés».

Il relate ensuite les diverses étapes de cette marche extatique, déjà plus ou moins connues de nous par des récits similaires de tant de visiteurs, mais il y ajoute, fait très digne d'intérêt, sa propre expérience ainsi que celle de son épouse. Et il termine ainsi :

«A ce moment, je trouvai l'explication de tout ce que jusqu'alors je ne comprenais pas. Dans l'expression céleste du visage de la fillette, je vis le reflet de la présence de la Vierge au-dessus de nos têtes. Agenouillé, pleurant abondamment, je me mis à demander à Dieu pardon pour mon incrédulité».

«Je retournerai à Garabandal comme y retournent tous ceux qui y sont allés. J'emmènerai des amis et des médecins et je leur demanderai d'essayer d'expliquer le mystère de ces quatre petites montagnardes. Mais plus encore, je demanderai à Dieu que **jamais personne ne puisse me ravir l'émotion que je ressentis en ce matin du Samedi Saint** : c'est si beau de croire au miracle !»

CHAPITRE VII

VERS L'ÉPANOUISSEMENT

Temps Pascal : l'Ange de la Communion

Le mercredi de Pâques, 25 avril, Maximina González terminait une lettre à la famille Pifarré de Barcelone.

«Il y avait longtemps que les fillettes ne voyaient plus l'Ange. Hier soir elles parlèrent longuement avec la Vierge. Nous ne les comprenions pas, mais on les voyait très joyeuses ; la Vierge leur dit que **l'Ange reviendrait leur donner la communion, les jours où il n'y aurait pas de Messe...** Ainsi dorénavant elles allaient voir plus souvent : l'Ange puisqu'ici nous n'avons pas de messes en dehors des dimanches.

«Aujourd'hui l'Ange leur donna la communion à 5 h du matin. On les a vu avaler l'Hostie après avoir sorti la langue ; ensuite elles récitèrent une "estación"¹ ; tout ceci en extase...»

Ici, il convient de se poser deux questions :

Pourquoi cette intervention surnaturelle pour que des enfants, non pas des saints mais créatures de bonne volonté, puissent recevoir le Seigneur tous les jours ou presque ? Pourquoi le Ciel prend-il soin que cela se produise plus spécialement durant le Temps Pascal ?

Si, comme nous l'avons déjà dit, à Garabandal nous assistons avant tout et avec une profusion jamais vue antérieurement à une admirable ÉPIPHANIE MARIALE, elle ne représente pas pour nous une fin en soi. Notre rencontre avec la Vierge, notre entrée à la suite des fillettes à Son école de formation, doit susciter en nous la recherche salvatrice de Jésus...

[1] Estación : prière composée de plusieurs Pater et de plusieurs Ave Maria récités devant le Saint-Sacrement.

On ne parvient pas à comprendre l'étrange et complexe «mystère de Garabandal» si l'on ne tient pas compte de ce qui en est le fondement : «arriver à Jésus par Marie». Or Jésus est réellement parmi nous, dès maintenant, par Sa Présence Eucharistique au Très Saint Sacrement de l'Autel.

C'est pour cela qu'à Garabandal, depuis le 18 juin 1961, date du début des événements, il n'y eut pas d'apparition ni d'extase sans relation ou référence à cette ineffable présence du Seigneur dans l'Eucharistie.

L'avocat de Palencia, Don Luis Navas Carrillo, qui monta bien souvent à Garabandal et observa les faits avec une clairvoyante attention, écrit : **«On demanda aux fillettes pourquoi dans leurs extases elles allaient si souvent à l'église, sachant qu'elles la trouveraient fermée, (selon les dispositions de l'autorité diocésaine d'août 61). Elles répondirent candidement : «C'est que cela plaît à la Vierge d'être toujours proche de l'endroit où se trouve Jésus son Fils».**

Là nous retrouvons, illuminant tout depuis le début, l'une des fondamentales exigences du premier message : **«IL FAUT VISITER SOUVENT LE SAINT SACREMENT».**

Mais l'Eucharistie n'est pas seulement la présence réelle et continue de Jésus parmi nous ; elle est aussi et principalement le «PAIN DE VIE» (J 6.51) dont les âmes doivent s'alimenter.

C'est à cette fin qu'à Garabandal l'attention des voyantes et des spectateurs fut très vite attirée vers la communion : en elle s'effectue la rencontre personnelle avec le Christ Sauveur.

Conchita écrivait dans son Journal (page 71) :

«L'Ange au début nous donnait des hosties non consacrées parce que nous avions déjà mangé... ; pour nous apprendre à communier».

«Puis un jour il nous demanda d'aller aux Pins le lendemain, sans avoir mangé».

«Une fois arrivées aux Pins, l'Ange nous apparut avec un ciboire d'or et nous dit : «Je vais vous donner la communion mais cette fois les hosties sont consacrées. Dites le «Je confesse à Dieu». Nous le récitâmes et ensuite il nous donna la communion».

«Puis il nous demanda de rendre grâce et de réciter avec lui la prière "Ame du Christ"...»

«Enfin il termina : "Je reviendrai demain"».

Cette première communion des mains de l'Ange semble avoir eu lieu dans les débuts de juillet 1961. C'est certainement d'elle que parlait Conchita en novembre 1967 au peintre Isabel de Daganzo à Burgos :

«Nous reçûmes la première hostie des mains de l'Ange, Mari-Cruz et moi-même, aux Pins à 5 h du matin. A 6 h ce furent Loli et Jacinta qui la reçurent un peu plus bas à l'endroit appelé la Campuca près de la chapelle de Saint Michel et de la pierre que les gens appellent «la pierre de l'Ange».

La chose se renouvela durant de nombreuses semaines, comme Conchita l'écrit elle-même dans son Journal.

Ces phénomènes eurent s'interrompre au commencement de l'automne, au plus tard à partir de la journée du 18 octobre 1961. Maximina dit dans sa lettre aux Pifarré de Barcelone : **«Il me semble que depuis l'été dernier l'Ange ne soit pas revenu donner la communion».**

Pourquoi donc ce retour à cette ferveur eucharistique pendant le Temps Pascal de 1962 ?

Deux caractères marquent le saint Temps de Pâques. D'une part, la célébration prolongée du triomphe de Jésus sur la mort ; d'autre part l'ardent désir de l'Eglise d'inciter les fidèles à une meilleure compréhension de ce mystère par la réception obligatoire de l'Eucharistie. En effet le Christ «notre Pâque» y réalise et y perpétue son immolation pour nous comme «Agneau de Dieu qui remet les péchés du monde». Cette obligation constitue l'un des commandements de l'Eglise de **communier au moins une fois l'an durant le Temps Pascal.**

La promesse faite par la Vierge aux fillettes au cours des extases du Mardi de Pâques était donc significative :

«L'Ange viendra maintenant vous donner la communion tous les jours quand il n'y aura pas de messe au village».

La promesse se réalisa, comme le confirme une autre lettre du 4 mai 1962 de Maximina :

«C'est admirable de les voir arriver à la porte de l'église où ont lieu leurs extases, elles tombent à genoux sur le sol, disent le «Je confesse à Dieu»... et terminent par une prière à Jésus au Tabernacle. J'en suis tout émue».

Les notes que Don Valentin reprit le 12 mai 1962 après une longue interruption consignent bien souvent le fait de ces communions mystérieuses.

On peut donc décrire la progression du mystère de Garabandal au printemps de 1962 comme un passage continu du Marial à l'Eucharistique et de l'Eucharistique au Marial. Cette note du curé du 12 mai est bien caractéristique : **A 8 h du matin comme de coutume, Conchita est allée avec sa mère réciter le chapelet à la «Calleja». Elle le dit dans son état normal, se rendit ensuite à la porte de l'église où elle tomba en extase et récita le «Je confesse à Dieu» etc... Après l'action de grâce, elle sortit de l'extase et dit que l'Ange lui avait donné la communion. Cela avait duré une quinzaine de minutes».**

Le jour suivant, 13 mai, était le 45^e anniversaire de la première apparition de Fatima. Il est possible que personne à Garabandal ne s'en souvenait. Mais soit hasard, soit Providence, cette date ne passa pas inaperçue. Par les notes de Don Valentin nous savons qu'il faisait très mauvais temps : «Il pleuvait et grêlait». A la tombée de la nuit Jacinta et Loli entrèrent en extase : sous la pluie et la grêle **elles parcoururent le village**, chantant des cantiques et récitant des prières.

Se rendant à la maison d'un certain Jerónimo, mort le jour précédent, elles prièrent avec les personnes présentes pour les vivants et les morts. **Elles montèrent ensuite aux Pins**, y récitèrent calmement le chapelet et descendirent à reculons vers le village.

Cette veillée nocturne se prolongea assez longtemps : vers minuit, Conchita sortit de sa maison en extase et parcourut à son tour les rues, récitant le chapelet et donnant le crucifix à embrasser.

Rarement aura-t-on répondu de façon aussi exemplaire à la demande fondamentale de Fatima : **«Faites pénitence, priez, demandez pardon pour les pécheurs...»**

Les diverses notes de cette période confirment abondamment les faits :

Le 15, fête de saint Isidore, patron des cultivateurs en Espagne, «vers 8 h du matin, Conchita gagna la Calleja comme d'habitude pour réciter **le premier chapelet** ; puis elle se rendit jusqu'au portail de l'église ; tomba en extase et **l'Ange lui donna la communion...**»

Le 16, «Aujourd'hui Conchita se rendit aux Pins à 9 h du matin. Elle dit que **l'Ange lui donna la sainte hostie**».

A propos de ces phénomènes, il convient de faire quelques observations, car dès le début cela suscita des désaccords.

Conchita elle-même consigna dans son Journal : **«Quand nous le disions aux gens, certains ne nous croyaient pas, des prêtres notamment, parce que les anges ne pouvaient consacrer. Lorsque nous revîmes l'Ange, nous le lui avons répété : il nous précisa alors**

qu'il prélevait les hosties dans les tabernacles, qu'il les prenait sur la terre, déjà consacrées (Il ne les apportait pas du Ciel).

«Nous le redîmes aux gens, mais quelques-uns doutaient encore».

Cette objection que les Anges n'ont pas de pouvoirs sacerdotaux se dissipa bien vite pour certains. Mais pour d'autres, cela continuait de paraître déplacé : puisqu'il y a des prêtres, pourquoi l'intervention des anges ? N'était-ce pas là comme un gaspillage d'actions surnaturelles ou miraculeuses ?

Il est évident que l'Ange agissait toujours à titre supplétif, comme ministre extraordinaire afin de remédier à l'absence du prêtre, ministre ordinaire de la communion. Or cette absence était fréquente à Garabandal puisque le curé résidait à Cossio où il célébrait habituellement la messe. A l'heure où quelquefois se célébrait une messe au village de San Sebastián, certains jours ouvrables, les fillettes pouvaient difficilement être libres en raison de leur horaire scolaire ou des travaux domestiques.

Un témoin exceptionnel, Don José Ramón Garcia de la Riva, ancien curé de Barro et maintenant de Lugas (Asturies) affirme dans ses Mémoires : **«J'ai pu avoir la preuve que l'Ange ne donnait pas la communion aux fillettes lorsque le curé ou un autre prêtre autorisé à exercer le ministère à Garabandal était présent et officiait. Je le note ici comme résultat d'une étude que j'ai entreprise : à plusieurs reprises j'ai pu le vérifier».**

Plus d'une fois, ces communions furent l'occasion de dures leçons pour les fillettes. Jacinta n'oubliera jamais celle qu'elle reçut dès le début. Un jour qu'elle se trouvait agenouillée entre deux de ses compagnes, prête à recevoir la Sainte Hostie, elle vit l'Ange passer outre. Elle l'interrogea d'un regard éploré et reçut la réponse qu'il lui refusait la communion à cause d'une vilaine réplique faite à sa mère. **«L'Ange me redonna la communion ensuite après que je me sois confessée».**

Nous terminerons ce chapitre par quelques détails sur les circonstances de ces communions si admirables.

Les lieux où elles furent données le plus souvent furent la pierre de la Campuca, les Pins et aux portes de l'église...

Quant à l'heure, comme s'il voulait administrer la preuve qu'il observait scrupuleusement la discipline de l'époque dans l'Eglise, l'Ange ne fixait pas de rendez-vous au-delà des heures de la matinée.

En ce qui concerne **le rite**, on suivait ce qui était alors en vigueur pour la communion en dehors de la messe : l'Ange les invitait d'abord à quelque temps de réflexion, à penser **«à Celui qu'elles allaient recevoir»...**

Venaient ensuite la récitation pénitentielle du «**Je confesse à Dieu**», pour la purification de l'âme, la réception de la Sainte Hostie et enfin, pour éviter un départ précipité, l'Ange exigeait l'action de grâce terminée par la récitation de l'oraison : «**Ame du Christ**».

La **durée** était habituellement d'une quinzaine de minutes.

Garabandal sur ce point comme sur d'autres venait apporter **en temps opportun** les rectifications du Ciel à certaines déviations qui déjà se mettaient en place dans l'Eglise.

LES NUITS DES CRIS

Au seuil de la grande fête eucharistique de 1962, celle du «CORPUS» (Fête-Dieu) qui tombait le jeudi 21 juin, se déroulèrent à Garabandal deux nuits qui resteront longtemps dans les mémoires.

Trois jours avant la fête, se produisit un événement qui à mon avis n'a pas été suffisamment relevé : **la reprise du rôle actif de l'Archange Saint Michel** dans le déroulement des événements. Il ne s'agissait plus pour lui seulement de venir donner la communion aux fillettes d'une façon devenue habituelle.

Le 18 juin, note Don Valentin : «A la tombée de la nuit, Mari-Cruz se rendit au "cuadro", où elle tomba en extase... Ensuite elle marcha à travers le village. Peu de temps après, Jacinta et Loli sortirent à leur tour de chez elles, allèrent également au cuadro où elles tombèrent en extase. **Elles dirent qu'elles se trouvèrent en présence de l'Ange**».

Don Valentin se rendait-il compte de la nouveauté du fait ? Durant plusieurs mois saint Michel avait comme disparu ou se présentait seulement pour remplir silencieusement un ministère occasionnel. Aujourd'hui il revenait pour jouer un nouveau rôle.

Don Valentin se rendait-il compte de la date à laquelle l'Archange réapparaissait ? **Le 18 juin** ! Il y avait exactement un an qu'en ce même lieu, l'Archange et les fillettes s'étaient rencontrés. Que d'événements depuis lors ! et combien d'autres allaient encore se produire !

Le jour suivant, mardi 19, le curé note une nouvelle fois : «**A 10 h 30 du soir, Jacinta, Mari-Loli et Mari-Cruz eurent une apparition au cuadro...** (Quelques heures plus tôt, Loli et Jacinta y étaient allées en courant, et en arrivant tombèrent à genoux en extase ; **elles virent l'Ange** qui leur demanda de revenir plus tard à 10 h 30). Elles redescendirent au village et à l'heure indiquée remontèrent avec Mari-Cruz».

Cette deuxième entrevue avec l'Ange dut être impressionnante, voire effrayante, à en juger par certaines paroles des fillettes et par les larmes

qu'elles versaient : **«Ne nous dis pas cela !... Emmène-nous !... Qu'ils se confessent... Qu'ils se préparent ...!»**

La note peu détaillée de Don Valentin qui cette fois recueille seulement et très brièvement ce que d'autres avaient dit, ne donne pas une idée exacte de ce que dut être cette entrevue au cuadro.

Doña Eloisa de la Roza, belle-sœur du Dr Ortiz, se trouvait à ce moment dans la maison de Conchita. Celle-ci n'était pas allée avec ses compagnes : sa mère n'avait pas consenti à la laisser sortir car elle souffrait du genou. La nuit étant déjà bien avancée, on vit arriver Mr Ruiloba sous le coup d'une vive émotion, qui leur dit sans autre préambule :

— **«N'avez-vous pas entendu les cris que poussaient les trois autres fillettes dans la Calleja ?»**

— Non.

— **«C'était effrayant».**

Don Valentin dit dans ses notes que cet épisode **dura 50 minutes**. A la fin, pressées sans doute par les angoissantes questions des assistants, les fillettes dirent **qu'elles mettraient par écrit** le récit de leur extase.

J'ai une photocopie d'un texte bref signé de deux fillettes, daté du 19 juin 1962, moins important par ce qu'il contient que par ce qu'il laisse entrevoir.

«La Vierge nous a dit (ou plutôt nous a fait dire par l'Ange) qu'à tort nous ne nous préoccupions pas du châtiment, car il viendra sans que nous nous y attendions.

«Parce que le monde n'a pas changé, parce qu'Elle nous a déjà prévenus deux fois.

«Il faut changer, or rien n'a changé jusqu'ici.

«Préparez-vous, confessez-vous ; le châtiment viendra bientôt si le monde ne change pas...

«Quel dommage qu'il ne change pas ! S'il ne change pas, un très grand châtiment surviendra bientôt».

signé : **Maria Dolores Mazón - Jacinta González**

Les fillettes recherchaient par ces lignes, sous cette forme réitérative, malgré leur pauvre capacité d'expression, à inculquer de façon pressante les deux ou trois nécessités impérieuses entendues ou vécues (et avec quelle intensité) au cours de leur angoissante extase.

Garabandal, cette nuit-là, après les cris impressionnants de la Calleja, ne dut pas connaître un sommeil bien tranquille. Mais plus redoutables encore devaient être les heures suivantes.

Le mercredi 20 juin le jour se leva lumineux.

Le matin, Conchita... Mais voyons le récit de Doña Eloisa de la Roza : **«Nous accompagnions Conchita aux Pins où elle espérait que l'Ange lui donnerait la communion. Nous priions et attendions... Les choses se faisaient beaucoup attendre. La mère de la fillette, Aniceta, impatiente, se tourna vers le village et vit devant sa maison une personne qui lui parut être un Révérend Père ou un prêtre : "Il semble qu'il porte des cordons blancs" dit-elle. Alors Conchita se leva et se hâta de descendre : nous la suivîmes».**

Le nouvel arrivant était le Père Franciscain Félix Larrazábal, supérieur du collège du petit village de San Pantaleón de Aras (Santander). Il était bien connu de Don Valentin et arrivait à Garabandal pour s'occuper spirituellement de la paroisse à l'occasion de la Fête-Dieu.

Doña Eloisa poursuit : **«Le Padre célébra la messe dans l'église et nous donna la communion. A la sortie, Aniceta commenta : "Il y avait donc une raison pour attendre si longtemps là-haut ! Chaque fois qu'il y a un prêtre au village pour donner la communion, l'Ange ne vient pas"».**

La journée passa.

«A la première heure de la nuit, continue notre témoin, je m'approchai de la maison de Mari-Cruz pour reprendre un chapelet que j'y avais laissé. En chemin j'appris que les fillettes se trouvaient déjà dans la Calleja et je partis dans cette direction en toute hâte...» Mais elle ne put arriver jusque-là. Les fillettes au sortir de l'extase au cours de laquelle elles venaient de voir l'Ange firent savoir de sa part que personne ne devait dépasser la dernière maison du village ; les voyantes devraient être seules dans la Calleja à l'abri de toute curiosité ; on pourrait les entendre mais non les voir.

Doña Eloisa se joignit au groupe de personnes qui, impressionnées, silencieuses, suivaient de loin le déroulement d'une nouvelle extase des petites.

«Elles poussaient des cris effrayants, écrit-elle, que l'obscurité et le silence de la nuit rendaient plus saisissants encore... On les entendit s'écrier : "Attends ! Attends ! Non, non, qu'ils se confessent tous ! Hélas ! Hélas !"».

«Le moment vint où les gens commencèrent à demander et à se demander pardon publiquement».

«Le Padre Félix Larrazábal très ému priait à haute voix et nous fîmes de même... J'observai que lorsque pour un motif quelconque il cessait de prier, les fillettes se remettaient à pleurer et à crier de manière plus effroyable encore... Elles se calmaient quand la prière reprenait».

Combien de temps cela dura-t-il ? Dans les notes de Don Valentin, il est dit que l'apparition s'acheva vers les 2 h du matin.

Selon le récit de Doña Eloisa, les fillettes en revenant à l'état normal dirent aux gens qu'elles restaient sur place toute la nuit pour prier.

— Et nous, que faisons-nous ?

— Ce que vous voulez ?

«Je crois que personne ne bougea ; nous sommes restés là pour prier avec elles jusqu'à six heures du matin».

«A cette heure matinale, le Père se rendit à l'église suivi de tout le village et commença les confessions... Je puis dire que tout le village se confessa. Et de l'avis de tous, ce furent des confessions d'une sincérité et d'un repentir vraiment extraordinaires».

Des mois plus tard, la mère de Jacinta disait à Doña Maria Herrero de Gallardo : «On entendait pleurer les fillettes au milieu de tels cris et de tant d'effroi qu'instinctivement je me levai pour courir vers ma fille voir ce qui se passait : on me refoula vivement. La vision terminée, les petites revinrent vers nous, elles avaient le visage baigné de larmes. Elles demandèrent à tous de se confesser et de communier, laissant entendre qu'il risquait d'arriver quelque chose de terrible...»

Un homme du village, endurci, peu enclin à se laisser dominer par la peur et l'émotion, le maçon Pepe Diez, affirmait encore des années plus tard en ma présence : «Vous ne pouvez vous figurer ce que fut tout cela, jamais je n'ai vécu quelque chose de semblable».

Qu'ont-elles bien pu voir alors ?

Le 7 octobre 1962, Doña Maria Herrero se risqua à poser la question à Mari-Loli. Celle-ci, malgré sa répugnance à en parler, ne put que dire en balbutiant :

«Oh ! C'était horrible à voir. Nous étions frappées d'épouvante... Je ne trouve pas de paroles pour décrire ce que nous voyions.

«Nous voyions par exemple des rivières qui se changeaient en sang, le feu qui tombait du Ciel... et quelque chose de bien plus effrayant que je ne peux pas encore dévoiler.

«Le message que nous avons alors donné révélait que nous ne nous soucions pas du châtement, alors qu'il viendra lorsque nous ne nous y attendrons pas.

«La Vierge demanda que tous se confessent et communient».

Ce que révéla la fillette contient certes peu de détails. Ces quelques paroles cependant doivent nous suffire pour savoir à quoi nous en tenir et pour agir en conséquence².

Devant l'horrible spectacle qu'elles avaient contemplé, les fillettes prièrent la Vierge d'emmener les enfants avec Elle (Loli et Jacinta avaient alors des petits frères) pour leur épargner de telles souffrances. Mais la Vierge leur dit que lorsque ces choses se produiraient les enfants auraient grandi.

Miracle Eucharistique ou supercherie sacrilège

Après des veillées comme celles des nuits des cris, nous pouvons imaginer la ferveur qui allait régner à Garabandal pour la Fête-Dieu.

Or au lendemain de cette Fête se place un événement qui a suscité peut-être plus qu'aucun autre discussions et perplexités : je veux parler du «Miracle de l'Hostie».

Conchita écrivit dans son «Journal» : «Comme nous insistions tant auprès de la Vierge et de l'Ange pour qu'ils opèrent un miracle, le 22 juin, alors que j'allais recevoir la sainte communion des mains de l'Ange, il me dit : **«Je vais faire un miracle, non pas moi, mais Dieu, par mon intermédiaire et le tien».**

— «En quoi consistera-t-il ?»

— «Lorsque je te donnerai la Sainte Communion, on verra l'Hostie sur ta langue».

— «Mais quand tu me donnes la communion, on voit bien l'Hostie sur ma langue ?» dis-je pensivement.

Il me dit alors que non, que les gens ne voyaient pas l'Hostie mais que le jour du miracle on la verrait».

(2) Op. cit. 2^e partie - Ch. IV, p. 343 et suivantes.

Conchita dut rester un moment déçue d'un tel miracle, dans lequel elle ne voyait rien de spectaculaire. Elle se risqua à dire : «**Mais ce miracle sera bien peu de chose**». L'Ange se contenta de sourire.

Pendant quelques jours la fillette fut très désireuse de connaître la date de ce «petit miracle». Finalement, le 29, fête des saints Apôtres Pierre et Paul, alors qu'elle se trouvait aux Pins, au cours d'une locution intérieure **une voix se fit entendre** qui lui disait : «**Le 18 juillet, se réalisera le miracle, le tout petit miracle, comme tu l'appelles**».

Le 29 juin était encore considéré comme jour de fête en Espagne. En tombant cette année-là un vendredi, il ouvrait une période de trois jours fériés : vendredi, samedi, dimanche. Nombre de personnes de diverses localités en profitèrent pour monter à Garabandal.

Parmi elles se trouvait Don Luis Navas Carrillo, avocat à Palencia. Je renvoie celui qui veut savourer le **détail** de ces merveilles au récit de Mr Navas.

Je veux cependant mentionner deux points significatifs qui méritent d'être mis en relief. Le premier est la vénération spéciale envers les ministres de Dieu qui allaient traverser la pire des crises qu'ait connues l'Eglise au cours de sa longue histoire, et le second, la singulière œuvre de miséricorde à l'endroit d'une jeune Uruguayenne, Concepción Zorilla, membre de la troupe du théâtre parisien des «Folies Bergère»³.

La nouvelle qu'un miracle allait se produire se propagea progressivement. Conchita le dit d'abord à ses trois compagnes, puis d'accord avec elles, à Don José Ramón de la Riva. Cette dernière communication se fit aux Pins, l'après-midi du 2 juillet.

Mais Don José dut partir sans savoir la date à laquelle le miracle allait arriver, Conchita n'ayant pas été autorisée à la révéler dans l'immédiat. Il dut attendre quelques jours. Lorsqu'elle put dévoiler le secret : «**Je l'ai dit au village, écrit-elle dans son Journal. J'ai même écrit des lettres...**» J'ai eu l'occasion de lire quelques-unes de ces lettres : elles sont rédigées en style télégraphique : «**L'Ange m'a dit que le 18 de ce mois l'on verrait l'Hostie quand je communierai**».

L'un des destinataires de ces lettres fut le Dr Ortiz de Santander. Celui-ci inquiet devant une telle annonce monta à Garabandal pour faire part à la petite de certaines considérations. Au cours de leur conversation, Conchita eut cette réflexion : «**Mais cela me paraît un petit miracle, bien petit ! Plus tard viendra celui de la**

[3] Op. cit. 2^e partie - Ch. V, p. 355 et suivantes.

Vierge qui, lui, sera un MIRACLE ! C'est alors qu'on ne doutera plus».

Le Dr Ortiz reçut de Conchita la mission de communiquer à Don Francisco Odriozola, prêtre de Santander, une invitation spéciale pour qu'il monte à Garabandal le 18 juillet. Don Odriozola ne tiendra aucun compte de cette invitation. Alors qu'il était le membre le plus influent de la Commission d'enquête, il s'engageait chaque jour davantage dans son hostile opposition à ces phénomènes...

Le village lui-même, à commencer par son curé Don Valentin, sentait croître sa crainte et sa méfiance quant au déroulement du miracle annoncé. Nous lisons dans le Journal de Conchita : **«Don Valentin qui doutait de la réalisation du miracle me dit de ne plus écrire de lettres. De même qu'un habitant du village, Eustaquio Cuenca... Les gens du village n'y croyaient pas».**

Le 18 juillet était un mercredi. Depuis le dimanche précédent des étrangers arrivaient, ils voulaient être témoins du miracle.

Parmi eux se trouvait de nouveau Don Luis Navas Carrillo qui recommença à prendre régulièrement des notes. Il les termine ainsi : **«Je tirais la conclusion que si la curiosité constitue au départ le seul mobile de la visite à Garabandal, elle doit bien vite céder la place à ce que l'on ressent ici qui pousse peu à peu à la prière et au sacrifice pour conduire à goûter la Paix et la Sérénité de ce Petit Thabor».**

Mais les voyantes ne vivaient pas continuellement sur un Thabor. Mr Navas Carrillo s'étonna de ce qu'il n'y eut pour elles aucune exception pour les travaux quotidiens : «Il me souvient qu'un jour nous nous étions couchés après le lever du jour, vers les 6 h : à 10 h, Maria-Dolores était déjà à l'église assistant à la messe. Peu après je la vis effectuer plusieurs voyages entre le pré et la maison, les épaules disparaissant sous une énorme charge de fourrage».

Une brève note du même Mr Navas Carrillo nous dépeint l'ambiance du village à la fin de la soirée du 17, veille du grand événement attendu. **«Durant le jour d'innombrables voitures arrivèrent. Les maisons se remplissaient, il devenait très difficile de trouver un lit pour la nuit. Une fois de plus les granges furent mises à contribution pour que tout le monde pût prendre un peu de repos».**

Le 18 juillet fut doublement jour de fête : pour les visiteurs parce qu'ils espéraient assister à un phénomène merveilleux selon ce qu'avait annoncé

Conchita ; pour les gens du village, parce que c'était pour eux le grand jour de l'année, la fête patronale de la paroisse.

Tard dans la matinée, la grand-messe eut lieu dans l'église, chantée et célébrée avec diacre et sous-diacre comme cela se faisait avant les nombreux changements conciliaires. **«C'était émouvant, dit Mr Navas, de voir tant de communions, spécialement de nombreuses personnes étrangères au village. Il fallut fractionner à plusieurs reprises les hosties pour que tous puissent communier d'une petite parcelle».**

Les heures s'écoulaient lentement : d'abord chargées d'espoir confiant dans la matinée, puis de tension grandissante dans l'après-midi. A mesure que le temps passait, nous dit ce témoin, notre inquiétude allait croissant, au point de se transformer à la fin en véritable angoisse.

«Nous imputons ce retard — peut-être même l'annulation du prodige annoncé — au bal qui avait lieu au village : n'oublions pas que c'était la fête. Et le temps passait. Nous faisons mille conjectures. Quant à moi, je ne pouvais oublier ce qui s'était passé le 18 octobre précédent... Cela me faisait souffrir de penser que la foi et les bonnes dispositions d'innombrables personnes, notamment celles qui venaient à Garabandal pour la première fois, pourraient être ainsi abusées».

La nuit tombée, d'assez nombreux curieux commencèrent à abandonner le village.

C'était surtout à l'intérieur et à l'entour de la maison de Conchita que l'on se tenait dans l'attente du miracle. La fillette se montrait confiante sans appréhension ; mais autour d'elle, l'ambiance se chargeait d'inquiétude voire de crispation.

Enfin, à une heure bien avancée de la nuit, **«l'Ange m'apparut ; il resta un peu avec moi et comme les autres jours me dit : Récite le "Je confesse à Dieu" et pense à Celui que tu vas recevoir... Ensuite il me donna la communion et me dit de réciter : "Ame du Christ", de rendre grâce et de garder la langue sortie avec la Sainte Hostie, jusqu'à ce qu'il s'en aille et que vienne la Vierge...»** (Journal de Conchita)

La fillette eut donc l'impression que tout se déroulait à l'intérieur de sa maison, sans qu'elle-même ne se fût déplacée. En fait certains purent assister à la scène à l'extérieur... **«Je la vis descendre l'escalier, témoigne Mme Ortiz, les mains jointes sur la poitrine, la tête rejetée en**

arrière, la bouche entrouverte, avec une expression de bonheur véritablement merveilleuse».

A côté de cette dame, un R.P. Jésuite, Professeur à l'Université de Comillas et spécialiste en matière de spiritualité, le P. Bravo put contempler l'enfant et ne savait que répéter : «**Quelle merveille ! Quelle merveille !**».

En extase Conchita sortit dans la rue ; autour d'elle, les gens se bousculaient. Son robuste frère Miguel et le solide Pepe Diez se placèrent de chaque côté pour la protéger.

Ayant tourné le coin du pâté de maisons, la fillette tomba à genoux en pleine rue, ouvrit la bouche et sortit la langue pour communier. Et...

Le fait est indubitable, certifié et confirmé par de nombreux témoins, que sur la langue de la petite, sortie avec grâce sur la lèvre inférieure, on vit pendant quelques instants une Hostie blanche. Bien qu'il fût nuit, la scène étant convenablement éclairée par une multitude de lampes électriques, il fut possible de prendre quelques photos.

Pour certains le miracle fut indiscutable dès le premier instant. Pour d'autres, spécialement pour ceux qui n'étaient pas au premier rang des observateurs, les doutes s'élevèrent vite : ils ne se sont pas encore dissipés.

Après la communion, la fillette entreprit une marche extatique dont le premier arrêt fut la Calleja où un groupe de personnes attendait le miracle. Parmi elles se trouvait notre ami bien connu l'avocat de Palencia Don Luis Navas. De là Conchita descendit à reculons vers le village... Deux fois elle alla jusqu'à la porte de l'église, récita le chapelet en parcourant les rues, visita le cimetière et finalement chanta le «Salve Regina», après avoir fait embrasser par la Vision de nombreux objets qu'on lui avait remis à cet effet.

Puis elle regagna sa maison, revenue à l'état normal. Mme Ortiz lui dit : «**Que tu dois être contente, Conchita ! enfin le miracle s'est produit**».

— «**Oui, mais la Vierge m'a dit que beaucoup, même après l'avoir vu, ne croiront pas**».

La Commission d'enquête de Santander (aucun de ses Membres ne daigna monter pour observer et constater l'événement) se retrancha alors dans son idée qu'il ne s'était rien produit, attribuant à la suggestion, à l'hallucination ou à l'**hystérie collective** ce que les assistants disaient avoir vu... Même devant des preuves évidentes, telles que les plaques photographiques qui avaient été impressionnées, elle se réfugia dans l'hypothèse d'une **indigne supercherie**. «Conchita, aidée par quelqu'un

avait monté tout ceci avec habileté, et elle-même avait préparé ce qu'ensuite elle montra sur sa langue !!!⁴

Mais les témoignages de ceux qui avaient été les plus proches de la fillette au moment décisif sont écrasants. Ainsi celui du maçon Pepe Diez, celui du jeune Miguel González et du sage agriculteur de Pesués, Benjamino Gomez : **«Quand Conchita ouvrit la bouche pour communier, sur sa langue examinée au moyen d'une puissante lampe, il n'y avait absolument rien, et soudain, une hostie d'une blancheur immaculée apparut»**... Ils auraient maintenu cette déclaration de la façon la plus catégorique et sous les serments les plus sacrés devant un tribunal ecclésiastique. Mais ce tribunal ne fut jamais constitué. On ne les invita jamais à déposer.

Deux hommes venus de loin connurent cette nuit-là, en présence du miracle de l'Hostie, deux expériences personnelles qui éclipsèrent certainement toujours toutes les autres : Don Alejandro Damiáns de Barcelone et le médecin français de Paris le Docteur Caux.

Du long témoignage de Mr Damiáns, je ne veux reprendre que quelques points :

«Je dois signaler que peu avant le milieu de la nuit, les nuages qui auparavant obscurcissaient le ciel se dissipèrent : **une multitude d'étoiles très lumineuses en ces altitudes commencèrent à briller tout autour de la lune. A la lumière de cette dernière, et à celle d'un grand nombre de lampes de poche** qui éclairaient la rue, je pouvais voir nettement Conchita, la bouche ouverte et la langue sortie, dans la classique attitude de la communiant. Elle était plus belle que jamais ! Son expression, ses gestes loin de provoquer les rires ou de paraître ridicules étaient d'un mysticisme impressionnant et émouvant.

«Soudain, sans que je puisse décrire comment, **sans que Conchita eut modifié en rien son attitude ou son expression, la sainte Hostie apparut sur sa langue.**

«Il est impossible de dépeindre l'impression que je ressentis à ce moment ! et que je ressens aujourd'hui en la remémorant... C'est quelque chose qui me prend au cœur, le remplit de tendresse, et alors je suis incapable de refouler les larmes qui montent mouiller mes yeux.

«Je ne me rendis pas compte du temps écoulé. Je me rappelle seulement comme dans un songe les voix qui me criaient de me baisser et également d'avoir senti un coup violent sur la tête...»

[4] Op. cit. 2^e partie, chap. V p. 353 et suivantes.

— Et qu'arriva-t-il au Dr Caux ?

Le jour de l'Assomption de l'année suivante, 15 août 1963, ces deux messieurs se rencontrèrent de nouveau à Garabandal et eurent un dialogue qui fut ensuite soigneusement consigné par écrit⁵. En voici les passages essentiels :

Mr Damiáns : Ce que j'ai ressenti au dedans de moi-même, je ne pourrai jamais le décrire.

Dr Caux : Dites-moi, avez-vous bien regardé tout le temps ?

Mr Damiáns : Oui, dès que je me vis près de la petite, je ne cessais de la regarder et je peux jurer que je n'ai pas perdu de vue sa langue un seul instant. Je vis se former l'Hostie sur sa langue avec une rapidité que l'œil humain ne peut saisir. J'étais stupéfait, muet de saisissement ! Sans me rendre bien compte de ce que je faisais, je saisis ma caméra et rapidement je pus filmer les dernières secondes du miracle. Le bonheur que je ressentis alors, je ne l'échangerais certainement pour rien au monde. C'était vraiment extraordinaire ! Pour cela je donnerais ma vie. Après cette vision, il me fut impossible de suivre la petite en extase ni d'accompagner ma femme. Je ne pus que me réfugier dans un recoin et pleurer en silence.

Dr Caux : Je suis heureux d'entendre cela. Vraiment. Mais il reste deux choses que j'aimerais savoir : Pourquoi votre joie était-elle si grande, et vous trouviez-vous alors en état de grâce ? Pardonnez-moi mon indiscrétion.

Mr Damiáns : Je vous répons avec grand plaisir. J'étais dans la grâce de Dieu, et ce qui produisit chez moi cette si profonde émotion, ce ne fut pas le miracle lui-même, ni le fait de voir la fillette avec l'hostie blanche sur la langue. Je vais vous confier quelque chose de troublant : ce que je vécus, ce dont j'eus l'insigne sensation fut DE ME TROUVER EN PRÉSENCE DU DIEU VIVANT ET VRAI.

Je ne pourrais laisser altérer mon impression pour rien au monde. Si Dieu veut que je voie le miracle annoncé, j'en serais enchanté, mais s'il n'en était rien, que vous dirais-je ?, je crois qu'il me serait difficile maintenant de ressentir une impression comme celle de "Le voir" en ce moment solennel et grandiose de ma vie.

(5) Op. cit. p. 386.

Dr Caux : Vous ne savez pas à quel point vous me rendez heureux d'un côté et malheureux de l'autre. J'ai ressenti la même chose que vous, mais en sens inverse.

J'avais tout préparé pour filmer l'événement, tout était au point... et tout tourna mal, je ne pus rien filmer. Ce n'est qu'au dernier moment, à la dernière fraction de seconde que je parvins à voir l'Hostie qui déjà disparaissait, avalée par la petite. Au même instant, j'eus l'impression d'une douleur épouvantable qui m'oppressait... **LA DOULEUR D'UN DIEU PERDU : D'UN DIEU QUE J'ÉTAIS PARVENU À ENTREVOIR POUR LE VOIR DISPARAÎTRE.** C'est à ce moment seulement que je réalisais que j'étais en état de péché mortel. Je pleurai comme vous mais de douleur ! Je compris ce qu'étaient le péché et l'enfer. Ma femme essaya inutilement de me consoler. Je n'aurais pas su lui expliquer et elle ne m'aurait pas compris. C'était quelque chose de trop douloureux pour être partagé ou pour en recevoir consolation. J'ai même eu l'impression cette nuit-là, à Garabandal, que les gens m'évitaient, comme s'ils avaient vu mon péché !

Maintenant je sais ce qu'est Dieu et ce qu'est l'enfer : **de ne pas voir Dieu.** La vue de l'enfer me pousse à essayer de remuer le monde moi-même en annonçant ce qui s'est passé, ce qui va arriver, pour que les âmes soient sauvées. Ma famille fut la première à me croire fou, bien que maintenant elle ne soit plus du même avis. Mais je vous assure que l'opinion des autres m'importe peu ; Dieu seul m'importe».

Dans une lettre d'avril 1970, la baronne Marie-Thérèse Le Pelletier de Glatigny me disait : **«L'autre soir à Paris, le Dr Caux nous faisait des confidences sur ce qu'il avait ressenti cette nuit-là à Garabandal. Il nous certifia qu'au moment précis du miracle, il avait vécu une expérience que la parole humaine ne saurait traduire : ce qu'est la perte de Dieu, la véritable peine de l'enfer, en même temps qu'il était saisi par l'horreur que lui procurait son état de péché mortel.**

«Priez pour moi, Madame, me dit-il, pour que je ne retombe jamais dans le péché, maintenant que j'ai fait l'expérience de sa terrible dimension».

Je crois que cette page de Garabandal est d'une très grande valeur, de quelque point de vue qu'on l'examine. Cependant, par un concours de circonstances et d'actions que l'on ne parvient pas à s'expliquer, le plus épais brouillard de doutes et de soupçons s'est maintenu avec obstination sur le fait même qui fut sa cause, son origine.

Des témoins comme Messieurs Caux et Damiáns n'ont jamais été appelés à faire leur déclaration dans la forme requise. La Commission d'enquête, responsable, se cantonna sans attendre dans l'opinion que l'événement du 18 juillet avait été une fraude habilement montée par Conchita et ses complices.

Une question vient alors tout naturellement à l'esprit :

Pourquoi ne plus monter de fraudes identiques, puisque des expériences comme celles que vécurent ces deux messieurs en valent véritablement la peine ?

UN SECOND ÉTÉ À GARABANDAL

La journée du 18 juillet provoqua une véritable effervescence de commentaires et d'attitudes les plus diverses⁶.

Pendant les derniers jours du mois de juillet et davantage encore durant les premiers jours d'août, le nombre de visiteurs ne cessa d'augmenter ; et comme on pouvait s'y attendre, arrivèrent parmi eux quelques spécialistes ou qualifiés ou distingués, qui essaieraient d'expliquer, de juger tout cela : tâche à la vérité malaisée car à Garabandal on a touché du doigt comme rarement ailleurs combien sont insondables les desseins du Seigneur (Rm 11-33). Sages et savants de ce monde (Lc 10-21) en restent déconcertés. Un discret silence de leur part serait souvent le moindre mal !

Ce que nous avons dénommé la «dimension eucharistique» de Garabandal prit pendant cet été 1962 un relief spécial.

Les notes de Don Valentin mentionnent fréquemment : «Aujourd'hui les fillettes disent avoir reçu la communion des mains de l'Ange». On trouve en date du 2 août, fête de Notre-Dame des Anges : «**Conchita dit que depuis le 18 juillet, chaque fois qu'il n'y a pas de messe, l'Ange vient lui donner la communion. Loli aussi**»... Si ces communions passèrent plus d'une fois inaperçues, ce fut à cause de l'heure et de l'endroit où elles se déroulaient.

Ce qui s'est passé le 6 août, fête de la Transfiguration du Seigneur, mérite une mention spéciale.

Au cours de la matinée, arrivèrent trois Frères de Saint Jean de Dieu (Frères hospitaliers) qui avaient entendu parler des événements de Garabandal. Ils s'informèrent avec plus de précision dans le village. Il n'était pas loin de midi quand ils montèrent aux Pins pour manger quelques

(6) Op. cit. 2^e partie - Ch. VI p. 392 et suivantes.

sandwiches. A peine avaient-ils commencé qu'arriva une grande fillette accompagnée de trois jeunes enfants ; apprenant qu'il s'agissait de Conchita, la plus âgée des voyantes, ils commencèrent à lui poser des questions et lui offrirent même un de leurs sandwiches.

«Non, merci, je ne peux rien prendre parce que je suis montée ici pour communier»⁷.

Cette insolite réponse laissa bouche bée les trois Frères qui n'étaient pas au courant de ce genre de communion.

Quelques instants après la fillette s'éloigna silencieusement et lentement, puis tomba soudain à genoux.

«Deux d'entre nous s'agenouillèrent aussi, l'un à côté de Conchita, l'autre à trois pas en face d'elle pour mieux l'observer ; le troisième porteur de l'appareil photographique se disposa à prendre quelques clichés».

Ils virent, saisis d'émotion, ce qu'avaient vu tant de témoins des «communions mystiques».

Fait particulier, la communicante après son action de grâces et toujours en extase, avec des attitudes et des mouvements pleins de grâce, présenta le scapulaire de chacun des Frères au baiser de l'Ange.

Revenue ensuite à l'état normal, elle leur dit que l'Ange l'avait emmenée communier aux Fins parce qu'ils s'y trouvaient et qu'en outre Il lui avait donné un message pour chacun d'eux.

Imaginons leur impatiente curiosité. Ils durent cependant se contenir et accepter d'attendre, Conchita affirmant qu'elle n'était pas autorisée à le leur dire immédiatement.

Le mois d'août s'acheva sur un fait qui n'a pas été mis suffisamment en relief.

Don Valentin le relate brièvement dans ses notes en quelques mots trop succincts.

«Loli a dans sa maison une apparition à 5 h 30 ; elle donne des objets à embrasser à la Vision. Une anglaise de religion anglicane, très émue, demande le baptême».

C'était le mercredi 29.

L'histoire de cette Anglaise me paraît très significative et d'une portée intéressante, si nous la rapprochons d'autres épisodes :

— la conversion d'une jeune **israélite**.

(7) Selon Don Valentin, les fillettes observaient toujours un jeûne eucharistique rigoureux.

- la conversion d'un **protestant**.
- la récitation de l'Ave Maria dans la langue liturgique des chrétiens orientaux **schismatiques**.

Il semble que dans le mystère de Garabandal une attention toute spéciale soit donnée à nos «frères séparés» et que cette séparation ne fasse pas obstacle à la maternelle mansuétude de Marie.

ÉVÉNEMENTS MARQUANTS DE SEPTEMBRE

Le mois commença de façon très particulière. Le premier septembre tombait un samedi, premier samedi du mois, remarquable par la dimension qui lui est donnée dans le Message de Fatima.

Après le chapelet du soir à l'église Conchita tomba en extase à la porte même. Deux minutes après, ce fut au tour de Loli et Jacinta. Deux minutes encore et ce fut Mari-Cruz. Or il était devenu rare que les quatre voyantes eussent une apparition en même temps.

Un public nombreux les accompagna dans leur marche extatique. Elles montèrent d'abord aux Pins pour y réciter un nouveau chapelet. A reculons elles entreprirent la descente vers le village, allèrent au cimetière et firent plusieurs fois le tour de l'église...

Trois jours plus tard intervient un nouvel élément d'importance capitale.

Dans la nuit du 4 septembre Conchita a une extase prolongée, parcourt les rues du village, va au cimetière, chante et prie... Elle rentre chez elle, tombe à genoux et se met à parler. Une personne de l'assistance approche de ses lèvres un micro pour essayer d'enregistrer ses paroles à peine perceptibles...

On écoute ensuite, on ré-écoute l'enregistrement : l'émotion est grande. Il s'agit **nettement de l'annonce d'un miracle**. Annonce qui rapidement va devenir le principal sujet de commentaires et d'espérance.

Il est donc ainsi vérifié qu'en ces jours de septembre 1962 pour la première fois, de façon claire et incontestable, un miracle fut annoncé qui n'aura rien d'un «tout petit miracle».

De ces premières indications, il ressort :

- **qu'il va être grand ;**
- **que lorsqu'il se produira, tous ceux qui se trouveront dans le village et ses environs le verront ;**
- **que le Pape régnant alors le verra de là où il se trouvera, et aussi le Padre Pio ;**

— qu'il semble que Conchita soit la seule des voyantes ayant à jouer un rôle dans son annonce.

Un grand miracle comme couronnement de tous ces événements : cela se trouve confirmé sans équivoque dans ces quelques lignes du Journal de Conchita (selon mes références elle commença à l'écrire en septembre 1962 et le termina au printemps de l'année suivante) :

«La Très Sainte Vierge m'a annoncé un GRAND MIRACLE, que Dieu Notre Seigneur va faire par Son intercession. Miracle qui devra être à la dimension de ce dont le monde a besoin, vu la grandeur du châtiment que nous avons mérité.»

* * *

L'annonce du Miracle fut certes la grande NOUVELLE de septembre, mais cette période ne manque pas d'intérêt à plus d'un autre titre. Je suis tenté de dire que ce mois à Garabandal fut l'un des plus riches ainsi qu'en témoignent les notes si concordantes de Don Valentin amené à relater à plusieurs reprises des faits identiques.

1) **Communions mystiques** dont il a été dit : «Habituellement l'extase ne dure pas longtemps, mais elle est émouvante. La fillette **tombe à genoux** (il semble que le Ciel ne soit aucunement enclin à favoriser la communion debout). **A voix très basse, elle récite le «Je confesse à Dieu», se signe, joint les mains devant la poitrine, sort la langue, avale quelque chose d'invisible, refait le signe de la croix, récite à voix très basse sans jamais l'oublier «Ame du Christ, sanctifiez-moi».** Aussitôt elle se signe de nouveau et revient à l'état normal. Les prières après la communion sont semble-t-il dites par l'Ange lui-même... **Les petites restent toujours à jeun jusqu'à l'heure de la communion, jeûne du style ancien, c'est-à-dire sans manger ni boire après minuit...»**

2) **Extases accompagnées de sacrifices** : «les fillettes, écrit Don Valentin, attendent sans se coucher jusqu'à 22 h 30 ; si à cette heure-là elles n'ont reçu aucun appel, elles s'en vont dormir. Si elles en ont reçu un, elles attendent l'Apparition tout le temps nécessaire, bien qu'elles tombent de sommeil : **La Vierge leur a dit qu'elles devaient attendre et faire des sacrifices...** Elles n'y manquent pas puisqu'ensuite **durant la journée, elles mènent une vie normale dans leur maison, aidant leur mère...** La mère de Conchita m'a dit que sa fille dormait presque plus scuvent sur une chaise que dans son lit ; elle passe les nuits assise attendant l'Apparition ; elle dort en appuyant la tête sur

le mur. Et le jour suivant, sans défaillance, elle reprend son travail. **Les quatre fillettes travaillent, lavent la vaisselle, nettoient, vont laver au ruisseau... tout comme les autres.** Le manque de sommeil et de repos n'altère ni leur résistance, ni leurs traits».

3) **Grâces de conversions** : au cours d'une extase nocturne, nuit du 5 au 6 septembre, Loli intervint tout spécialement pour une Anglaise non catholique. **«Barbara, note Don Valentin, était pâle et très émue. L'extase terminée elle parla avec Loli, convaincue que tout venait de la Vierge et bien décidée à se faire catholique».**

* * *

Pour toute l'Église, ce mois de septembre fut un mois chargé des espérances basées sur les promesses du concile œcuménique convoqué par S.S. Jean XXIII. Dans ce Concile, le Pape, beaucoup de prélats et de prêtres avaient placé d'énormes espoirs⁸...

Déjà nombre de pères conciliaires avec leur suite d'assesseurs et d'accompagnateurs se mettaient en chemin vers Rome. Certains d'entre eux qui venaient d'Amérique Latine faisaient halte en Espagne : halte dont plusieurs profitaient pour passer par Garabandal. Que se passait-il vraiment là-bas ?

C'est ainsi, par exemple, que le dimanche 16 septembre, deux prêtres argentins venaient au village, observaient avec grande attention et se montraient très impressionnés. Ces deux prêtres accompagnaient l'archevêque de Rosario, le Cardinal Caggiano.

En ces mêmes jours, le Docteur Puncernau, neuropsychiatre de Barcelone qui avait déjà examiné les voyantes, poursuivait ses observations... Le Docteur Ortiz de Santander qui se trouvait là aussi l'aborda un jour directement :

— «Cher Ami, quelles sont vos conclusions ?»

— **«Les fillettes sont parfaitement normales : je n'en ai pas le moindre doute. A l'évidence, les faits ne peuvent être attribués à aucune maladie. C'est la troisième fois que je viens ici pour étudier le comportement des voyantes ; si j'avais découvert quelque chose de suspect chez elles, je le dirais.»**

* * *

[8] Op. cit. 2^e partie, chap. IX, p. 425 et suivantes.

Au cours de leurs extases, les fillettes se permettaient fort librement toute sorte de questions (après tout, ne s'agissait-il pas d'une rencontre avec leur Mère ?) mais le dialogue portait invariablement sur des points importants :

— «Comment est le Ciel ? ... Dans le Purgatoire, y a-t-il du feu ? ... Au ciel, ne peut-on entrer avec un seul petit péché ? ... Est-ce que pour un pécheur se convertir coûte beaucoup ? ... Je prierai beaucoup pour qu'ils viennent nombreux ici et se convertissent... Et aussi pour que les bons deviennent meilleurs ... Tu sais, mon frère a très mal à l'estomac, je ne Te demande pas de le guérir, mais seulement de soulager un peu sa douleur.»

(Conchita, le 25 septembre)

— «Vierge très Sainte, fais que je ne T'abandonne pas ! Que je T'aime toute la vie. Oh ! que jamais, jamais je ne Te délaisse... Que je T'aime toujours, toujours jusqu'à la mort. Oh ! Vierge très Sainte, ne nous abandonne pas.»

(Loli, la nuit du 12 au 13)

Pour Mari-Cruz, les visions et dialogues s'achevèrent en ce mois de septembre.

Le 18 devait être le jour de sa dernière communication avec le Ciel par le moyen extraordinaire de l'extase.

Cela faisait déjà des mois qu'elle avait très peu d'apparitions ; mais à partir de ce jour elles cessèrent complètement.

Pourquoi ? Seul le Ciel peut donner une réponse. On peut tenter une éventuelle explication, comme je le fais dans mon livre déjà cité⁹.

Le mystère de Garabandal, bien que l'une de ses protagonistes ait été mise à l'écart et qu'une autre, Jacinta, connût de longues périodes sans extase, n'était pas près de se terminer.

Combien de temps le mystère durerait-il encore ? Quel en serait le dénouement ?

(9) Mari-Cruz, pour une raison inconnue, avait cessé d'aller réciter le chapelet le matin au Cuadro.

CHAPITRE VIII

VERS UN ÉTRANGE DÉNOUEMENT

GARABANDAL ET LE DERNIER CONCILE

Fin septembre, début octobre 1962 plus que jamais se trouvait vérifié l'adage : «Tous les chemins mènent à Rome».

Effectivement, nombre de chemins voyaient passer les évêques catholiques et leurs accompagnateurs se rendant à l'appel du successeur de Pierre.

L'évêque de Santander, Don Eugenio Beitia Aldazábal dut également partir. Mais auparavant, le 7 octobre, jour même de la fête de Notre-Dame du Très Saint Rosaire, il signait une nouvelle note rédigée par la Commission, par laquelle les faits de Garabandal se trouvaient une nouvelle fois désapprouvés : ainsi s'affermissait l'officielle attitude d'incrédulité et d'hostilité envers Garabandal.

Il ne s'agissait pas d'une condamnation canonique, puisqu'aucun procès canonique, aucune étude digne de ce nom n'avait précédé cette note. Aucun fait nouveau n'était intervenu de nature à justifier une nouvelle intervention de la hiérarchie... Alors ? Peut-être voulait-on une fois pour toute porter sur les événements un jugement définitif et irrévocable, sur ces faits susceptibles de provoquer à Rome d'embarrassantes questions et qui, de plus, heurtaient fortement l'esprit sécularisant commençant à souffler dans certains secteurs de l'Eglise, prélude des changements que le Concile devait apporter.

Garabandal qui se présentait, et ceci apparaît chaque jour plus clairement, en mystérieuse et étroite relation avec ce qui allait se passer à Rome (et ensuite dans toute l'Eglise) à partir de ce mois d'octobre 1962, recevait ainsi à la veille du grand événement conciliaire une nouvelle atteinte que beaucoup espéraient devoir être le coup de grâce.

Les effets de cette première note de Mgr Beitia ne donnèrent pas pleine et entière satisfaction aux Membres de la Commission, mais ils suffirent pour faire diminuer notablement l'affluence des visiteurs. Au dos d'une image envoyée le 25 octobre au Curé de Barro, Loli écrivait : **«Il vient moins de visiteurs qu'avant la publication de la note de l'évêché, mais il vient du monde tous les jours».**

Le R.P. Don Luis Lopez Retenaga consignait deux mois plus tard dans un rapport : **«La note de l'évêché de Santander du 7 octobre a plongé dans une étrange confusion beaucoup de témoins oculaires des phénomènes, venus à la conclusion que de telles choses ne pouvaient être que surnaturelles».**

Rappelons qu'en Espagne, à cette époque-là, la parole d'un évêque était **pratiquement** considérée comme indiscutable. Pour la très grande majorité des gens, un évêque c'était l'Eglise... interprétation pour le moins outrée sans nul doute.

* * *

Il est utile de signaler ce qui arriva à Garabandal le soir même où l'évêque signait cette note si sévère.

Une veillée du Rosaire se tint dans la maison de Loli, dans une ambiance d'intimité, et Madame Maria Herrero de Gallardo demanda soudain :

— «Dis-moi, Loli, quelle est la Vierge que tu vois ?»

— **«Il n'y a qu'une Vierge, bien qu'on puisse L'appeler de différents noms : du Carmel, du Pilar, du Rosaire...»**

— «Bien. Mais comment est la Vierge que tu vois ?»

La fillette fit une fois de plus la description de la Vierge qui lui apparaissait et conclut avec enthousiasme :

«Ses yeux surtout sont extrêmement beaux ! Il n'existe sur terre rien de comparable. Je peux seulement répéter qu'ils sont superbes : l'on ne peut faire autrement que de les regarder.»

Quelques heures après, vers 1 h 30 du matin, Loli tomba à genoux, dans la cuisine de sa maison. «Son visage, dit Doña Maria, se trouvait véritablement transfiguré ; la tête tournée vers le haut, les cheveux tombaient sur ses épaules de façon très gracieuse ; ses yeux ravis regardaient...»

A un moment de l'extase, la fillette comme de coutume présenta au baiser de la Vierge les objets apportés par les visiteurs. Parmi eux, se trouvait un petit missel appartenant à Doña Maria : celle-ci se risqua à dire à Loli, l'extase achevée : «Etant donné la rapidité avec laquelle tu as présenté les pages de mon missel au baiser de la Vierge, ne les a-t-Elle pas baisées trop précipitamment ?»

«Oh non, certainement non ! La Très Sainte Vierge ne peut l'avoir fait précipitamment. Elle fait tout de façon parfaite.»

Bonne leçon pour tous, faire toutes choses grandes et petites avec le plus grand soin, sans précipitation ni négligence.

* * *

A Garabandal depuis plusieurs semaines, on priait pour le Concile ; pour qu'il connût un véritable succès, pour le bien de l'Eglise et du monde. Lors d'une veillée de prières à cette intention (28 septembre), il y eut même une prédication par un Révérend Père Passionniste en visite, le P. Eliseo de Barcelone. L'avocat Don Luis Navas se trouvant parmi les assistants écrivit par la suite dans ses Mémoires : **«A ce moment je n'enviais nullement de me trouver en des endroits aussi réputés que Lourdes ou Fatima. J'avais la sensation de me trouver sous l'influence la plus directe, immédiate et maternelle de Notre-Dame».**

Pour de nombreuses personnes partageant les mêmes sentiments, il était difficile d'admettre que, sans jamais apporter une seule preuve, la Commission s'obstinât dans sa position que les faits de Garabandal ne présentaient aucun signe de surnaturalité, que tout pouvait trouver une explication naturelle.

L'inauguration solennelle du Concile était annoncée pour le 11 Octobre, fête de la Maternité de Marie.

Je ne sais si la nuit qui la précéderait le Pape Jean XXIII dormirait beaucoup, lui qui avait convoqué ce grand rassemblement oecuménique, qui avait mis en lui tant de rêves et d'espérances.

A Garabandal il y eut veillée cette nuit-là.

«Je passais toute la veillée, écrit Don José Ramón de la Riva, à la maison de Conchita. Ce même jour, 10 octobre, la note de Monseigneur l'évêque était parue dans la presse.

«J'étais venu à Garabandal avec l'ambassadeur d'Espagne en Arabie Saoudite : Don Alberto Mestas, un de mes paroissiens.

«Pour occuper la longue veillée, nous imaginâmes le jeu des questions... et Conchita lança celle-ci : **«Voyons, qui va deviner l'heure à laquelle viendra la Vierge ?»**. Chacun annonça une heure : toutes furent dépassées. Les assistants s'endormirent, quelques-uns s'en allèrent.

«Je m'engageai à rester éveillé pour les avertir lorsque se produirait l'extase. La vérité c'est que cette nuit-là le sommeil ne me venait pas ; j'étais persuadé qu'il n'y aurait pas d'extase avant 8 h du matin, heure annoncée pour la cérémonie d'ouverture du Concile et je le dis publiquement.

Quand le poste à transistors commença à retransmettre cette cérémonie solennelle, je regardais la fillette : elle venait d'entrer en extase».

On sait que la petite parla du grand événement avec sa Vision. Qu'elle posa des questions et reçut des réponses... Mais il n'a pas été possible de connaître avec exactitude les communications que fit alors le Ciel : le Concile devait par ailleurs se révéler fort complexe, tant en son déroulement qu'en ses décisions et conséquences.

Au cours de cette extase, la question fut posée qui semblait particulièrement de circonstance :

— **«Pourquoi Monseigneur l'évêque a-t-il publié cette nouvelle note ?»**

Plusieurs personnes entendirent la question : comme de juste, elles tentèrent ensuite de satisfaire leur curiosité :

— «Et que t'a répondu la Vierge ?»

— **«La Vierge n'a rien dit, elle s'est contentée de SOURIRE».**

Les raisons de ce sourire furent peut-être les prétentions des uns et les craintes des autres. Prétentions de ceux qui pensaient pouvoir éteindre avec cette note la flamme qui pour eux était cause de troubles à Garabandal ; craintes de ceux qui souffraient à la pensée que cette même flamme pourrait véritablement s'éteindre. Combien nos problèmes doivent faire sourire le Seigneur, avec ou sans indulgence !

«Pourquoi ces nations en tumulte, ce vain grondement des peuples ?... Celui qui règne dans les cieux les tournera en dérision...»
(Ps 2, 1-4).

Il était bien possible aussi que la Vierge sourît en cette occasion en contemplant l'avenir de Garabandal, au mépris de toutes les notes et oppositions...

Souriait-Elle également en contemplant l'avenir de l'Eglise ; bien au-delà de toutes les sessions conciliaires, de toutes les convulsions, crises et préoccupations postconciliaires ? Peut-être ; bien que le visage postconciliaire de Paul VI n'ait pas à proprement parler rappelé le visage radieux de Jean XXIII le matin de l'inauguration du Concile.

LE MIRACLE SE PROFILE...

Les familiers des voyantes, les habitants du village, les étrangers qui accouraient de loin commençaient à ressentir une certaine fatigue devant ces faits fort admirables en eux-mêmes, mais qui ne parvenaient pas à déboucher sur une conclusion définitive et claire.

On ne cessait d'exiger des voyantes un miracle, rapide et péremptoire.

Assaillies par cette exigeante impatience, elles le demandaient à chacune de leurs extases ; à la fin d'octobre, elles commencèrent à l'annoncer pour une date prochaine.

Peu après on parla même de deux miracles, annoncés l'un par Conchita, l'autre par Loli et Jacinta, celui-ci devant se produire incessamment.

Celui de Conchita paraissait plus lointain, mais plus vraisemblable, plus sûr. Il fit l'objet de nouvelles communications, quelques-unes très précises dans la nuit du 24 au 25 novembre. Don Placido Ruiloba qui assistait à l'extase de Conchita en recueillit quelques-unes sur son magnétophone. Confirmées et complétées ensuite par la fillette elle-même, elles peuvent être classées ainsi :

— **Le Miracle se produira à 20 h 30, soit à la même heure que la première apparition (18 juin 1961).**

— **Il durera environ un quart d'heure.**

— **Il se verra haut dans le ciel, si clairement qu'il ne pourra y avoir de doute sur son caractère divin.**

— **Les malades venus avec foi seront guéris.**

Le Docteur Ortiz également présent à cette extase atteste : «Après l'extase la fillette paraissait rayonnante. Nous insistâmes pour connaître la date du Miracle, mais elle nous dit que le moment n'était pas encore arrivé, de prendre patience ; **qu'elle pourrait seulement révéler cette date huit jours auparavant**, mais que le Miracle viendrait sûrement parce que la Vierge l'avait dit et que la Vierge ne peut mentir».

Garabandal en cet automne de 1962 vivait dans le vif désir, la quasi-nécessité d'un très prochain miracle.

Mais le Ciel n'intervenait pas là-bas seulement pour entretenir des expectatives, aussi justifiées qu'elles fussent. Il cherchait surtout à nous inviter à vivre de plus en plus profondément notre foi chrétienne.

En novembre, l'attention ne pouvait manquer d'être attirée sur ceux qui « nous ont précédés, marqués du signe de la Foi et qui dorment du sommeil de la Paix ».

Les fillettes, dans leurs extases, furent fréquemment dirigées vers le cimetière, afin de réciter avec leurs accompagnateurs, les prières des défunts. Nous avons de cela une belle illustration dans une lettre de Maximina, du 6 novembre, adressée à la famille Ortiz :

« Pour les apparitions, je puis vous dire que tout continue comme avant. Maintenant, le chapelet est fréquemment chanté dans les rues du village. Conchita se rend souvent au cimetière. L'autre jour elle y est allée avec Maria-Dolores. Elles allaient par les rues du village en chantant le chapelet (maintenant elles nous demandent de chanter avec elles) et elles nous emmenèrent ainsi au cimetière. Là, elles cessèrent de chanter et se mirent à prier avec une grande dévotion. Jamais personne n'y entre, mais ce jour-là Conchita ouvrit la porte et nous entrâmes. Vous ne pouvez pas savoir le grand respect qu'elle inspira à tous !

« Elles allèrent tout d'abord sur la tombe du père de Conchita : s'agenouillèrent avec une grande dévotion et posèrent sur le sol la croix (qu'elles portaient entre les mains) et l'élevèrent ensuite en la présentant au baiser de la Vierge. L'une et l'autre faisaient les mêmes gestes, naturellement sans se regarder, les yeux fixement tournés vers le Ciel. Elles allèrent ensuite sur la tombe de mon mari et s'agenouillèrent également : j'étais très émue. De là, elles vinrent vers moi et me donnèrent le Crucifix à embrasser longuement. Elles allèrent enfin sur une autre tombe, puis sur celle de ma mère. Comment approchaient-elles ainsi des sépultures sans les regarder ? »

Maximina termine ce récit épistolaire en disant : **« nous ne savons pas ce que signifie tout cela »**. Il me semble à moi que ce ne soit pas difficile à comprendre pour un chrétien qui connaît la doctrine de l'Eglise sur la communion entre les vivants et les morts.

La Vierge se montrait à Garabandal en sa qualité de Mère, Mère de ceux qui sont encore ici-bas, Mère de ceux qui déjà s'en sont allés. Mère pour les choses importantes, mais aussi pour les plus ordinaires : comme en témoigne le fait suivant.

C'était par une nuit de novembre, spécialement ventée. La veillée avait lieu dans la maison de Ceferino, dans l'attente de l'extase de Loli. Vers trois heures du matin, le vent se mit à redoubler de violence comme avant une averse. Julia demanda à sa fille d'aller ramasser le linge étendu dehors. Loli se leva et se disposa à obéir : il était manifeste que cela lui coûtait beaucoup. Déjà elle allait vers la porte, une lanterne à la main, quand elle tomba à genoux en extase, se signa plusieurs fois avec la croix, se releva rapidement et sortit. Peu de temps après, on la vit revenir toujours en extase le linge entre les bras. Que s'était-il passé ? La fillette l'expliqua : il lui en coûtait beaucoup d'obéir à sa mère parce qu'elle avait peur de sortir seule par une telle nuit et à une telle heure. La Vierge voyant sa bonne volonté mais aussi sa peur était venue **l'accompagner maternellement**.

* * *

Par ces jours de novembre, des français en visite pour la première fois à Garabandal purent contempler quelques extases qui les impressionnèrent vivement. Le plus intéressé fut le R.P. Materne Laffineur, spécialiste dans ce genre de phénomènes ; les témoignages de ce qu'ils virent et ressentirent alors sont rapportés dans le livre : «L'Etoile dans la Montagne»¹.

Ils revinrent, naturellement, et c'est à eux que l'on doit en grande partie la diffusion des faits de Garabandal à l'étranger. Ils y ont travaillé beaucoup. Nous pouvons légitimement penser que leur arrivée sur le lieu des nouvelles apparitions en novembre 1962 entrainait dans les plans de la Divine Providence, comme élément décisif pour les faire connaître.

Ils nous ont laissé un précieux témoignage de ce qu'étaient alors les veillées de Garabandal.

«Lorsqu'en raison des appels, on attendait la visite de la Vierge, ni les fillettes ni les parents n'allaient se coucher. Nous avons passé plusieurs de ces veillées dans la maison de Conchita avec sa mère Aniceta, son frère aîné Serafin et quelques visiteurs. Qui pourrait dire l'enchantement de pareils moments ? Elles étaient véritablement uniques ces nuits d'attente. Le temps se passait en prières, cantiques pieux et commentaires sur l'inépuisable bonté de la Vierge, chacun apportant ses propres et inoubliables expériences».

(1) «L'Etoile dans la Montagne» par le R.P. Laffineur. Disponible au Centre Information Garabandal - 19 rue Général Leclerc - 14830 Langrune sur mer.

Mais il faut bien comprendre que de telles nuits de veille, et spécialement pour ceux qui les avaient vécues une ou plusieurs fois, n'étaient pas toujours un enchantement !

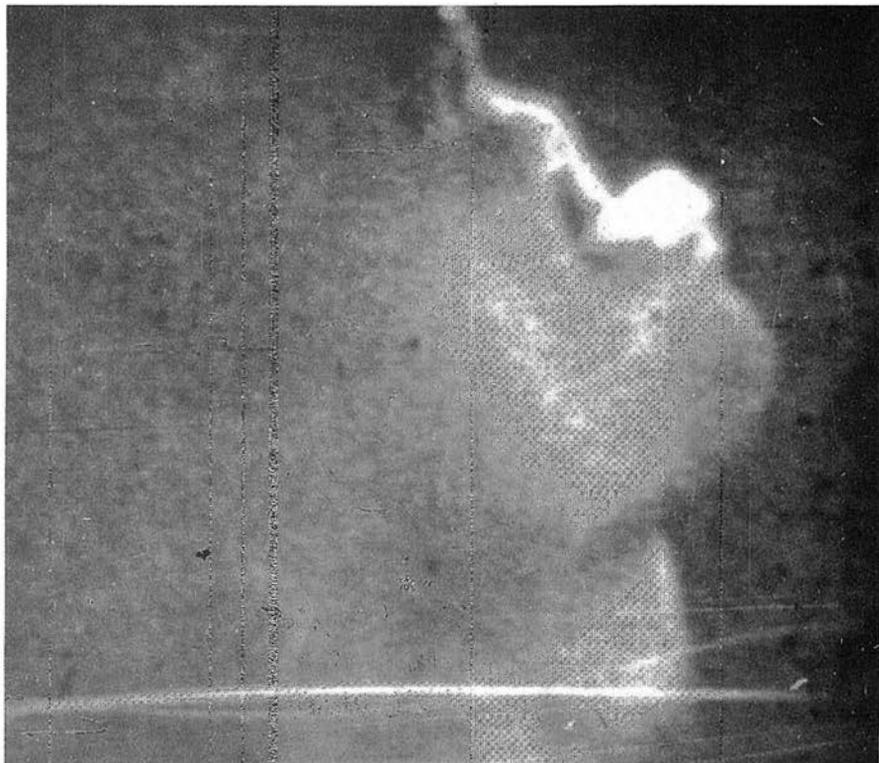
Le 22 novembre, Maximina écrivait à Doña Eloisa de la Roza Velarde : **«Le samedi nous sommes montés aux Pins en récitant le chapelet, il a plu sans arrêt. Nous sommes allés jusqu'au cimetière, dans la boue jusqu'aux genoux. Le dimanche, nous sommes montés aux Pins sous la neige, indifférents aux intempéries. Ensuite les fillettes descendirent à reculons, à genoux, sur la neige et par les endroits les plus difficiles. Puis nous sommes allés au cimetière sous la grêle et par un vent violent. Le mardi, même chose ; le mercredi, la nuit était plus belle mais encore bien glaciale».**

Le Dr Ortiz me rapporta un jour ce que lui avait raconté la fille de Primitiva. «La nuit du premier décembre je souffrais de violents maux de dents, au point que je dus m'aliter. Vers trois heures du matin j'entendis du bruit dans la maison de Jacinta, je me penchai à la fenêtre et vis sortir la fillette en extase malgré le froid et la pluie. Cela me fit de la peine et je descendis pour l'accompagner. Au moment où j'allais la rejoindre, la porte de sa maison s'ouvrit, sa mère Maria sortit de très mauvaise humeur en disant : **«Ce que tu me fais faire aujourd'hui, je ne le referai plus : la prochaine fois, je barricaderai solidement la porte».**

Dans la rue, nous rencontrâmes Maria Dolores également en extase et seule. J'allais prévenir sa mère Julia, et peu après nous marchions ensemble, les deux fillettes devant, nous trois derrière. Elles nous firent monter aux Pins par deux fois ! récitant le chapelet, et comme d'habitude nous parcourûmes le village. La nuit était vraiment effroyable, la mauvaise humeur de Maria ne cessait pas. Julia tentait de la calmer : **«Que peut-on y faire ! Ce sont les choses de Dieu. Aujourd'hui je dois te consoler, d'autres fois c'est toi qui m'a réconfortée».**

Les veillées de Garabandal avaient beaucoup de charme, mais incitaient avant tout à la pénitence. Il était inévitable que parfois la fatigue se fît sentir. Don Luis Navas Carrillo entendit une fois Conchita en extase : **«Pourquoi ne m'as-Tu pas laissé souper ? Avant Tu ne me laissais pas dormir, maintenant Tu me privés de manger. Au Ciel sûrement on n'a pas besoin de manger, en voyant Dieu !... Mais moi comme je ne vois pas Dieu, j'ai besoin de manger».** Réflexion spontanée de la fillette à cette incomparable Mère.

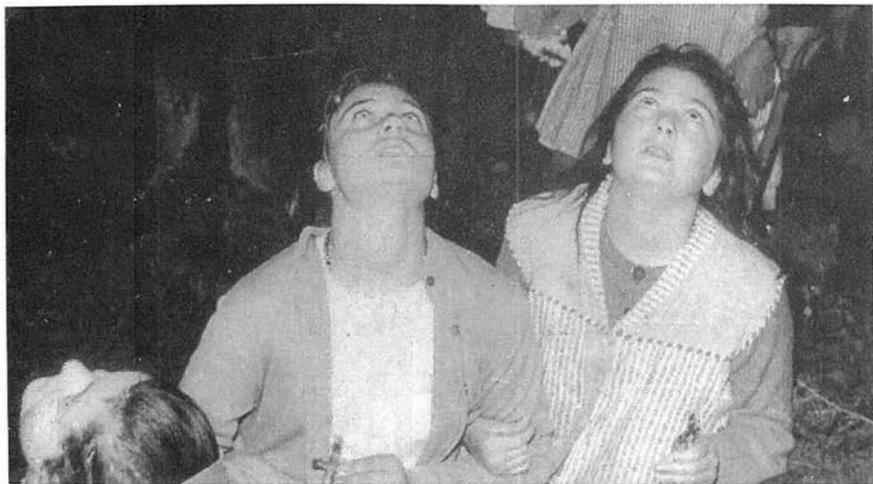
Imaginons le sort des autres personnes qui n'avaient pas la chance des voyantes, au cours de ces veillées longues et répétées.



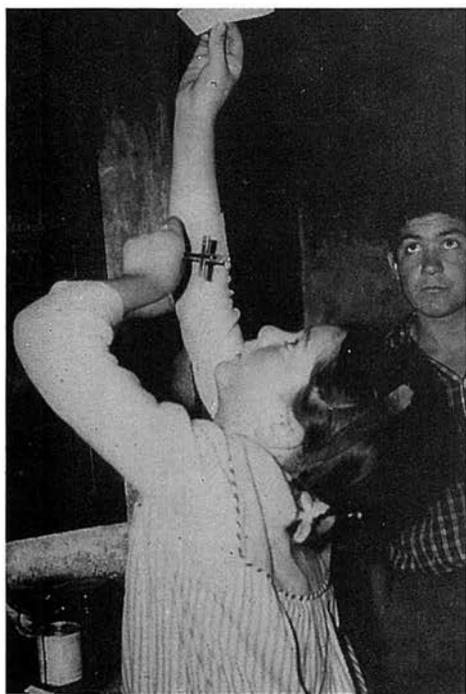
*Miracle de l'Hostie.
Celle-ci vient d'apparaître
sur la langue de Conchita.*



*Visage transfiguré
durant l'extase.*



Mari-Loli, Conchita et Jacinta en extase.



Elles présentaient au baiser de la Vierge les objets qu'on leur avait confiés.

Elles gardaient l'espérance d'un final prochain et prodigieux : le miracle.

Avec le Miracle en vue, on avait la force de supporter, on pensait au dénouement... Personne ne songeait que cela pût continuer indéfiniment.

Le thème du Miracle emplit les conversations de Garabandal au cours des dernières semaines de l'année. Vinrent s'ajouter d'autres réflexions à son sujet, par exemple :

«Peu avant le Miracle, beaucoup de personnes auront cessé de croire, mais non parce qu'il tarde à venir...»

«Le jour du miracle disparaîtra le papier **signé par Conchita à Santander quand on l'y emmena** pour obtenir d'elle certains aveux, en juillet 1961².

Ces deux remarques furent recueillies de la bouche de Conchita après une extase qui eut lieu très tôt le matin du 6 décembre.

Deux jours plus tard, fête de l'Immaculée Conception, la fillette célébrait sa fête et à l'aube elle eut la faveur d'une apparition. On put enregistrer sur magnétophone une partie de ce qu'elle disait ; certaines choses peuvent paraître enfantines, si nous tenons compte du fait qu'elle avait déjà 13 ans accomplis...

Mais il y eut d'autres sujets plus graves : «J'ai bien envie qu'arrive ce jour... sais-Tu pourquoi j'en ai tant envie ? Les gens ne croient pas... ! Ah ! c'est après, que va venir le Miracle, lorsque presque plus personne ne croira ?... une semaine suffira... ? Quand les gens Te verront-ils ?...

Peu de jours après, elle assurait à Doña Mercedes Salisachs, qu'un jeune homme paralytique à qui cette dame s'intéressait **guérirait le jour du Miracle «où qu'il se trouvât».**

UN DÉSACCORD INATTENDU

Durant les dernières semaines de 1962, s'amorçaient une série de crises qui éclatèrent ouvertement au cours du premier mois de l'année suivante.

Le 28 décembre Maximina dans une lettre à Doña Eloisa de la Roza Velarde, après avoir regretté l'absence de prêtre pour Noël, relate cet état de choses :

«Les apparitions continuent comme toujours ; mais au sujet du miracle, nous n'avons pas pu en savoir davantage». Elle raconte

(2) Op. cit. - 1^{re} partie - chap. VI, p. 116.

ensuite l'émotion de deux Asturiens (qui logeaient chez elle) à la suite d'une preuve reçue par l'intermédiaire des fillettes et ajoute : **«Pour nous, cela ne nous fait plus d'effet, nous y sommes tellement habitués. Nous espérons voir quelque chose de plus important ; mais... je ne sais quand nous le verrons. Il me semble qu'elles ne mentent pas au sujet du Miracle. Celui de Loli et de Jacinta devrait avoir lieu cette année, selon ce que nous avons compris mais cette année s'achève... Le principal est qu'il se produise, mais nous craignons que ce ne soit ni cette année, ni jamais.»**

Il est évident qu'en fin de 1962 l'annonce et l'attente de deux miracles occupaient les esprits à Garabandal. D'un côté, celui de Conchita qui semblait devoir être plus important, plus probant ; quant à l'autre, le Père Luis Lopez Retenaga, montant de nouveau avec la permission épiscopale à Garabandal en février 1963, informait ainsi son évêque :

«C'est la quatrième fois que je visite ce village. Lors de mon précédent passage à la fin de l'année passée, j'ai recueilli des rumeurs qui couraient au sujet de la **réalisation presque imminente d'un miracle annoncé par Loli et Jacinta**. Il ne me fut pas possible de vérifier l'authenticité de ces bruits. Mais je sais **qu'au début du mois de janvier de cette année, le miracle annoncé par les deux fillettes ne se réalisant pas, les illusions de beaucoup de personnes s'évanouirent**. Les familiers et la plus grande partie du village se sentirent trompés et humiliés... L'admiration qu'ils ressentaient pour les deux fillettes se changea en une attitude de méfiance et de suspicion ; ils les traitaient continuellement comme étant la cause de leur mécontentement. Conchita allait être la cible principale de ces reproches, étant toujours considérée comme la responsable ou la plus coupable de tous ces événements».

Nous nous trouvons devant l'un des épisodes les plus impénétrables et jusqu'à présent les moins éclaircis de Garabandal. Je ne l'ai pas esquivé et j'ai essayé d'y projeter quelque lumière avec le peu de renseignements que j'avais en main³.

C'est ainsi qu'éclata la crise de 1963 qui peut être considérée comme un premier dénouement de Garabandal.

Conchita écrivit dans son Journal (p. 60) : **«A nous quatre, Loli, Jacinta, Mari-Cruz et moi, dès le début, la Vierge avait dit que nous allions nous contredire, que nos parents ne s'entendraient plus et que nous en arriverions même à nier que nous avions vu la Vierge et l'Ange. Cela nous étonnait beaucoup que la Vierge nous dise cela».**

(3) Op. cit. - 2^e partie - chap. X, p. 446.

«Et en janvier 1963 toutes ces prophéties de la Vierge se sont réalisées. Nous en sommes arrivées à nous contredire les unes les autres et nous avons nié avoir vu la Vierge. Et même un jour nous l'avons dit en confession. Mais en nous mêmes nous étions certaines que la Très Sainte Vierge et l'Ange nous étaient apparus, car...»

Les fillettes elles-mêmes ne comprennent pas ce qui leur arrive et restent surprises de ce qu'elles disent et font, et cela contre leur sentiment intérieur. Une force étrange et mystérieuse semble les pousser à se comporter ainsi⁴.

La Mère du Ciel sait bien ce qui se passe et leur réapparaît à quelques jours de là, pleine de bonté.

Pendant le processus amorcé ne s'arrêta pas là. «Le père de Loli, Ceferino a demandé qu'une commission de médecins vienne. Ils s'appelaient : Don Alejandro Gasca, Don Félix Gallego et Don Celestino Ortiz. La nuit même de leur arrivée, ils commencèrent par demander à Mari-Cruz, à Jacinta, à Loli et aussi à leurs parents, pourquoi elles disaient de ne pas avoir vu la Vierge».

«Je ne sais ce qu'elles répondirent. Je sais seulement qu'elles dirent que c'était moi qui avais inventé le miracle de l'Hostie et elles le racontaient à leur façon. Bien sûr qu'en ces moments-là on ne maîtrise pas toujours ce que l'on dit et elles se laissèrent un peu dominer par le démon. A partir de ce jour-là elles n'eurent plus d'apparition. Moi si, cette même nuit et jusqu'au 20 janvier. Depuis je n'ai pas revu la Vierge» (Journal de Conchita).

Fin douloureuse et véritablement inattendue.

Pour Mari-Cruz tout s'était achevé en septembre précédent. Pour Jacinta et Loli cela s'achevait en ce mois de janvier 1963. Cela ressort d'une lettre du 16 que Maximina écrivit au Dr Ortiz : «Vous savez maintenant ce qui se passe... Conchita est bien la seule qui continue à voir la Vierge, s'il est vrai qu'elle La voie» (Maximina elle-même a des doutes). «Les autres nient L'avoir vue. Vous pouvez juger par vous-même du résultat !».

Nous aussi nous pouvons nous rendre compte des conséquences d'un dénouement aussi déconcertant. Cette même lettre du 16 poursuivait : «Il y a ici un groupe de femmes qui se réjouit que toute cette affaire des apparitions ne soit pas vraie ; vous le savez bien, il y a beaucoup de jalousie. Il y a aussi un autre groupe qui croit plus que

(4) Op. cit. - 2^e partie - chap. X et 3^e partie, chap. I.

jamais. Moi je dis que Conchita qui est ma nièce ne ment pas. Mais je crois très peu aux apparitions. Mon Dieu ! Et si tout cela venait à échouer, ce pourrait être pour beaucoup une cause de perte. Vous pouvez déjà imaginer la quantité d'histoires qui circulent ici».

Ainsi donc en janvier 1963 nous avons, comme on l'a dit, le premier dénouement de Garabandal. Ultérieurement Conchita aura quelques autres apparitions, mais tout sera très différent du passé lorsque, durant un an et demi, ce petit coin retiré de la Montagne fut devenu un lieu **de rencontres et d'échanges** quotidiens entre le Ciel et la terre : jamais dans la longue histoire de l'Eglise semblable chose ne s'était produite.

CHAPITRE IX

LES TROIS DERNIÈRES ANNÉES

1963 : UNE ANNÉE D'INTERRUPTION

Il en coûtait de devoir admettre que l'affaire de Garabandal se trouvât ainsi **purement et simplement** terminée. Il ne semblait pas normal que la Vierge y mît fin de cette façon... Comme l'écrivait Conchita à Doña Maria Herrero de Gallardo dans une lettre de février : «Cela fait déjà un certain temps que nous ne voyons plus la Vierge... Je ne sais quand Elle reviendra, car **Elle n'a pas pris congé de nous et ne nous a rien dit**».

Il paraissait plus logique de penser à une interruption plutôt qu'à une coupure définitive.

Soudain un nouveau phénomène mystique vint se substituer à celui disparu des visions et des extases : le phénomène des «locutions».

Les remous de la grande déconvenue qui secoua Garabandal en janvier 1963 atteignirent aussi Conchita qui paraissait la plus sûre des quatre voyantes en ce qui touchait **non seulement les événements passés, mais aussi la réalisation des événements annoncés**. Et, tout d'un coup...

Écoutons-la : «Moi aussi, j'ai douté un peu au sujet du Miracle. Or un jour, étant dans ma chambre, en proie au doute... j'entendis une voix qui me disait : "**Conchita, ne doute pas que mon Fils fera un miracle**".

«Je l'entendis en moi-même, mais aussi clairement que si cela avait été par l'ouïe, ou même mieux encore. Pourtant c'était un langage sans paroles. Cela me laissa dans une paix... dans une joie plus grande que lorsque je voyais la Vierge.

«C'est à Mr Placido Ruiloba de Santander que je l'ai dit en premier ; ensuite, lui l'a répété à d'autres» (Journal de Conchita).

Le prêtre déjà cité plusieurs fois, Don Luis Lopez Retenaga, professeur de théologie au séminaire de San Sebastián (Guipuzcoa) écrivait dans son troisième compte-rendu à l'évêque de Santander : «Faisant route pour Garabandal afin d'aider le curé durant la Semaine Sainte (du 7 au 14 avril) j'eus connaissance de rumeurs au sujet de nouveaux phénomènes concernant Conchita et Loli.

«Elles-mêmes, durant la Semaine Sainte, **me parlèrent plusieurs fois de "visions internes" qu'elles semblaient avoir.** Je pus examiner séparément l'une et l'autre et j'arrivai à la conclusion qu'**il s'agissait de "locutions"**».

«Conchita me dit que ce nouveau phénomène s'était déjà produit plusieurs fois. Il semble avoir commencé en mars, alors qu'elle souffrait beaucoup tant de l'absence de la Vierge depuis janvier que des doutes manifestés par tant de personnes... Un jour, agenouillée chez elle en proie à ces angoisses, elle entendit la Vierge lui dire : **«Ne doute pas que mon fils fera un miracle».** Depuis lors, sa certitude à ce sujet devint évidente par la paix inaltérable qui en résulta. Elle me confia qu'à cette occasion elle entendit d'autres choses touchant le bien de son âme et celui de son prochain.»

La première "locution" à laquelle Conchita fait allusion dans son Journal se produisit au mois de mars, le carême étant déjà commencé ; un mois passa avant que ne vienne la seconde : **«Les jours passaient et Elle ne revenait pas me parler ! Cela me faisait de la peine, mais je le comprenais : comment Dieu avait-Il pu m'accorder une si grande joie, souvent sans que je la mérite ?»**

«Mais au bout d'un mois, de nouveau j'ai entendu cette voix de joie intérieure, sans paroles, à l'église» (Journal de Conchita).

L'adolescente, ses 14 ans récemment accomplis, était devenue une jeune fille très éveillée ; elle vivait alors une époque de ferveur spéciale. Dans une lettre de sa tante Maximina datée du 11 février, on lit : **«Lorsque Conchita ne doit pas aller aux champs, elle passe pratiquement toute sa journée à l'église. Le matin elle y va réciter le rosaire, quelques femmes vont avec elle ; l'après-midi, elle y passe la plus grande partie de son temps, sans jamais s'y ennuyer».** Cela ne signifie pas que la jeune fille fût devenue bizarre ou renfermée. Maximina lui demanda un jour : «Qu'est-ce qui te plaît davantage, te divertir ou rester dans l'église ?» Toujours prête à plaisanter ou à se moquer, elle lui répondit : **«Les deux me plaisent beaucoup».**

Si telles étaient ses dispositions spirituelles immédiatement avant les «locutions», nous pouvons imaginer ce qu'elles deviendraient après. Conchita paraît y faire allusion quand elle écrit : **«Ces locutions m'ont fait grand, grand bien ! Je préfère la locution aux apparitions, car au cours de la locution, il me semble avoir la Vierge en moi-même»**. Ce sont presque les dernières lignes de son «Journal» inachevé.

L'espace d'un mois passé entre la première et la seconde locution semble devoir devenir l'intervalle habituel. Dans une lettre du 7 juillet, Maxima écrit à la famille Pifarré de Barcelone : **«Je ne sais si je vous ai dit que Conchita et Loli ont maintenant des locutions, quelque chose comme si la Vierge leur parlait, mais sans qu'elles puissent La voir. Elles me disent qu'au cours de ces locutions elles éprouvent une très grande joie. Il semble que cela se produise une fois par mois»**... Vers la fin de l'année, le 28 novembre, Conchita écrivait à Madame Maria Herrero de Gallardo : «Tu me demandes de te parler de la Vierge... Que vais-je te dire maintenant que je ne La vois plus ? **Que je Lui parle (ou qu'Elle me parle) seulement une fois par mois**. Ce mois-ci, je n'ai pas encore parlé avec Elle : «Ce sera pour demain ou après-demain, j'espère». Et Doña Maria écrivit quelque temps après sur la page manuscrite de la jeune fille : **«Le jour suivant, 29 novembre, elle eut la locution qu'elle attendait»**.

Conchita déclara que les locutions se produisaient **toujours alors qu'elle était en prière**, soit chez elle, soit à l'église. Loli affirma la même chose.

Une réponse éciifiante fut apportée à la question posée aux deux fillettes par le Révérend Lopez Retenaga : **«Que choisiriez-vous entre une apparition, une communion, ou une locution ?»** «La Communion» ! répondirent-elles en même temps. «Comprenez, nota le prêtre, la valeur de cette réponse, qui contraste avec l'état de bonheur et de joie que leur apportent les apparitions et les locutions, alors que l'aridité ou la sécheresse accompagnent bien souvent leurs communions. Oui, seule une grande fo. peut amener ces jeunes filles sans formation spéciale à formuler une réponse aussi juste».

Dans les locutions, la Vierge intervint d'abord et le Seigneur ensuite.

Celles de la Vierge étaient empreintes d'une affectueuse attitude maternelle. Celles du Seigneur..., écoutons Conchita **«Les apparitions et locutions de la Vierge me remplissaient de bonheur ; mais les locutions de Jésus étaient encore plus profondes. Je ne sais pas, c'est quelque chose de différent, de supérieur. Le Seigneur était très grave et lorsqu'il me parlait, il semblait préoccupé de tous ; la**

Vierge par contre semblait se préoccuper spécialement de moi». (De ses entretiens avec la Révérende Mère Maria Nieves au collège de Burgos les 9 et 16 novembre 1966).

Lors d'une locution qu'elle eut après avoir communiqué, le 10 juillet 1963, le Seigneur lui dit que le Miracle viendrait **pour convertir le monde entier** et non seulement **la Russie**, bien que celle-ci soit spécialement désignée...

Dans une autre locution, le Seigneur lui parla des prêtres : **«Il faut beaucoup prier pour eux : pour qu'ils soient saints et accomplissent bien leur devoir ; pour qu'ils rendent les autres meilleurs ; qu'à ceux qui ne Me connaissent pas ils Me fassent connaître, que par ceux qui Me connaissent mais ne M'aiment pas, ils Me fassent aimer»**.

A Loli, au cours de locutions qui lui étaient accordées, la même chose fut demandée. Dans une lettre adressée au Père Retenaga, datée du 13 octobre de cette année-là, nous trouvons de précieuses confidences.

«La Vierge me fait comprendre lorsqu'un prêtre est en état de péché, afin que je prie et fasse des sacrifices pour lui...

«Dans une locution au cours de laquelle je parlais avec la Vierge, je Lui demandais de me donner une croix afin de souffrir pour les prêtres. Elle me commanda de **faire tout avec patience** et d'être très humble ; c'est ce qui plaît le plus à Dieu...»

«Elle ajoutait aussi : **«Prie pour les prêtres, il y en a qui chaque jour ont besoin de plus de sacrifices...»**

«En une autre occasion, je Lui demandai : «Pourquoi mes parents ne croient-ils pas ? Elle me répondit **«Parce que tu dois souffrir, oui tu dois beaucoup souffrir en ce monde»**. «Et quels sacrifices dois-je faire ?». **«Tu dois être plus obéissante»**.

«IL NE RESTE PLUS QUE TROIS PAPES»

Le 3 juin, la nouvelle **«Le Pape est mort»** se répandit rapidement, provoquant une vive émotion car le Pape Jean XXIII avait acquis une grande popularité.

Aussi les cloches de l'humble église de San Sebastián de Garabandal sonnèrent-elles le glas.

Ce fut alors que d'un ton calme, Conchita dit à sa mère, le répétant ensuite à différentes personnes : **«Maintenant, il n'y aura plus que trois papes»**.

— Mais d'où tiens-tu cela ?

— **Je ne le tiens de nulle part, c'est la Vierge qui me l'a dit.**

— Alors, c'est la fin du monde qui arrive ?

— **La Vierge n'a pas parlé de «fin du monde» mais de «fin des temps».**

— Et quelle différence y a-t-il ?

— **Je ne sais pas ; je sais seulement qu'Elle a dit qu'après ce pape il n'y en aurait plus que trois : après viendrait la fin des temps.**

Il se peut que la Vierge ait parlé de cela en plus d'une occasion. Nous savons qu'Elle en parla le matin du 20 décembre 1962 pendant une extase de Conchita. Nous le savons en toute certitude par les annotations précises qu'écrivit alors un témoin de marque, **Mr Francisco Clapes Maymó** de Barcelone. J'ai pu en avoir confirmation par une lettre qu'écrivit Maximina le jour même à la famille Pifarré, dans laquelle on lit : **«Aujourd'hui Conchita a dit qu'il n'y aura plus que trois papes...»**

Ainsi se voyait rectifiée une phrase du célèbre auteur **Mercedes Salisachs**, alors à Garabandal, **disant à Conchita que selon la prophétie de Malachie il n'y avait plus que deux papes à venir.** La fillette qui n'avait pas très bien compris interrogea la Vierge. Celle-ci confirma que trois papes et non deux restaient à venir. Après eux, on atteindrait la «fin des temps».

Cette annonce prophétique n'a pas été démentie une seule fois par Conchita ; au contraire, elle l'a répétée par écrit et oralement, aussi souvent que cela a été nécessaire. Il n'y a pas lieu de penser, vu sa précision compromettante, que ce puisse être le fruit d'un délire ou une tromperie de la jeune fille.

Elle n'entendit pas que «la fin du Monde» viendrait après les trois papes devant succéder à Jean XXIII, mais «la fin des Temps»... ; elle ne savait pas bien la différence entre l'une et l'autre.

Eclaircir cette différence n'est pas facile, bien qu'il me semble la comprendre un peu mieux chaque jour. Comme ici je ne puis m'arrêter à donner de longues explications, je renvoie le lecteur à mon livre tant de fois cité : «Elle se rendit en hâte à la Montagne» (Ch. I, 3^e part., p. 476).

A Garabandal, dès 1963, nous avons été avertis en toute clarté : nous arrivons aux heures décisives, peut-être les dernières que marquera l'horloge de l'histoire.

Mais au cours de ces heures, il nous sera encore donné une grande et merveilleuse occasion de salut.

LE MIRACLE

L'année 1963 vient confirmer et préciser la prophétie. De nouveaux détails sont apportés.

Don Luis Lopez Retenaga, rédigeant son deuxième compte-rendu sur les événements de Garabandal en avril 1963, résume ainsi ce qu'il a recueilli sur le sujet :

«Conchita affirme :

- Qu'elle a connaissance du Miracle depuis octobre 1961.
- Que la Vierge l'a d'abord communiqué à elle seule. Ensuite elle-même l'a dit aux trois autres.
- **Que ce sera un jeudi (jour eucharistique), à 8 h 30 du soir, et qu'il durera environ un quart d'heure.**
- Que ce jour-là se produira un événement dans l'Eglise : le miracle viendra à la suite le même jour.
- **Qu'elle annoncera la date du Miracle huit jours auparavant.**
- Qu'en dehors de ceux qui se trouveront dans le village et ses environs, le Pape verra le Miracle de là où il se trouvera et le Padre Pio aussi. La Vierge n'a pas précisé quel pape. En ce qui concerne Padre Pio, voir supra note 2 du chapitre III, p. 37.
- Que les malades présents seront guéris ; y compris les pécheurs, car selon la Vierge, «ils sont aussi ses enfants».

LA DERNIÈRE APPARITION DE L'ANNÉE

L'année 1963 se termina par une nouvelle visite de notre Mère du Ciel à Conchita, le jour de sa fête, le 8 décembre.

Il était 5 h 30 du matin. Le silence et l'obscurité enveloppaient le village endormi ; il faisait froid. Rien ne bougeait, on n'entendait aucun bruit.

Conchita et sa mère se trouvaient **devant les portes fermées de l'église** ; soudain, l'adolescente tombe à genoux : l'extase est commencée. Aniceta voit que sa fille dialogue... ; mais il ne lui est pas possible de saisir ses paroles.

Plus tard seulement, on en connaîtra une partie par un récit qu'en fera la voyante : **«La Vierge commença par me souhaiter ma fête et me dit "TU NE SERAS PAS TRÈS HEUREUSE SUR LA TERRE, MAIS TU LE SERAS DANS LE CIEL"».**

«Ensuite Elle me dit plusieurs choses... me parla d'événements à venir... Mais me demanda de ne point les révéler...»

Ainsi, entre crises, annonces, mystères et espérances, se déroula cette déconcertante année 1963, seconde du Concile du Vatican II, troisième des événements de Garabandal.

A cette époque, nombre de ces faits ne pouvaient être compris. Cependant la dernière déclaration faite à Conchita demeurait claire et valable pour chacun de nous : **rechercher le bonheur sur terre, ici et maintenant,... *hic et nunc*, revient à poursuivre un rêve chimérique.**

1964 : AUTRE ANNÉE D'INTERRUPTION

Les voyantes continuent à ne pas avoir d'apparitions. Par contre, Conchita et Loli ont encore des «locutions», bien que très espacées.

Avec cette singulière faveur du Ciel les jeunes filles acquièrent une notable maturité spirituelle.

Le 4 février Maximina écrivait à la famille Pifarré : «Je n'ai plus aucun doute sur ce qui se passe ici, parce que **j'entends Conchita dire des choses** auxquelles je ne sais que répondre et je ne me risque pas à poursuivre la conversation. L'autre jour, par exemple, elle dit que l'unique croix qu'elle puisse avoir, c'est de ne pas aimer suffisamment Jésus ; le reste, pour primordial que cela nous paraisse, importe vraiment peu».

Et de nouveau dans une lettre du 23 mars : **«Conchita est très fervente ;** aujourd'hui elle m'a dit qu'elle souhaite entrer au couvent, que si elle le pouvait, elle irait dès maintenant. Et si tu voyais comme elle est jolie ! Mais il semble que le monde ne l'attire pas ; bien sûr elle aime aussi se divertir, mais toujours avec des enfants plus jeunes, comme ma tout petite et d'autres du même âge».

Cependant les habitants ne changeaient pas ; le village s'améliorait sous divers aspects extérieurs. Les témoins français qui ont écrit le livre «L'Etoile dans la Montagne» confirment ainsi les impressions de leurs visites à cette époque : **«Les hésitants trouvaient le temps long, car le fameux Miracle se faisait, à leurs yeux, trop attendre. Peuple d'hommes et de femmes qui avaient inlassablement suivi les quatre voyantes en extase, ils étaient incapables, à l'exception de quelques aînés silencieux, et d'un certain nombre d'âmes plus fermes, d'en rester à ce qu'ils avaient vu et entendu. Ils étaient incapables de relier leurs certitudes à ce passé désormais révolu. Peuple devenu gourmand de réalités miraculeuses, insatiable même, dont l'aveuglement spirituel inconscient devait étonner l'étranger».**

Ce furent même ces étrangers qui maintinrent allumée la flamme de Garabandal. Ils savaient que dans ces lieux tant de choses s'étaient produites, importantes et graves, qui ne pouvaient être annihilées par un simple manque de continuité.

Qu'espéraient-ils ? Que cherchaient-ils encore ? En dehors de rencontres personnelles avec le monde surnaturel, certainement découvrir le dénouement propre à ces manifestations qui avaient suscité tant d'espérances et qui si étrangement se trouvaient soudain interrompues.

Le courage et l'espoir revinrent avec l'annonce que Conchita avait eu de nouveau la visite de notre Mère du Ciel, le 8 décembre, jour de sa fête : ce qui lui avait été dit alors n'était pas d'intérêt négligeable.

La jeune fille en parla à différentes personnes, et le consigna par écrit : **«Le jour de l'Immaculée Conception, la Vierge m'a souhaité ma fête et m'a dit que le 18 juin prochain, je verrai de nouveau l'Ange saint Michel»** (lettre au Père Laffineur du 12 janvier 1965).

C'était significatif : le grand Archange n'intervient pas pour des futilités ; son retour annoncé tellement à l'avance ne coïnciderait sûrement pas avec des événements mineurs ; celui qui était venu quatre ans auparavant, jour pour jour, marquer le début de toute cette affaire pourrait bien revenir maintenant pour la parachever ou la clore.

1965 S'OUVRE

SUR UNE IMPORTANTE COMMUNICATION

Dans l'après-midi de fête du premier janvier Conchita monta aux Pins et de nouveau eut une apparition. Elle y était montée seule ; mais une partie de son extase fut remarquée par deux témoins inattendus : Joaquina (12 ans) et Urbano (9 ans) qui descendaient de la montagne vers le village avec leur petit troupeau de brebis. La nouvelle courut rapidement de maison en maison. Elle ne manqua pas de causer une surprise parce que depuis des mois et des mois le village se trouvait privé du spectacle des extases.

La jeune fille rapporta aussitôt de vive voix à sa tante Maximina et plus tard par écrit au Père Laffineur **que pendant cette extase elle contempla de nouveau la Vierge et reçut une communication prophétique de première importance.**

«Le premier janvier j'ai vu de nouveau la Vierge aux Pins. Elle paraissait avoir le même âge que la première fois, environ 18 ans. Elle portait une robe blanche et un manteau bleu ciel. Elle brillait d'une

lumière éclatante qui ne blessait pas les yeux et qui l'enveloppait complètement.

«**J'ignore si les apparitions vont recommencer**, pour moi ou pour nous quatre. **Mais la Vierge va donner un nouveau message**, car Elle m'a dit : "De l'autre (celui du 18 octobre 1961) on a fait à peine cas". La Vierge va donc donner un ultime message» (Lettre au Père Laffineur).

Cette communication prophétique comprenait également un «**Avertissement**» que Dieu allait donner au monde. Conchita en resta très impressionnée...

Elle communiqua d'abord son secret à Maximina González en qui elle avait toute confiance puis elle en fit une brève relation écrite au Père Laffineur. Tout ce que Conchita a dit depuis lors au sujet de l'AVERTISSEMENT peut se résumer ainsi :

1° Il apparaîtra terriblement impressionnant et annonciateur de tribulations.

2° Il ne viendra pas en tant que châtiment, mais comme un prodigieux moyen de salut : «Pour que les bons se rapprochent davantage de Dieu et que les mauvais se convertissent et changent».

3° Ce sera un phénomène de portée universelle ; car **tous seront affectés, partout où ils se trouveront.**

4° **On verra clairement qu'il émanera de Dieu** : les hommes ne pourront qu'implorer la miséricorde divine.

5° Il aura une double dimension, externe et interne ; **tous le verront dans le ciel** et en même temps **chacun ressentira en lui-même la cruelle expérience** de ce qu'est en vérité le péché : la perte de Dieu.

6° Il se produira certainement **avant le Miracle**, mais les jour et heure n'ont pas été révélés.

7° Ce sera **probablement** une période de mystérieuses ténèbres, durant lesquelles il n'y aura pas d'autre refuge, d'autre consolation que la prière.

Pour primordiale que fut cette communication de Conchita, elle ne se propagea que faiblement, ne causant pas grande émotion... L'attention était tournée, plus fiévreuse, vers l'autre annonce, celle du retour de l'Ange au mois de juin.

Pour beaucoup, plus la date approchait, plus la vérification de cette annonce était cause d'inquiétude. **Et s'il n'arrivait rien ? Si c'était un nouvel échec ?** Ceux qui avaient été les plus étroitement mêlés aux apparitions se montraient les plus anxieux : le curé Don Valentin, Don Pla-

- **Moi, votre Mère, à l'intercession et par l'intermédiaire de saint Michel, Je veux vous dire que vous vous amendiez.**
- **Déjà vous êtes dans les derniers avertissements.**
- **Je vous aime beaucoup et Je ne veux pas votre condamnation.**
- **Priez-Nous sincèrement, et Nous vous exaucerons.**
- **Vous devez vous sacrifier davantage.**
- **Méditez la Passion de Jésus».**

Le message n'est pas long, mais il est très dense. Celui qui le lit par simple curiosité, n'en tirera aucun profit. **IL FAUT LE MÉDITER.**

Nous y voyons :

Une **dénonciation** de la mauvaise situation morale et spirituelle du monde ;

Un **avertissement** de ce qui nous menace si nous ne changeons pas ;

Une **exhortation** à opérer ce changement avant qu'il ne soit trop tard.

* * *

Les réactions furent diverses. Beaucoup eurent la confirmation de leurs pressentiments ; d'autres furent salutairement touchés ; les sceptiques continuèrent comme précédemment à douter, nier ou combattre.

La phrase **«Les prêtres marchent nombreux sur le chemin de la perte»** souleva une tempête en certains milieux cléricaux. L'évêché réaffirma sa position dans une quatrième note qui n'apportait rien de nouveau, si ce n'est l'expresse déclaration que tout ce qui concernait Garabandal ne contenait **rien de condamnable ni dans la doctrine, ni dans les recommandations spirituelles adressées aux fidèles».**

ADIEUX SOUS LA PLUIE

Les plus perspicaces observateurs eurent vite l'impression que les faits du 18 juin intervenaient comme le dénouement ou la fin des événements de Garabandal.

Cette affaire n'allait pas se poursuivre indéfiniment. Ses protagonistes avaient cessé d'être des «fillettes». Les circonstances commençaient à être différentes.



La maman de Conchita en compagnie du R.P. Laffineur, dominicain, qui dès 1966 avait fondé le Centre d'information sur Garabandal.



*Conchita remet
des médailles
à des pèlerins.*

*Mari-Loli et
son mari.
Ils habitent
les U.S.A.,
lui est d'origine
canadienne.
Ils ont voulu
que leurs deux
filles fassent leur
Première
Communion
le 16 juillet,
fête de
Notre-Dame
du Carmel,
dans la petite
église
de Garabandal.*



Ces quatre fillettes n'avaient plus de raisons de demeurer dans leur village à attendre les surprenantes interventions du Ciel. Il leur fallait vivre comme tous, penser à leur avenir, à la réalisation concrète de leur existence.

Pour le moment, à l'exception de Mari-Cruz, elles pensaient se consacrer à Dieu dans des congrégations religieuses. Elles l'ont dit ou fait comprendre en bien des occasions. Le 8 septembre 1965, Conchita le signifia au Père Laffineur au cours d'une longue et grave entrevue qu'elle eut avec lui à Torrelavega (Santander) : **«Mes compagnes et moi-même pensons au couvent depuis les premiers jours des apparitions. Aucun prêtre ne nous a mis cela dans la tête. Lorsque toutes les quatre nous aurons quitté le village, ce sera le meilleur moment pour monter à Garabandal : les gens s'y rendront alors seulement pour la Vierge».**

Le 30 septembre, les deux amies, Loli et Jacinta partent pour Saragosse. Un prêtre de cette ville, Don Luis Jesús Luna a tout préparé pour que les deux enfants puissent entrer gratuitement à l'internat que les Sœurs de la Charité de Sainte-Anne dirigent dans la ville aragonnaise de Borja. Les deux jeunes filles avaient déjà 16 ans. C'était la première fois qu'elles s'arrachaient à leur village. Bien qu'attirées dans une certaine mesure par cette nouvelle vie, elles en souffraient cependant beaucoup. On dit que Loli, au cours du voyage d'adieux, trempa deux mouchoirs de ses larmes.

Les yeux mouillés elle aussi, Conchita les vit partir. Durant des semaines, elle avait cru qu'elle pourrait les précéder en allant au Pensionnat des Carmélites Missionnaires de Pampelune, comme elle l'avait communiqué à ses intimes. Mais sa mère Aniceta s'y opposa avec une volonté opiniâtre. Elle ne s'opposait pas à ce que sa fille devînt religieuse, mais à ce qu'elle partît à la date retenue. Pourquoi ?

Le Père Luna voulait emmener Conchita à Rome, parce que là-bas on l'aurait écoutée davantage qu'à Santander où de surcroît venait d'arriver un nouvel évêque, ennemi juré des apparitions, Don Vicente Puchol Montis. Le voyage à Rome était arrangé pour la première quinzaine de septembre, mais il ne put se réaliser en raison de manœuvres de l'évêché de Santander auprès de la Curie Romaine. Il fallut le remettre «sine die», mais Aniceta décida que sa fille ne se séparerait pas d'elle avant d'être allée à Rome

Commencèrent ainsi pour la pauvre enfant d'interminables semaines, puis des mois d'attente. Parfois elle se consumait d'impatience, savou-

rant amèrement sa solitude. Spirituellement, elle ne pouvait compter sur aucune aide, sur aucun conseil autorisé, car Garabandal était un village pastoralement abandonné ; parfois elle sentait le démon tournant autour d'elle et les épreuves intérieures ne lui manquaient pas.

Le 30 octobre, dernier samedi du mois du Rosaire, Conchita se rendit à l'église du village pour son habituelle visite au Saint-Sacrement, quand soudain elle entendit intérieurement un langage qu'elle ne pouvait confondre, celui de la Vierge Marie. Non seulement la Vierge lui apporta une ineffable consolation mais Elle lui fixa la date d'une nouvelle rencontre : **«Le samedi 13 novembre monte aux Pins et tu Me verras de nouveau. Tu M'apporteras beaucoup d'objets religieux, je les baiseraï pour que tu les distribues et mon Fils par ce moyen opérera des prodiges».**

A la date indiquée, à la tombée du jour, sous une pluie battante, Conchita quitta les personnes qui se trouvaient dans sa cuisine et sans donner d'explications monta au rendez-vous des Pins.

«Il pleuvait... pendant que je gravissais la colline, très repentante de mes fautes, me promettant de ne plus les commettre car j'étais contrite de me présenter ainsi devant la Mère de Dieu, à qui ces fautes font tant de peine... Je crois que pour moi elles ont encore plus d'importance, pour moi qui ai eu la joie de La contempler.

«Arrivée aux Pins je sortis les chapelets que j'avais apportés¹. J'entendis alors une voix très douce, très claire, celle de la Vierge (elle se distingue tellement de toutes les autres !) qui m'appelaït par mon nom. Je vis la Vierge avec l'Enfant Jésus dans les bras. Elle venait vêtue comme d'habitude et très souriante.

«Je Lui dis : **“Je suis venue T'apporter les chapelets pour que Tu les embrasses”**. Elle répondit : **“Je le vois bien”**. J'avais un chewing-gum dans la bouche. **“Conchita, pourquoi ne retires-tu pas ce chicle et n'offres-tu pas cela en sacrifice à la gloire de Mon Fils”**. Honteuse je l'ai retiré de ma bouche et jeté à terre.

«Elle continua : **“Tu te souviens de ce que Je t'ai dit le jour de ta fête, que tu souffriras beaucoup sur terre... Eh bien, Je te le répète.**

(1) Nous savons que Conchita en apportait un grand nombre, car en dehors de ceux que lui avaient remis isolément certaines personnes, elle venait d'en recevoir une bonne quantité. Un Français en pèlerinage à Lourdes avait eu l'heureuse inspiration de lui envoyer 100 chapelets de cinq dizaines et 4 de quinze, au cas où la Vierge reviendrait. L'envoi arriva bien opportunément.

Aie confiance en Nous. Tu offriras tout à Nos deux Cœurs pour le bien de tes frères et tu Nous sentiras près de toi". Je Lui ai dit : "Que je suis indigne, ô Mère, de tant de grâces accordées par Vous. Et Vous venez encore vers moi aujourd'hui pour me soulager de la petite croix que je porte en ce moment".

— **«Conchita, JE NE VIENS PAS SEULEMENT POUR TOI, JE VIENS POUR TOUS MES ENFANTS, avec le désir de les attirer tous vers Nos deux Cœurs... Et maintenant, donne-moi à embrasser tout ce que tu as apporté.**

«Après avoir tout embrassé, la Vierge me dit : "Par le moyen de ce baiser que j'ai donné à ces objets mon Fils fera des prodiges. Distribue-les.»

La Vierge s'intéressa ensuite aux demandes et prières que Conchita transmettait de la part de diverses personnes... Et Elle ajouta dans un épanchement affectueux : **«PARLE MOI DE MES ENFANTS ! Je les ai tous sous Mon manteau».**

— «Mais ce manteau est bien petit, nous ne tenons pas tous dessous». La Vierge ne put s'empêcher de sourire.

Et à un autre moment de l'inoubliable entrevue la Vierge dit à la voyante : **«Sais-tu, Conchita, pourquoi Je ne suis pas venue moi-même le 18 juin te donner le message pour le monde ? Parce que J'avais de la peine à vous dire ces choses. Mais vous devez les savoir pour votre bien, et, si vous observez le Message, pour la gloire de Dieu. JE VOUS AIME BEAUCOUP, Je désire vivement votre salut et vous voir réunis ici dans le Ciel autour du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Conchita, pourrions-Nous compter sur toi ?».**

— «Si je Te voyais toujours, alors oui, mais sinon... je ne sais pas... parce que je suis très mauvaise».

— **«Fais de ton côté tout ce que tu peux faire et Nous t'aiderons, comme Nous aiderons aussi Loli, Jacinta et Mari-Cruz».**

A un autre moment : **«Conchita, tu dois visiter plus souvent mon Fils au tabernacle. Pourquoi ne Lui rends-tu pas visite, en te laissant entraîner par la paresse ? IL VOUS ATTEND DE JOUR ET DE NUIT...»**

La jeune fille dut se sentir très ébranlée devant ce maternel reproche. Il y eut quelques moments de silence que Conchita osa rompre avec

cet épanchement : **«Ah, que je suis heureuse quand je Vous vois ! Pourquoi, Mère, ne m'emportes-Tu pas avec Toi ?»**

— **«Souviens-toi de ce que je t'ai dit aussi le jour de ta fête : en te présentant devant Dieu, tu devras Lui montrer tes mains PLEINES DE TES ŒUVRES FAITES EN FAVEUR DE TES FRÈRES ET POUR LA GLOIRE DE DIEU... Maintenant, elles sont encore vides».**

«Il me semblait, écrivit Conchita dans une lettre, qu'Elle avait été avec moi très peu de temps, et finalement Elle me dit :

— **«C'est la dernière fois que tu me vois ici, mais JE SERAI TOUJOURS AVEC TOI, ET AVEC TOUS MES ENFANTS».**

«Comme je l'ai dit précédemment la pluie tombait en abondance, mais sans atteindre la Vierge ni l'Enfant, ni moi non plus tant que je restais en Leur présence. Mais dès qu'Ils disparurent je sentis les gouttes me mouiller...»

Tel fut l'épisode du samedi 13 novembre 1965, dernier d'une histoire sans pareille que nous ne pouvons encore évaluer avec suffisamment de recul.

De façon ineffablement maternelle, la voix de la Vierge était nuancée lorsqu'Elle dit à Conchita : **«C'est la dernière fois que tu Me vois ici».**

Ce qui avait commencé quatre années plus tôt avec un éclatant coup de tonnerre lors d'une radieuse journée de juin se terminait maintenant sans bruit par une sombre soirée de novembre : «Il pleuvait... Je montais seule...».

Il n'y aura plus de ces rencontres merveilleuses dans ce cadre où elles avaient été si nombreuses. C'était la dernière, l'adieu sous la pluie. Jusqu'à quand ?

Comme la Vierge, Mère de Dieu et la nôtre, était bien familiarisée avec Garabandal et avec tous ceux qui dans ce village voulaient La rencontrer ! **«Elle s'intéressait à tout ce qui nous touchait, se souviendra Conchita, les yeux humides... A tout, même à nos vaches !».**

On a pu dire : **«C'est l'histoire la plus belle de l'humanité depuis les temps du Christ. Ce fut comme une seconde vie de la Vierge sur la terre : il n'est pas de paroles pour L'en remercier».**

A partir de cet adieu sous la pluie, tout passait dans le domaine de l'histoire... Mais une histoire qui ne s'altère pas, qui ne se ternit pas,

parce qu'il restera toujours là une source salubre et réconfortante où
puiseront ceux qui s'y rendront avec foi, afin d'augmenter en eux l'espé-
rance et l'amour.

«Tu ne me verras plus ici,
mais Je serai toujours avec toi
ET AVEC TOUS MES ENFANTS.»

C'est la dernière, bien attachante parole de Garabandal.

ÉPILOGUE

Nous venons donc de voir que le samedi 13 novembre 1965 le cours des «phénomènes» de Garabandal a pris fin. Depuis ce jour en effet, il ne s'est plus rien passé.

Mais ici une question se pose : ce jour-là *l'histoire de Garabandal* :

— *s'est-elle véritablement terminée ?*

— *ou n'a-t-elle été qu'interrompue ?*

Mon impression personnelle est qu'il s'agit d'une simple interruption. Car je suis parvenu à la conclusion que l'histoire de Garabandal n'est *pas terminée*, qu'elle est restée comme tronquée, à la manière d'une histoire dramatique que pour certains motifs on interrompt subitement, par des points de suspension... mais qui exige et se doit d'avoir un dénouement final.

Je pense que l'histoire de Garabandal atteint une extraordinaire envergure et qu'elle se déroule en trois temps.

Un premier temps : époque des merveilles et des communications intimes. Une période déjà vécue, celle qui se termina le 13 novembre 1965.

Un second temps d'interruption, de points de suspension ; temps de choix et de pureté des adhésions. C'est celui que nous vivons actuellement, avec ses confusions, ses espérances, ses abandons.

Un troisième temps que nous attendons, celui qui verra la lumière se faire sur beaucoup de choses et se commencer la réalisation des prophéties de portée universelle : l'Avertissement - Le Miracle - Le Châtiment.

Il me paraît hors de doute **que ce qui s'est passé** à Garabandal, que ce qu'il faut voir à travers le maquis de tant de détails est une tendre intervention du Ciel pour nous aider en ces temps difficiles que traversent l'Eglise et le monde.

A cette fin, le Ciel a placé devant nous :

A) *Une nouvelle «épiphanie mariale» ;*

B) *Un appel à une plus grande déférence envers l'Eucharistie ;*

C) *Une annonce de l'approche des temps eschatologiques.*

Pourquoi nouvelle «épiphanie mariale» ? Parce qu'il se pourrait bien que Marie reste notre ultime moyen de salut. A Garabandal, Elle s'est manifestée, s'est présentée à nous avant tout comme «notre Mère».

Pourquoi «appel à une plus grande déférence envers l'Eucharistie» ? Parce que la présence réelle du Seigneur parmi nous est ce qui doit se laisser le moins obscurcir dans l'Eglise. Or c'est précisément ce qui a commencé et qui continué à se produire.

Pourquoi «annonce de l'approche des temps eschatologiques» ? Parce que ces temps sont peut-être à nos portes. Nous ne pouvons pas perdre de vue en effet que nous affirmons dans notre Credo : «*Et Il viendra de nouveau dans la gloire*». Sans un vif sentiment d'espérance, la religion ne peut se maintenir vivante dans le cœur des hommes.

Non, nous ne pouvons pas perdre de vue le grand dénouement.

«Les écrits bibliques tournent autour d'un drame théologique qui se déroule dans toute notre histoire et qui reflète le dessein de Dieu recherchant constamment le salut de l'homme et sa réhabilitation. Depuis les premiers chapitres de la Genèse jusqu'aux derniers de l'Apocalypse, on perçoit une sourde lutte entre les forces qui se disputent le cœur de l'homme. Celui-ci, exerçant mal son libre arbitre, choisit de vivre séparé de Dieu, pour affirmer ainsi son autonomie... cédant en cela à la puissance mauvaise qui semble dominer l'humanité pour l'écarter de son orientation naturelle vers le Dieu de la création, maître du cosmos et de l'histoire» (M. Garcia Cordero, «Problemática de la Biblia» page 3, BAC, Madrid).

L'eschatologie est l'étude du dénouement final de ce grand drame qu'est la marche vers notre Salut.

Il est normal de se demander si Garabandal n'a pas une certaine dimension eschatologique.

Il y a suffisamment de faits qui nous alertent et nous rappellent les «Derniers Temps».

— La présence et le rôle dominant de l'Archange saint Michel qui apparaît dans l'Apocalypse comme l'Ange des combats suprêmes¹.

— L'affirmation sans ambages de son Message du 18 juin 1965 : «Vous êtes dans les derniers avertissements».

— La trilogie Avertissement-Miracle-Châtiment dont les caractéristiques obligent à les placer hors du cours habituel des interventions du Ciel.

— L'affirmation répétée qu'il ne reste plus que trois papes après Paul VI et qu'ensuite viendra la «Fin des Temps».

Il est possible que Garabandal soit intervenu pour nous répéter, à nous chrétiens des dernières heures, ce que se disaient ceux de la première heure à titre de salut et d'encouragement :

«MARAN ATHA !» LE SEIGNEUR REVIENT.

Nous sommes dans cette attente.

Et pendant cette attente, convaincus de la réalité de Garabandal, répétons sans cesse la phrase de la fête liturgique de «Marie Médiatrice» : *Christ Rédempteur, qui avez voulu que tous les bienfaits nous arrivent par Marie, nous Vous adorons à genoux ; Amen ! Alleluia !*

[1] Un dernier détail de cette histoire. Loli actuellement aux U.S.A. mesure toute la portée de sa locution de 1965 : «Si à partir de maintenant, Je ne Me montre plus à toi, c'est que pour toi l'heure de souffrir est arrivée». Elle a connu cependant quelques jours de félicité en octobre 1977 : ceux de son bref séjour en Espagne, dans la région de Santander. Elle passa un bon moment avec Doña Herrera de Gallardo qui m'écrivit le 30 octobre : «L'autre jour, Loli nous parla, entre autres choses, d'un rêve qu'elle eut dernièrement : l'horrible Démon voulant se rendre maître du monde... Aux cris de Loli appelant saint Michel, celui-ci se présenta, non pas comme elles l'avaient vu à Garabandal, mais revêtu de son armure et brandissant une grande épée. Il engagea la bataille contre Satan... Elle nous raconta aussi comment par deux fois à l'époque des apparitions le Diable avait brûlé une partie du scapulaire qu'elle portait».

Quel croyant peut douter que le démon et son monde ténébreux soient une réalité ? Il travaille maintenant comme jamais : pour se rendre maître non pas d'une partie mais de la totalité du monde, de ce monde dans lequel Dieu a créé pour Lui les hommes à Son image.

Voici venir l'heure de gloire du Prince de la Milice Céleste (Ap Ch. 12, 7-8).

«Archange saint Michel, défendez-nous dans le combat...»

POSTFACE

TEXTE DE L'AVANT PROPOS DE L'OUVRAGE «ELLE SE RENDIT EN HÂTE À LA MONTAGNE» du R.P. Eusebio Garcia de Pesquera.

1° Nous ne présentons pas ce livre au lecteur avec la prétention de prononcer un jugement décisif sur le « caractère » naturel ou surnaturel de **faits** qui, certainement, n'entrent pas dans le cours normal des choses. Nous n'essayons que de présenter une connaissance objective de ces faits ; mais toujours à partir du point de vue de la Foi, en marge de laquelle il n'y a pas moyen de les comprendre.

2° Quoi qu'en disent certains et quoi qu'en pensent d'autres, l'Eglise n'a jamais pris position sur les événements de San Sebastián de Garabandal.

Sa plus haute hiérarchie, celle de Rome, s'est refusée avec persistance à donner son avis, malgré les fortes pressions qui se sont fait jour de part et d'autre, plus spécialement peut-être de la part de ceux qui sont hostiles à la reconnaissance des faits.

Et si la hiérarchie diocésaine n'a pas procédé de la même façon, il convient de mettre les choses au point :

a) Les prononcés négatifs de l'évêché de Santander se sont toujours résumés à des « notes » d'information ou de référence ; jamais ces prononcés négatifs n'ont constitué un véritable « document » officiel, établi avec les formalités canoniques requises pour laisser la cause « jugée ».

b) La hiérarchie diocésaine, même en se prononçant sur des thèmes de sa compétence peut se tromper, tombant dans l'erreur et nous y induisant ; les preuves de même genre ne sont pas rares dans l'Histoire de l'Eglise.

c) De la même manière, la hiérarchie diocésaine peut se comporter avec maladresse et partialité dans le cours d'une affaire...

3° Rien n'empêche un chrétien, par conséquent, de croire en toute quiétude à la **v**érité de Garabandal, s'il a de bonnes raisons pour cela.

4° Que celui qui prend ce livre en mains ait soin d'en entreprendre et poursuivre la lecture avec droiture d'esprit, car à une telle droiture il est promis de «voir Dieu» ; et *sans trop d'impatience* car il pourrait perdre quelques détails intéressants. Interrompre la lecture par des pauses de méditation constitue la meilleure méthode.

BIBLIOGRAPHIE

«**Elle se rendit en hâte à la montagne**» du R.P. Eusebio Garcia de Pesquera. Traduit de l'espagnol par Gérard Suel. Vision d'ensemble sur les faits de Garabandal (18/06/61 au 13/11/1965). Véritable synthèse scientifique, historique, théologique, spirituelle, apportant une mine de renseignements puisés aux sources les plus sûres. L'auteur ouvre la voie à un approfondissement spirituel enrichissant en nous faisant découvrir ces faits extraordinaires. Broché, 21 x 13,5 - 530 pages.

«**L'Etoile dans la Montagne**», par le Père Laffineur, théologien spécialisé dans la mystique des apparitions et plus particulièrement celles de Beauraing en Belgique. Témoin de plusieurs extases, il a pu juger sur place de leur conformité aux règles énoncées par l'Eglise en la matière. Il a vu et entendu la désinvolture des Membres de la Commission diocésaine prélude à l'opposition des Evêques du lieu. 21 x 13,5. 330 pages.

«**Mémoires d'un curé de campagne espagnol**» de Don José Ramón Garcia de la Riva. Traduit de l'espagnol par Gérard Suel. Ce prêtre rapporte les faits extraordinaires qu'il a vécus au village au cours de plus de deux cents extases des voyantes. Il nous rapporte les expériences réalisées ainsi que les preuves qu'il a demandées et reçues, comment agissait la Commission diocésaine qui pour lui n'a jamais enquêté véritablement. 140 pages - 21,5 x 13,5.

Plaquettes : Conférences de Mr l'abbé de Bailliencourt.

Pour l'approfondissement du Message de Garabandal :

- **L'Eucharistie et les deux Cœurs.**
- **La fin des temps - L'enfance spirituelle.**
- **L'année sainte - Le Mystère de Pontmain.**
- **La spiritualité du Diffuseur - Saint Michel.**
- **«Avant tout, il faut être très bons» - Le monde invisible.**
- **La visitation du second Avènement.**

«**Manuel de piété et de prières**», 160 pages 18 x 13.

«**La Vierge est-Elle apparue à Garabandal ?**» de F. Sanchez-Ventura y Pascual. Traduit de l'espagnol par M. et G. du Pilier. Broché, 19×14. Après avoir exposé les arguments des opposants et fait ressortir la surnaturalité de ces manifestations, l'auteur rapporte de façon très vivante quantité de faits pour le moins inexplicables par la science humaine. Aux Nouvelles Editions Latines - 1 Rue Palatine - 75006 Paris.

«**Le Journal de Conchita**». Traduction par G. du Pilier. Conchita est l'une des quatre voyantes ; quelque temps après le début des apparitions, elle écrivit sur un cahier ce qu'elle et ses compagnes avaient vécu, ce qu'elles vivaient. C'est émouvant et simplement dit. La deuxième partie commente surtout la prise de position de l'Evêché. Aux Nouvelles Editions Latines - 1 Rue Palatine - 75006 Paris.

Le Centre Information Garabandal, 19 Rue Général Leclerc - 14830 Langrune, tient à votre disposition tous les ouvrages ci-dessus.

«**Garabandal, le village parle**». Ramón Pérez, l'auteur, a interviewé pratiquement tous les habitants du village de Garabandal. Ces braves gens racontent bien simplement ce qu'ils ont vu, entendu et touché, de véritables miracles quotidiens et le magnétophone enregistrerait. L'ouvrage est un précieux document, un témoignage d'une valeur remarquable que les autorités religieuses ont dédaigné jusqu'à présent. Aux Editions Résiac - B.P. 6 - 53150 Montsûrs. Broché, 21×15, 340 pages.

«**Notre-Dame du Carmel à Garabandal**», de Guy le Rumeur. Il situe Garabandal dans cette période de manifestations mariales intenses. Puis c'est la description de ces faits étonnants vécus dans le petit village perdu, s'attardant sur les prophéties et les messages, les contradictions des adolescentes et les pressions exercées sur elles. Broché, 20,5×13,5 - 170 pages. Chez l'auteur : 79290 Argenton l'Eglise.

La période des apparitions terminée, les quatre voyantes, avec leurs qualités et leurs défauts, avaient comme tous leur parcours à accomplir ici-bas. Toutes quatre ont fondé un foyer et rien ne les distingue des autres mères de famille. A des personnes qui s'étonnaient qu'elles ne fussent pas entrées en religion, Don José Ramón, curé de Barro, répliquait : «N'oubliez pas que le mariage est aussi et surtout un sacrement».

Le 21 juin 1970, Mari-Cruz est devenue Madame Ignacio Caballero Vidal. Ils résident dans les Asturies.

Le 26 mai 1973, Conchita a épousé Patrick Keena. Ils habitent New-York - U.S.A.

Le 2 février 1974, Mari-Loli est devenue Madame Francis Laffleur. Ils vivent à Brockton - U.S.A.

Le 21 février 1976, Jacinta a épousé Monsieur Joseph Moynichan de Los Angeles - Californie - U.S.A.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS ..	1
COMMENT SE RENDRE À GARABANDAL ?	5
Chapitre Premier - DÉBUT DES ÉVÉNEMENTS	9
Un village ignoré.....	9
Les quinze jours de l'Ange.....	11
L'Ange préparait les chemins.....	12
Enfin, Elle.....	14
Epiphanie de notre Mère du Ciel.....	16
Chapitre II - JUILLET 1961 : LE MYSTÈRE S'AMPLIFIE	19
La Vierge n'est pas seulement de passage.....	19
Les appels.....	20
Les baisers.....	21
Communions mystérieuses.....	23
Marches extatiques.....	24
Fil direct avec le Ciel.....	27
Un miracle est demandé.....	29
Une «commission» contre, deux frères pour.....	30
Chapitre III - UN MOIS D'AOÛT HORS SÉRIE	35
«Sainte Marie, Mère de Dieu et notre Mère...».....	35
Une extraordinaire journée.....	36
Nuits inoubliables.....	39
Communication avec l'Au-delà.....	41
Comportement des membres de la Commission.....	44
Le cas d'une jeune Juive.....	47
Nuits de grâces.....	49
Présence de l'Archange.....	51

Chapitre IV - 18 OCTOBRE 1961 : DATE CLÉ	53
La grande attente.....	53
Le 18 octobre.....	58
L'heure «H».....	60
Débandade dans l'obscurité.....	62
Chapitre V - LE PREMIER «HIVER» DE GARABANDAL	67
Doutes et discordes.....	67
Les apparitions se raréfient, la pénitence s'intensifie.....	70
Ceux pour qui elles prient et se sacrifient.....	73
Chapitre VI - INATTENDU RENOUVEAU	77
Temps de Carême.....	77
Mes chemins... dit le Seigneur.....	80
Le temps du mystère pascal.....	82
Chapitre VII - VERS L'ÉPANOUISSEMENT	89
Temps pascal : l'Ange de la Communion.....	89
Les nuits des cris.....	94
Miracle Eucharistique ou supercherie sacrilège.....	98
Le second été à Garabandal.....	106
Événements marquants de septembre.....	108
Chapitre VIII - VERS UN ÉTRANGE DÉNOUEMENT	113
Garabandal et le dernier Concile.....	113
Le miracle se profile.....	117
Un désaccord inattendu.....	121
Chapitre IX - LES TROIS DERNIÈRES ANNÉES	125
1963 : une année d'interruption.....	125
«Il ne reste plus que trois Papes».....	128
Le Miracle.....	130
La dernière apparition de l'année.....	130
1964 : autre année d'interruption.....	131
1965 s'ouvre sur une importante communication.....	132
De nouveau la foule accourt à Garabandal.....	134
Vous êtes dans les derniers avertissements.....	135
Adieux sous la pluie.....	136
ÉPILOGUE	143
POSTFACE	147
BIBLIOGRAPHIE	149

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN LA FÊTE DE L'ANNONCIATION
LE 25 MARS 1992 PAR LES ÉDITIONS RÉSIAC
53150 MONTSÛRS - FRANCE
N° d'imprimeur 544 - N° d'éditeur 515 — Dépôt légal Avril 1992



AVERTISSEMENTS TOUCHANT L'AVENIR PROCHAIN DE L'HUMANITÉ TOUTE ENTIÈRE

De 1961 à 1965, San Sebastián de Garabandal, petit village du nord de l'Espagne, est le théâtre d'une longue suite de faits étonnants, mystérieux, défiant les lois naturelles, inexplicables aux yeux de la science.

Déjà l'auteur d'un ouvrage capital sur l'histoire et la spiritualité des événements de Garabandal¹, le R.P. Eusebio G. de Pesquera o.f.m. a voulu porter à la connaissance du plus grand nombre l'ensemble de ces faits et les messages pressants qui les accompagnaient.

Aujourd'hui, il présente ici le condensé de ses travaux au public français : à la fois fil conducteur pour remonter à la source des événements, van pour en éliminer les poussières et retenir l'essentiel, clé pour percer l'énigme Garabandal.

(1) Cf. bibliographie page 149.



ÉDITIONS
RÉSIAC
code 011346
92,00 F